

hopala!

débats de Bretagne et d'ailleurs

en Grande-Bretagne, du nouveau :

la dévolution

celtitude(s)

suite et fin

**le Petit jacobin
illustré**

haïku

culture invitée :

la Galice

artiste invité :

Jean-Yves André

n° 2

septembre - novembre 1999

hopala!

débats de Bretagne et d'ailleurs

n° 2

septembre - novembre 1999

La pire des choses est l'indifférence.

Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine,
Alain Kervern,
Jean-Yves Le Disez,
Andrew Lincoln,
Roland Michon,
Joseph Rio.

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest, Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Le Grand Jeu (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- Caplan & Co (Guimâc)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- André (Morlaix)
- La Nuit Bleu Marine (Morlaix)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Calligrammes (Quimper)
- Espace Culturel (Quimper)
- Coop Breizh (Rennes)
- Les Nourritures Terrestres (Rennes)
- Librairie Lenn ha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive. Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs
revue trimestrielle

Éditée par l'Association *HOPALA !*
(Plougastel-Daoulas)

ISSN 1296-2031

Soutenue par l'Institut Culturel de Bretagne
(Conseil Régional de Bretagne), la DRAC Bretagne
et la commune de Plougastel-Daoulas.

Rédaction : *hopala !*,
BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.
La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont confiés.

© Association *HOPALA !* pour la traduction
des textes en français.

© les auteurs pour les textes.

Sommaire

Chassé-croisés entre mythes et réalités	5	ÉDITORIAL
<hr/>		
DEVOLUTION		ACTUALITÉ
Andrew Lincoln, Écosse et pays de Galles : les chemins de l'autonomie	8	ANALYSE
Ned Thomas, C'est possible	20	ANALYSE
Enid R Morgan, Une société réconciliée avec elle-même, éprise de justice et refusant l'exclusion	27	TEMOIGNAGE
<hr/>		
Yann Denebed, Le Petit jacobin illustré (1)	32	IDÉES REÇUES
<hr/>		
CELTITUDE(S)		MOTS CLÉS
Joseph Rio, Extravagante celtitude ! (2)	40	HISTOIRE DES IDÉES
Patrick Sims-Williams, Le post-celtosepticisme tel que je le vois	54	TEMOIGNAGE
<hr/>		
HAIKU		BARZHOÑEZ/POÉSIE
François Taldir, Unneg haiku/Onze haïku	62	
Alain Kervern, Haïku : vers une nouvelle perception de la réalité	64	ESSAI
<hr/>		
GALICE		CULTURE INVITÉE
Vicente Aragaus & Xavier Frías Conde, La Galice aujourd'hui : sa langue et sa littérature	68	LITTÉRATURE/POÉSIE
María Camino Noia Campos, La production narrative féminine dans la littérature galicienne actuelle	76	LITTÉRATURE/FEMMES
Manuel Sendón & Xosé Luis Suárez Canal, Virxilio Vieitez, photographe galicien des années cinquante	80	PHOTOGRAPHIE
La Galice en 5 titres, par Liliane Brusq	88	REFERENCES
<hr/>		
Jean-Yves André, par Jean-Jacques Petton	89	ARTISTE INVITÉ
<hr/>		
La balle au bond	90	COURRIER DES LECTEURS



Jean-Yves André
 Écriture,
 1998

Chassés-croisés entre mythes et réalités

Les touristes sont repartis, certains, peut-être avec *hopala!* sous le bras, ivres de soleil (?), de musique(s) et de paysages. Qu'on le veuille ou non, l'été, improprement nommé temps de la vacance, est devenu, y compris — et c'est là sans doute le plus étonnant — pour nous-mêmes, ce temps fort de l'année où la Bretagne se condense, se concentre, se donne à voir en de multiples fêtes et manifestations toutes plus spectaculaires les unes que les autres. Touristes, Bretons de la « diaspora » sacrifiant au rite du retour estival au pays, Bretons eux-mêmes assistent ensemble, souvent par dizaines de milliers, à d'étranges *représentations*, sortes de mystères modernes, où s'effectue sans doute une salutaire catharsis. Du succès de ces fêtes nous tirons une fierté légitime : n'avons-nous pas réussi l'impossible mariage de la culture et de l'économie ? Ne donnons-nous pas ne nous-mêmes, ne nous donnons-nous pas à nous-mêmes, l'image d'une région dynamique, créatrice, accueillante, sûre enfin d'elle-même ?

Pendant ce temps, certains d'entre nous, parfois un peu honteux de manquer la messe, sont allés voir ailleurs (s'ils y étaient). On est toujours le touriste de quelqu'un. Certains, peut-être avec *hopala!* sous le bras, sont allés au pays de Galles ou en Corse. Ceux-là auront peut-être assisté à l'*eisteddfodd* et vu comment la culture galloise choisit de se représenter (à elle-même, tenté de démêler le vrai du faux dans ce rituel qui tient à la fois de la distribution des prix, de cérémonie de remise des Oscars et du... péplum. A moins que dans quelque paillette au charme de laquelle ils auront succombé, ils se soient régalez de patrimoine et de polyphonies, admiré le talent de jeunes groupes inconnus sur le Continent, appris de la bouche de nombreux Corses que les plus célèbres ne sont pas forcément les plus authentiques...

Quelle Bretagne les premiers ont-ils vue et comment ? Comment les seconds ont-ils vus ces autres pays et comment, à leur retour, voient-ils Bretagne ? Y avait-il tant de routes affreuses aux remblais gigantesques *avant* ? N'a-t-on pas, en leur absence, abattu des arbres ? Tous ces entrepôts *si design*, ces usines *si high-tech*, si coquettes presque, ont-ils poussé au bord des voies express alors qu'ils se promenaient en Castagniccia ? Et cette odeur de lisier, l'a-t-on répandue exprès pour leur gâcher leur retour alors qu'ils humaient la ciste et la lavande ?

Rares sont les ponts qui permettent de passer d'un côté à l'autre de l'autoroute : ceux qui partent et ceux qui rentrent s'y croisent sans se voir, et sans s'échanger leurs photos de vacances. Et l'on ne peut s'empêcher de poser la question : « se sont-ils seulement jamais vus ? ». Les uns les autres ? Eux-mêmes ? Ou n'ont-ils vu que ce qu'ils voulaient voir et/ou ce que nous voulions qu'ils voient ? N'ont-ils (n'avons-nous) fait que nous en mettre plein la vue, comme on dit, consommer et produire des images ?

C'est sans doute parce que nous ne pouvons pas nous contenter de vivre d'images, voire de *devenir* ces images, aussi séduisantes, aussi flatteuses soient-elles, qu'une revue comme la nôtre est nécessaire. Au milieu des autoroutes de l'information (et de la désinformation), une revue, dans le temps plus lent de l'écriture, peut, à défaut d'en arrêter le flot hallucinant, effectuer ici et là quelques timides arrêts sur image et jeter quelques ponts vers les chemins de traverse propices à la réflexion et à l'échange.

D'images, il sera question dans ce n° 2 de *hopala!*, grâce à l'article de M. Sendón et X. L. Suárez Canal sur le photographe galicien Virixilio Vieitez, fascinant observateur d'une communauté qui l'utilise (et qu'il utilise) pour,

littéralement, s'imaginer. C'est, en quelque sorte, de l'autoethnographie avant la lettre. De même, dans le dossier que nous consacrons à la dévolution en Grande-Bretagne, Ned Thomas et Enid R Morgan évoquent-ils l'image qu'ils gardent de ce jour exceptionnel dans l'histoire du pays de Galles où celui-ci a osé s'imaginer autre. De l'image au cliché, il n'y qu'un pas, que Joseph Rio et Patrick Sims-Williams franchissent pour nous en disséquant les concepts de celtitude/celticité/celtisme et leurs avatars; le «celtoscepticisme» et le «post-celtoscepticisme». Mais entre le mythe et la réalité, entre le passé et l'avenir, entre le désir et sa réalisation, le délicat passage ne peut cependant se faire qu'au moyen de mots, dans cette tension entre le politique et le poétique qui est aussi la marque distinctive d'*hopala!* D'où, comme toujours, des textes qui respectent les règles du jeu institutionnel (A. Lincoln), des essais d'expérimentation poétique et de réflexion sur cette expérimentation (F. Taldir, A. Kervern), autour du haïku, forme brève et exigeante chère à la revue. Et, quelque part au milieu, dans le jeu nécessaire entre ces deux pôles, un texte qui malmène les mots et les mèmes (Yann Denebed).

Tout cela fait une abondante matière, abondamment illustrée qui place en (J.-Y. André, V. Vieitez, FPL), qui nous a contraints à renoncer à des rubriques entières, lesquelles devront attendre le prochain numéro. Mais, débat oblige, nous avons tenu à conserver la rubrique «la balle au bond» afin de permettre à tous ceux, nombreux, qui nous ont écrit pour réagir à l'article de Françoise Morvan sur le drapeau (*hopala!* 1), d'exercer leur droit de réponse.

Ainsi la revue se fraye-t-elle peu à peu son petit bonhomme de chemin en s'efforçant de déblayer toujours un peu plus le terrain devant elle. Après s'être penchée successivement sur la question du bilinguisme, celles du drapeau, de la celtitude et de la démocratie locale, elle se prépare à aborder, entre autres, celles de la télévision (faiseuse d'images par excellence!) et du paysage. Et comme nous croisons de plus en plus de monde sur ce chemin, nous commençons à nous dire qu'après un démarrage sur les chapeaux de roue, suivi d'un accident qui a bien failli nous laisser pour morts sur le bord de la route, nous sommes, qui sait? sur la bonne voie malgré tout.

Jean-Yves Le Dizé

Avis aux auteurs

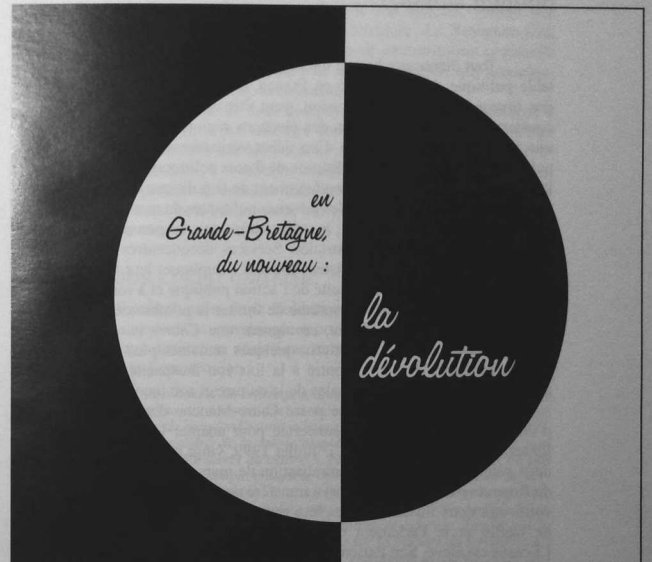
Nous n'avons pas pu publier tous les articles que nous aurions aimé publier, faute de place ou parce qu'ils ne trouvaient pas leur place dans le présent numéro. La plupart paraîtront ultérieurement.

Nous aimerions recevoir, entre autres, des nouvelles mais aussi, par exemple, des articles portant sur les médias (prochain numéro), les usages de la 'tradition', la musique en Bretagne aujourd'hui et le paysage.

Rappelons que la revue privilégie l'originalité, la qualité de l'écriture, la richesse et le sérieux des idées. Elle a, bien évidemment, une politique éditoriale qui pourra conduire à refuser certains articles. Elle exclura notamment les contributions à caractère raciste. Elle n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés. Enfin, nous précisons que les auteurs ne sont pas rétribués.

Les auteurs sont invités à nous adresser leurs textes sur papier et disquette, accompagnés d'une enveloppe affranchie à leur adresse.

hopala!



Écosse et Pays de Galles : les chemins de l'autonomie

ANDREW LINCOLN

Tout démocrate breton intéressé par la mise en œuvre d'une véritable politique de subsidiarité en France, qui rapprocherait les citoyens des niveaux de prise de décision, peut être aujourd'hui légitimement consterné. Le mode de scrutin des élections régionales de 1998 a freiné une fois de plus l'émergence d'un débat véritablement régional sur les politiques à mener et la cristallisation de forces politiques cohérentes pour les mettre en œuvre. L'approfondissement de la politique de décentralisation ne semble pas être parmi les priorités politiques du moment. Le maintien des départements fige la répartition des responsabilités entre différentes collectivités territoriales. Services déconcentrés de l'État et services des collectivités persistent souvent à dupliquer leur travail sur le terrain, nuisant ainsi à l'efficacité de l'action publique et à son intelligibilité. Le cumul des mandats continue de limiter le nombre des élus et les rend moins accessibles. Enfin, en signant une *Charte européenne des langues régionales* pour découvrir, quelques semaines plus tard, qu'il ne peut la ratifier, l'État a démontré à la fois son incapacité à prendre en compte les dimensions régionales de la culture et son inconséquence.

Face à cela, ce qui se passe Outre-Manche donne l'impression d'une action beaucoup plus concertée pour adapter les structures politiques au siècle qui vient. Le 1^{er} juillet 1999, vingt ans après l'échec des deux référendums sur la décentralisation de mars 1979, le gouvernement du Royaume-Uni (Westminster) a transféré des pouvoirs législatifs et exécutifs aux deux instances élues le 6 mai : l'Assemblée nationale du pays de Galles et le Parlement écossais. Le degré d'autonomie accordé à l'Écosse est élevé. Son Parlement a le droit de légiférer dans la plupart des domaines touchant à la vie quotidienne des citoyens. L'exécutif, composé de membres du Parlement (des MSP), constitue un véritable gouvernement de dix ministres rassemblés autour d'un *First Minister*, Donald Dewar, et gère un budget très conséquent (14 milliards de livres). Les pouvoirs de l'Assemblée galloise sont plus modestes : elle ne peut voter de loi et le budget qu'elle gère est proportionnellement moins important (la moitié de celui du Parlement écossais (7 milliards de livres) pour une population de 2,9 millions qui représente approximativement les trois cinquièmes des 5,1 millions d'écossais). Néanmoins, elle va pouvoir déterminer les conditions de mise en application de toutes les lois qui

touchent à la vie galloise, car elle a compétence dans le domaine législatif qui correspond en France aux décrets et arrêtés : celui de *statutory instruments* ou *subordinate legislation* dans la terminologie britannique.

Ces changements méritent le qualificatif d'historiques. L'Écosse retrouve sous forme démocratique son Parlement, une institution qui fut la victime principale du Traité d'Union avec l'Angleterre adopté en 1707. Le pays de Galles, pour la première fois de son histoire, obtient une assemblée représentant l'ensemble de son territoire. Le Royaume-Uni, enfin, après avoir connu une longue période de centralisation croissante prend les devants dans les politiques de décentralisation qui accompagnent, dans de nombreux pays, la construction européenne.

De tels changements dans des pays avec lesquels la Bretagne a des liens culturels étroits peuvent être source d'inspiration et alimenter notre réflexion collective sur les voies et moyens à adopter pour approfondir notre démocratie, à condition, toutefois, de bien comprendre combien ils sont le produit de certains traits structurels de l'histoire de l'État britannique et aussi de la conjoncture très particulière établie par dix-huit ans de pouvoir conservateur entre 1979 et 1997.

ÉTAT D'UNION ET ÉTAT UNITAIRE

Deux politologues, Stein Rokkan et Derek Urwin, dans un livre important qui explore les conséquences politiques de questions d'identité ont proposé une distinction analytique entre deux types d'état différent, l'état unitaire et l'état d'union :

*Construit autour d'un centre politique incontesté, l'état unitaire exerce une hégémonie économique et mène une politique plus ou moins constante de standardisation administrative. Tout le territoire de l'État est administré de la même manière et toutes les institutions sont sous le contrôle direct du centre. L'état d'union, par contre, n'est pas le produit d'une simple conquête dynastique. L'incorporation de certaines régions au moins de son territoire a été accomplie par une union dynastique personnelle, par exemple par traité, mariage ou héritage. L'intégration n'est pas parfaitement achevée. Tandis que la standardisation administrative prévaut sur la plupart du territoire, les conséquences de l'union personnelle entraînent la survie dans certaines régions de droits qui datent d'avant l'union et d'infrastructures institutionnelles qui maintiennent un certain degré d'autonomie régionale et servent comme canaux de recrutement des élites locales.*¹

La complexité des dispositions actuelles de décentralisation pour le pays de Galles et l'Écosse et leur nature asymétrique sont déterminées par le fait qu'historiquement le royaume d'Angleterre, moteur de la construction du Royaume-Uni, a eu deux démarches très différentes envers ces deux parties des îles britanniques. L'incorporation du pays de Galles à un royaume qui est resté celui d'Angleterre a été conçue comme une étape dans la construction d'un état unitaire. Comme dit le préambule

¹ *The Politics of Territorial Identity: Studies in European Regionalism* (London: Sage, 1982) 11.

de l'Acte d'Union de 1536, voté unilatéralement par un parlement anglais où il n'y avait pas de représentation galloise :

Le pays de Galles est, et a toujours été, incorporé, annexé, uni et sujet à la couronne impériale de ce Royaume en tant que partie intégrante de ce dernier.

Thomas Cromwell, l'architecte de l'état anglais moderne, poursuivit son but d'un système administratif uniforme en abolissant toute différence juridique entre Anglais et Gallois et en généralisant le système administratif anglais, basé sur le comté, à l'ensemble du territoire gallois tout en accordant des sièges au parlement anglais pour des représentants des comtés gallois. Il imposa l'utilisation de l'anglais dans les tribunaux et à tous ceux qui occupaient des charges publiques, encourageant ainsi la noblesse galloise à s'angliciser. Ne subsistait qu'une seule institution spécifique, un système de tribunaux, les *Great Sessions of Wales*, finalement aboli en 1830. Institutionnellement et juridiquement la formulation lapidaire de l'*Encyclopaedia Britannica* de 1888 était exacte : 'Pour le pays de Galles, voir Angleterre.'²

Après un siècle d'union des deux couronnes, l'Acte d'Union adopté en 1707 par les deux parlements d'Écosse et d'Angleterre entérinait, par contre, la création du Royaume-Uni de la Grande Bretagne, l'exemple même d'un état d'union comme son nom l'indiquait. En effet, si l'Écosse cédait son parlement pour obtenir l'accès au marché de l'Angleterre et de son empire, dorénavant britannique, elle conservait son propre système de droit, plus proche des autres systèmes européens issus du droit romain que le droit anglais, ainsi que les institutions judiciaires correspondantes, sa propre église d'État, d'obédience plus calviniste que celle d'Angleterre, ses propres universités, qui pouvaient accueillir des étudiants non-anglicans contrairement à Oxford et Cambridge à l'époque, et son propre système de gouvernement local centré sur les 'bourgs royaux' (*royal burghs*). Ainsi, même si le statut juridique de l'Acte d'Union devait par la suite être assimilé à celui de toute loi adoptée par le Parlement britannique, c'est-à-dire révisable à tout moment par simple majorité, c'est en tant que nation avec ses institutions propres qui allaient donner lieu à une société civile spécifique que l'Écosse est entrée dans l'Union.³

Les étapes suivantes de l'histoire de l'Union ne font que souligner ces deux points de départ très distincts du pays de Galles et de l'Écosse. Sous l'impact de la question irlandaise et la revendication du *Home Rule*, la question de l'autonomie politique des différents royaumes composant l'Union a occupé le devant de la scène politique britannique entre les années 1880 et 1920. Tandis que l'Écosse en profitait pour obtenir très tôt, en 1885, un ministère, le Scottish Office, qui allait progressivement regrouper à Londres l'ensemble des fonctions exécutives et administratives spécifiques au pays, avant d'être décentralisé à Edimbourg en 1939, le pays de Galles devait d'abord démontrer son existence en tant que nation.

2 John Davies, *A History of Wales* (London: Penguin, 1994) 231-238.

3 James G. Kellas, *The Scottish Political System* (Cambridge: CUP, 1975) 19-24. J'attribuerai le même sens au concept de la société civile que Lindsay Paterson et Richard Wyn Jones dans leur article 'Does civil society drive constitutional change?' : 'La société civile inclut toutes les institutions dans la sphère culturelle dans lesquelles l'opinion publique est formée et les idées et valeurs se structurent, ce qui comprend, entre autres, le système éducatif, les médias, les associations et des mouvements sociaux très divers.' Bridget Taylor et Katarina Thomson eds, *Scotland and Wales: Nations Again?* (Cardiff: UWP, 1999) 170-171.

Pour ce faire, il disposait d'un outil culturel puissant, la langue galloise, parlée par les deux tiers de la population d'1,16 million en 1851, ainsi que de sa spécificité religieuse, qui s'était affirmée au cours de la seconde moitié du dix-huitième siècle avec la montée du méthodisme. En quittant l'église anglicane en 1811, les méthodistes avaient renforcé le camp du non conformisme, c'est-à-dire des protestants qui refusaient de se conformer aux 39 articles de la foi anglicane. S'appuyant sur ces deux traits de la population galloise, le Parti libéral forgea une première définition de l'identité galloise en lançant à partir des années 1860 un mouvement politique et social puissant contre les propriétaires fonciers anglicisés, qui se trouvaient être aussi les grands bénéficiaires et défenseurs du statut d'église d'État de la Church of Wales, l'église anglicane au pays de Galles.

Plus qu'une appartenance cette première définition moderne de la *Welshness* était une cause à laquelle il fallait adhérer, ce qui, malgré la force de la mobilisation obtenue, écartait tous les Gallois que cette définition religieuse et culturelle de la nation excluait. Ainsi en 1896 le sud-est anglophone fit échouer la tentative de construction d'une organisation puissante acquise à l'idée de l'autonomie politique autour de Cymru Fydd (Young Wales). Le jeune Lloyd George se heurta au refus de la Fédération libérale du sud du pays de Galles de se soumettre 'à la domination des idées galloises' auxquelles ses représentants se sentaient étrangers. Sans ce soutien, le premier mouvement pour obtenir la reconnaissance de la nation galloise dut se satisfaire principalement d'une reconnaissance législative de la spécificité de son territoire (inscrite pour la première fois dans la loi votée par le parlement britannique qui obligeait les pubs gallois à rester fermés le dimanche, le *Welsh Sunday Closing Act* de 1881.) et de la mise en place d'une série d'institutions culturelles nationales : université (1893), bibliothèque et musée (1907).⁴

Ainsi, même si en 1914 il était plus fréquemment admis qu'auparavant que le Royaume Uni comprenait quatre nations, celui-ci était toujours conçu comme l'union de trois royaumes (Angleterre, Écosse et Irlande) et le pays de Galles restait profondément marqué par les conditions de son incorporation par Thomas Cromwell. Il faudra attendre cinquante ans encore avant que la création *ad hoc* d'institutions à dimension galloise (le Service gallois du Ministère de l'Éducation nationale en 1907, le Comité gallois pour l'administration de l'assurance santé en 1913, etc.) ne cède le pas à la création du Welsh Office en 1964, une structure enfin à même d'enclencher une logique de développement institutionnel.

DU HOME RULE A LA DÉVOLUTION

L'opposition radicale du parti conservateur à l'autonomie politique ayant débouché sur l'adoption d'une solution d'indépendance pour la majeure partie de l'Irlande en 1921, la question de l'autonomie des

4 J. Davies, *A History* 461-469; Kenneth Morgan, *Rebirth of a Nation: Wales 1880-1980* (Oxford: OUP, 1981) 90-122.

autres parties du Royaume-Uni cessa rapidement d'être une question centrale de la vie politique britannique jusqu'à la fin des années soixante, et ce malgré d'importants mouvements pétitionnaires. La forte crise économique de l'entre-deux-guerres avait brisé le dynamisme des sociétés galloises et écossaises basées sur des secteurs économiques gravement touchés comme les mines, la sidérurgie et la construction navale. Par la suite les effets de la crise seront accentués par les choix politiques du parti travailliste, qui remplace le parti libéral comme force hégémonique au pays de Galles comme en Écosse pendant cette période. En effet, tandis que les Libéraux restent fidèles à leur notion de *Home Rule All Round* (l'autonomie pour tous), les Travaillistes adoptent une démarche beaucoup plus centraliste organisée autour du développement d'un secteur public national, d'une politique d'aménagement du territoire (*regional planning*) et d'une gestion nationale des transferts sociaux.

Tant que cette politique, l'un des fondements du consensus politique d'après-guerre, produit des résultats en termes de prospérité croissante, la dimension britannique d'un système de double identification nationale britannique-écossaise, britannique-galloise garde son sens pour une large majorité. Mais avec les crises monétaires à répétition des années 1960, les ralentissements importants de l'activité économique, l'énorme essor du chômage, le ciment identitaire de la prospérité ne tient plus. Au même moment le souvenir de la solidarité nationale de la deuxième guerre mondiale, crescendo du sentiment britannique, s'estompe et le rideau tombe définitivement sur l'histoire de l'Empire britannique, épopée à laquelle le pays de Galles et l'Écosse avaient énergiquement contribué.⁵

Profitant de cette conjoncture politique, les deux partis politiques nationalistes Plaid Cymru (parti du pays de Galles), créé en 1925, et le Scottish National Party (parti national écossais), fondé en 1934, percent pour la première fois, emportant des élections partielles en 1966 et 1967, puis des sièges lors d'élections générales en 1970 et 1974. Le gouvernement travailliste se sent suffisamment menacé dans ses bastions écossais et gallois pour lancer en 1968 une commission d'enquête sur la constitution et, après son retour au pouvoir en 1974, une longue procédure législative sur l'autonomie qui débouche sur deux référendums le 1^{er} mars 1979.

C'est l'échec, voire la déroute, au pays de Galles : avec un taux de participation de 58,3 %, les 'non' (46,5%) sont quatre fois plus nombreux que les 'oui' (11,8%). Même dans les régions les plus galloisantes, tel que le comté du nord-ouest le Gwynedd, il y a deux fois plus de non que de oui, tandis que dans le comté le plus anglicisé, le Gwent, la proportion atteint sept non pour chaque oui. En Écosse, les oui l'emportent par 80.000 mais ne représentent que 32,9 % des inscrits sur les listes électorales, loin des 40 % requis par la loi pour valider le référendum.⁶

5 J.P. Mackintosh, 'The New Appeal of Nationalism', *New Statesman*, 27 septembre 1974.

6 David Foulkes et al., *The Welsh Veto: The Wales Act 1978 and the Referendum* (Cardiff: UWP, 1983).

La conjoncture politique dans laquelle les référendums avaient eu lieu ne pouvait être plus défavorable : la Grande-Bretagne sortait d'une période de conflits sociaux intenses et le projet de décentralisation était porté par un gouvernement devenu minoritaire à travers le jeu des élections partielles. Cela dit, les résultats reflétaient un certain nombre de problèmes structurels qui continuaient de bloquer l'accès à plus d'autonomie. Premièrement, la force politique principale qui soutenait le projet, le parti travailliste, agissait largement pour des raisons négatives (contenir les nationalistes) et n'était pas même arrivé à faire partager cette stratégie à l'ensemble de ses députés. Un groupe de jeunes députés travaillistes gallois avait fait campagne pour un non au référendum en arguant qu'une régionalisation allait diviser et affaiblir la classe ouvrière britannique, et un autre député travailliste avait fait adopter par amendement un critère de réussite très particulier pour les référendums, un vote positif égal à 40 % des inscrits, ce qui suffit à transformer en échec la courte avance des oui en Écosse. Deuxièmement, il n'existait pas dans la société civile de relais assez puissants pour pallier la faiblesse du soutien politique et les projets d'autonomie eux-mêmes avaient été élaborés, de façon paradoxale, à l'intérieur d'une classe politique étroite avant d'être proposés d'en haut au reste de la société. Troisièmement, comme la répartition des oui lors du référendum le démontrait, le pays de Galles, malgré la création du Welsh Office en 1964, s'était peu avancé dans la création d'une société civile galloise assise sur des institutions englobant l'ensemble de son territoire. Le résultat rappelait cruellement l'échec du mouvement Cymru Fydd dans les années 1890. Enfin, on sentait toujours la permanence d'une certaine foi en la doctrine constitutionnelle fondatrice de la Grande Bretagne, la souveraineté indivisible de la 'Crown-in-Parliament', relayée par une identité britannique exclusive encore vigoureuse. Deux mois plus tard la première victoire électorale de la très unioniste Margaret Thatcher scellait la défaite des tenants de la décentralisation.

L'IMPACT DU THATCHERISME

La décentralisation est l'une des rares questions de la vie politique britannique sur laquelle le radicalisme du projet thatcherien a fait évoluer une opposition qui allait imposer une rupture avec les années Thatcher, une fois les Conservateurs évincés du pouvoir en 1997. L'agressivité de son nationalisme anglais a en effet résolu certains des problèmes structurels que nous venons d'évoquer qui empêchaient l'accès à l'autonomie, bien que les situations au pays de Galles et en Écosse restent très différentes.

Les raisons de cet effet de boomerang sont multiples. Dès 1979 le parti conservateur ne bénéficie pas en Écosse et au pays de Galles du niveau de soutien que lui accorde l'électorat anglais. L'effet Thatcher n'a

fait remonter le score des Conservateurs gallois qu'à un tiers des voix en 1979 et 1983, même si une plus grande dispersion des voix anti-Conservateurs devait leur fournir deux fois plus de sièges que leur moyenne de 6 sur 38 depuis 1945. En Écosse, les élections de 1979 et 1983 ont à peine imposé une pause à une perte d'influence constante depuis 1955, année où les Conservateurs avaient obtenu 50,1 % des voix. Ce déclin coïncide avec l'affaiblissement du pôle britannique dans l'identité écossaise et une perte de confiance dans l'Union. Les deux pays souffrent donc pendant dix-huit ans une politique déterminée par une majorité anglaise en décalage avec la leur, situation qui tourne à la caricature à partir de 1987: les Conservateurs n'ont pas assez de députés gallois et écossais pour assurer le fonctionnement des commissions parlementaires chargées des affaires galloises et écossaises.

En outre, la politique conservatrice semble s'attaquer, avec enthousiasme, à certains fondements de ces deux sociétés. Fondements économiques d'abord: les industries charbonnières et sidérurgiques étaient au cœur des projets thatchériens de désétatisation de l'économie et de son ouverture aux 'vents de la concurrence'. L'hémorragie des emplois est spectaculaire: au pays de Galles, par exemple, les 66.000 sidérurgistes de 1973 n'étaient plus que 19.000 en 1983 tandis que le nombre de mineurs est en chute libre (1973: 34.000, 1983: 25.000, 1986: 13.000, 1990: 4.000). Fondements socio-politiques ensuite: l'autonomie des collectivités territoriales a été progressivement réduite par des systèmes de contrôle financier de plus en plus stricts; ces collectivités - ou des commissions dont elles étaient membres de droit - ont perdu, soit intégralement soit en partie, des compétences telles que le logement, l'éducation, la formation continue et la police qui ont été transférées à de nouvelles instances nommées et non pas élues (*quangos* ou *quasi-autonomous non-governmental organisations*). Quant à la plupart des comités où l'État se concertait avec des organisations professionnelles, ils ont été démantelés. Cette conception très néo-libérale de l'État suscite un fort sentiment de déficit démocratique, amplifié par la fâcheuse habitude du gouvernement de nommer de nombreux '*quangocrats*' qui n'avaient pour seule compétence que leur appartenance au parti. Elle a aussi heurté en Écosse des réseaux influents ancrés dans les professions libérales et habitués jusqu'à là à travailler de façon rapprochée avec l'État unioniste.⁷

Enfin, l'épisode du *poll tax* a pu donner l'impression que la périphérie celtique du Royaume Uni n'était qu'un vaste laboratoire où le gouvernement conservateur pouvait expérimenter ses divers projets de restructuration sociale. Impôt par capitation, donc fort régressif, qui devait remplacer les impôts locaux fonciers, il est introduit en Écosse en avril 1988 avec un an d'avance sur l'Angleterre. Malgré 700.000 refus de paiement en Écosse pendant l'année de son entrée en vigueur, il faudra des émeutes en Angleterre (à Bristol et Londres) pour que le parti conservateur

⁷ 'How to control quangos,' *The Economist*, 6 août 1994.

abandonne l'instigateur principal du nouvel impôt, Margaret Thatcher, en novembre 1990, et entame un revirement sur cette question sous la direction de John Major.⁸

Si nous revenons sur les problèmes structurels qui ont empêché l'accès à l'autonomie en 1979, nous pouvons schématiser les effets des dix-huit ans de gouvernement conservateur de la manière suivante. Premièrement, plusieurs facteurs ont amené le parti travailliste à avoir un regard critique sur le degré de centralisation de l'État britannique et une réflexion positive sur la décentralisation: sa propre géographie électorale pendant ses longues années d'opposition; son expérience de marginalisation par rapport au fonctionnement de l'État; l'abandon de son discours égalitariste basé sur l'intervention de l'État et le développement d'une nouvelle rhétorique centrée sur la communauté comme cadre d'une coopération entre individus; enfin, son tournant européen face à l'euro-scepticisme rampant des Conservateurs. A partir de la victoire historique des travaillistes en 1997, le projet de décentralisation a ainsi pu bénéficier de l'élan du nouveau gouvernement et d'un soutien discipliné qui ont permis sa mise en œuvre selon un calendrier très resserré: publication rapide de livres blancs en juillet 1997, obtention de résultats positifs aux deux référendums en septembre 1997, adoption de législation complexe par le Parlement du Royaume-Uni pendant sa session de 1997-1998, et élection des deux assemblées le 6 mai 1999. Même la décision prise en juin 1996 de soumettre toute la démarche législative à des référendums, ressentie à l'époque comme une prise de distance par la direction travailliste, s'est transformée en garantie supplémentaire de la pérennité des nouvelles structures: le Parlement de Westminster pourra difficilement utiliser son pouvoir théorique d'abroger les deux lois créant les nouvelles institutions (le *Wales Act* et le *Scotland Act* de 1998) sans de nouveau consulter directement la population.⁹

Deuxièmement, en Écosse le long affrontement avec le thatchérisme a produit une mobilisation en profondeur de la société civile. Ce mouvement qui n'était d'abord qu'un petit noyau rassemblé dans la Campagne pour une assemblée écossaise, a changé de taille et de résonance après la perte par le parti conservateur de la moitié de ses députés écossais en 1987. Après les travaux préliminaires d'un petit groupe d'experts (le Constitutional Steering Committee) en 1988, la première réunion de la Convention constitutionnelle écossaise a eu lieu le 30 mars 1989. Malgré un désistement de dernière minute de la part du S.N.P., elle regroupait non seulement deux des trois forces politiques principales en faveur de la décentralisation, le parti travailliste et les démocrates libéraux, mais aussi la plupart des collectivités territoriales (59 sur 65), le Scottish Trade Union Congress (la Confédération écossaise des syndicats), la Scottish Convention of Women (la Convention écossaise des femmes), les organisations gaéliques et des représentants des églises écossaises ainsi que des minorités ethniques.

⁸ Andrew Marr, *The Battle for Scotland* (London: Penguin, 1995) 176-180.

⁹ Jonathan Bradbury, 'The Devolution Debate in Wales during the Major governments in H. Elcock and M. Keating *Remaking the Union: Devolution and British Politics in the 1990s* (London: Frank Cass, 1998) 128-134.

La reconnaissance par toutes ces organisations 'du droit souverain du peuple écossais de déterminer la forme du gouvernement le mieux adapté à ses besoins était le reflet d'un mouvement plus large de l'opinion auquel la Convention constitutionnelle devait donner une forme précise. Ses deux rapports de 1990 et de 1995, *Vers le Parlement d'Écosse et Parlement d'Écosse, Droit d'Écosse*, ont fourni le socle de la démarche législative du gouvernement travailliste, tandis que l'élaboration du projet de décentralisation par la société écossaise elle-même lui a donné une assise solide dans la population. Aussi outre les pourcentages de oui élevés aux deux questions posés lors du référendum du 11 septembre 1979¹⁰, les enquêtes d'opinion sur les motivations de vote démontrent que ceux qui ont voté oui croyaient à la fois à l'efficacité démocratique d'un parlement ('plus d'influence sur la façon dont l'Écosse serait gouvernée, une voix plus forte pour l'Écosse dans le Royaume-Uni et l'Europe') et à sa capacité de rendre plus efficace des politiques précises dans des domaines telles que la santé ou l'enseignement.¹¹

Troisièmement, par contre, comme les résultats du référendum devaient le démontrer, le thatcherisme n'a pas produit au pays de Galles le même niveau de mobilisation autour de sa société civile: le taux de participation a été plus faible (50,1 % au lieu de 60,4 %), le oui très hésitant (50,3 %) et la géographie du vote dessine une coupure nette entre l'ouest du oui et l'est du non, bien que cette fois-ci les anciennes vallées minières de Glamorgan se soient fermement amarrées au camp des oui.¹² De plus, l'enquête sur les motivations de vote démontre clairement que, contrairement à l'Écosse, ceux qui n'ont pas voté étaient hostiles à l'Assemblée nationale et que les Gallois en général croyaient moins à l'efficacité potentielle de la nouvelle institution.

Ces résultats décevants ont été en partie dus à une erreur de stratégie de la part des porteurs du projet de décentralisation au pays de Galles. En effet, afin d'éviter que les effets très négatifs des divisions internes du parti travailliste en 1979 ne se reproduisent, le projet conçu sous la direction de Ron Davies a été mené pendant longtemps comme une affaire interne au parti. Ainsi, avant les élections générales de mai 1997, seulement 19 % des Gallois savaient comment ils voteraient en cas d'un référendum. Plus profondément les résultats ont révélé une société civile toujours en quête d'autonomie et sans la confiance nécessaire pour imposer, par exemple, la Convention constitutionnelle galloise proposée par la Confédération galloise des syndicats (Welsh TUC) en 1992. Cette société civile est pourtant de plus en plus structurée: l'acquisition progressive de nouvelles compétences par le Welsh Office (la santé et l'enseignement en 1970, le développement économique en 1975, l'agriculture en 1979, les finances locales en 1980, etc.) ainsi que la mise sous sa tutelle des *quangos* correspondants, tels que l'Agence galloise de développement (Welsh Development Agency), ont créé une structure galloise

10 Je suis pour l'existence d'un parlement écossais: 74,3 %. Je suis pour qu'un parlement écossais puisse changer les taux d'imposition: 63,5 %.

11 Taylor et Thomson eds, *Scotland and Wales* 45-52. Pour un recueil des principaux textes produits par cette mobilisation, voir Lindsay Paterson, *A Diverse Assembly: The Debate on a Scottish Assembly* (Edinburgh: EUP, 1998).

12 Pour la carte des résultats, voir Taylor et Thomson, *Scotland and Wales* xxix. En Écosse, l'ensemble des districts a voté oui aux deux questions posées, sauf Orkney (les Orcades) et Dumfries and Galloway (extrême sud-ouest à la frontière avec l'Angleterre), qui ont voté non à la deuxième.

de gouvernement qui a suscité un réseau de 'groupes de pression, d'associations et d'organisations' d'une densité croissante. Mais, à l'inverse de ce qui s'est passé en Écosse, il reviendra à l'Assemblée nationale de faire en sorte que ces groupes jouent tout leur rôle potentiel dans la société galloise.¹³

Si l'on en vient, enfin, à la question de l'impact du thatcherisme sur les identités galloise et écossaise, les situations sont aussi différentes. Récemment un sociologue catalan, Luis Moreno, a inventé un système de questionnement qui fait ressortir une partie de la complexité des identités dans qu'un système de double identification est en jeu. Au lieu de demander aux sondés de choisir entre l'un des deux, il a proposé une échelle de 21 sur cinq réponses possibles: écossais/gallois et non pas britannique, plus écossais/gallois que britannique, aussi écossais/gallois que britannique, plus britannique qu'écossais/gallois, britannique et non pas écossais/gallois. Il n'existe pas de séries statistiques pour cerner des évolutions significatives dans la durée mais la juxtaposition des données pour le pays de Galles et l'Écosse recueillies lors des référendums de 1979 produit néanmoins une comparaison saisissante:

	Écosse	Pays de Galles
	%	%
écossais/gallois et non pas britannique	33	17
plus écossais/gallois que britannique	33	26
aussi écossais/gallois que britannique	29	34
plus britannique qu'écossais/gallois	3	10
britannique et non pas écossais/gallois	3	12

Ainsi, si pour les deux tiers des Écossais leur identité écossaise est prédominante, l'identité galloise ne l'est que pour 43 % des Gallois qui côtoient un groupe composé de 22 % de leurs concitoyens qui se considèrent exclusivement, ou surtout, britanniques. Des différences démographiques majeures aident à mettre ces chiffres en perspective: un habitant sur cinq au pays de Galles est né en Angleterre contre un sur quatorze en Écosse. Mais une analyse plus approfondie fait toujours ressortir la difficulté relative qu'a le pays de Galles de construire une citoyenneté galloise active: parmi ceux qui s'identifient exclusivement en tant que Gallois et qui ont voté au référendum, presque un tiers a voté contre l'Assemblée nationale tandis que le chiffre équivalent en Écosse n'était que de 8 %. Une forte identité ne se transforme donc pas automatiquement en un comportement politique cohérent, même sous les coups de boutoir d'une Margaret Thatcher.¹⁴

13 Taylor et Thomson, *Scotland and Wales* xv-xix, 181-183. R. Merfyn Jones, 'Beyond Identity? The Reconstruction of the Welsh,' *Journal of British Studies* 31.4 (1992) 352-355.

14 Taylor et Thomson, *Scotland and Wales* 119-147.

PERSPECTIVES D'AVENIR

Cent treize ans après les premiers débats concernant l'autonomie politique au parlement britannique, l'Écosse et le pays de Galles sont donc enfin sur le point de pouvoir la mettre en œuvre. Il est beaucoup trop tôt pour évaluer son apport pour les citoyens de ces deux pays mais déjà un certain nombre d'évolutions intéressantes commencent à se dégager.

D'abord, il semble que la politique sera faite autrement. C'est en partie dû à des choix du gouvernement travailliste, notamment à la décision d'utiliser un mode d'élection proportionnel (l'*Additional Member System*) pour les deux assemblées. Le style très partisan de la vie politique britannique a aussitôt cédé la place à une démarche plus consensuelle avec notamment un gouvernement de coalition à Edimbourg, tandis que les minorités, notamment les conservateurs (délicieux paradoxe!), sont mieux représentées qu'à Westminster. Mais c'est la manière dont a été décidé comment les deux assemblées allaient très concrètement travailler et les choix retenus qui sont les plus innovants. Chaque pays a vu la création d'une commission *ad hoc* pour étudier le futur règlement intérieur (*Standing Orders*) de chaque assemblée, le National Assembly Advisory Group au pays de Galles et le Consultative Steering Group en Écosse, et chaque commission, après des consultations larges et ouvertes, a décidé de s'éloigner du fonctionnement suranné de Westminster. Ainsi, par exemple, les quatre assemblées régionales consultatives qui aideront l'Assemblée nationale dans ses travaux auront un fonctionnement « proactif » : elles se réuniront sur place, et non pas à Cardiff, seront ouvertes au public dont elles solliciteront activement les avis, communiqueront sur des supports variés (imprimés, enregistrés, électroniques etc) et respecteront la diversité linguistique des citoyens (anglais/gallois bien sûr mais aussi langues d'immigration).¹⁵

Ensuite tout ce qui est lié à la conception de politiques innovantes pour les deux pays a été dynamisé. Les *policy research institutes* commencent à se multiplier, par exemple l'*Institute of Welsh Affairs* (Institut des affaires galloises) ou le *Centre for Scottish Public Policy* (Centre de recherche sur les politiques publiques pour l'Écosse).¹⁶ A la lecture de leurs publications une nouvelle ambition se dégage dans des domaines aussi variés que le développement durable ou le bilinguisme. Ainsi dans le livre collectif *The National Assembly Agenda*, qui a pour ambition d'analyser l'ensemble des questions de politique générale qui se poseront au pays de Galles dans les quatre années à venir, le sociolinguiste Colin Williams esquisse à la fois un plan linguistique interne pour le fonctionnement de l'Assemblée nationale et une politique linguistique globale pour la société galloise fondée sur le principe que 'le gallois est un fait social et un moyen naturel de communication d'une partie significative de la population' et dont l'objectif sera de créer un pays de Galles bilingue.¹⁷

Les élections du 6 mai semblent, en outre, confirmer que la décentralisation va aussi faciliter l'émergence de forces politiques nouvelles. Ainsi même si le S.N.P. n'a pas reçu le pourcentage des voix que les sondages de mi-1998 auraient pu le laisser espérer, les deux partis nationalistes sont aujourd'hui installés comme les forces principales d'opposition avec 35 sièges sur 129 en Écosse et 17 sur 60 au pays de Galles. Les victoires spectaculaires de Plaid Cymru dans des circonscriptions aussi symboliques que Rhondda et Islwyn de soixante-quinze ans de domination du *Welsh miner* par le Parti travailliste ne peuvent qu'aider ce parti aussi à évoluer, notamment dans ses pratiques de gestion de certaines collectivités qu'il domine sans alternance depuis trop longtemps.

Enfin, la situation créée par cette première phase de décentralisation est loin d'être institutionnellement statique. D'abord en raison de la nature de la définition des pouvoirs décentralisés. Contrairement à la solution envisagée en 1979, le *Scotland Act* de 1998, par exemple, établit la liste des pouvoirs retenus par Westminster et non pas celle des pouvoirs décentralisés. Toute nouvelle question de société requérant une réponse publique sera donc du ressort du Parlement écossais. Ensuite en raison de la nature asymétrique du dispositif. En effet, une fois que l'Assemblée nationale galloise aura démontré sa capacité à faire bon usage des pouvoirs qui lui ont été attribués, elle va pouvoir s'appuyer, si elle le souhaite, sur le modèle écossais pour élargir ses compétences. Enfin, en raison d'une possible régionalisation progressive de l'Angleterre et de la mise en place d'une forme de régulation beaucoup plus fédérale de l'ensemble du Royaume Uni.

En guise de conclusion, écoutons celui qu'on appelait à l'époque *the grand old man* de la vie politique britannique, William Gladstone, proposant le premier projet de loi accordant l'autonomie politique à l'Irlande en avril 1886 :

*Ceci, si je comprends bien, est l'un de ces moments précieux de notre histoire : l'une de ces occasions qui peuvent apparaître ou disparaître, mais qui ne réapparaissent que rarement, ou, si elles réapparaissent, le font à de longs intervalles et dans des circonstances que personne ne peut prévoir.*¹⁸

Le moment précieux de l'histoire auquel il faisait référence n'a pas été utilisé à bon escient. Les difficultés actuelles de la mise en œuvre en Irlande du Nord de l'Accord du Vendredi Saint 1998 en sont un écho très contemporain. 1997 a été un autre moment précieux de l'histoire britannique, intelligemment mis à profit pour accorder une reconnaissance politique au pays de Galles et à l'Écosse. À nous de réfléchir aux ingrédients nécessaires pour qu'une telle conjoncture puisse se produire en France, sans être obligé de passer par l'accouchement au forceps qu'a représenté en Grande Bretagne dix-huit ans de thatcherisme...

¹⁸ Cité par H.C.G. Matthew dans 'The British Way', *London Review of Books*, 5 mars 1998 27.

¹⁵ Mari James, 'The Assembly at Work' in John Osmond ed, *The National Assembly Agenda : A Handbook for the First Four Years* (Cardiff : IWA, 1998) 28-38. Les travaux des deux assemblées sont rendus très accessibles par leur sites web : www.scottish.parliament.uk et www.wales.gov.uk/assembly.dbs

¹⁶ Institute of Welsh Affairs, Ty Oldfield, Llantrisant Road, Llandaf, Cardiff CF5 2YQ. Site web : www.iwa.org.uk. Centre for Scottish Public Policy, 20 Forth Street, Edinburgh EH1 3LH.

¹⁷ Operating through 'Two Languages' in Osmond, *The National Assembly* 101-115. Pour un livre analogue sur l'Écosse, voir Gerry Hassan ed, *A Guide to the Scottish Parliament : The Shape of Things to Come* (Edinburgh : Stationery Office, 1999).

C'est possible

NED THOMAS

Le 12 mai, Cardiff Bay

Cet article est la traduction d'un article paru dans la revue galloise *Planet* (n° 135, juin/juillet 1999, pp. 7-11). Un grand merci à l'auteur — parrain, rappelons-le de *hopala ! débats de Bretagne et d'ailleurs* — et à la revue.

hopala !

Ils sont là au grand complet le jour de l'ouverture de l'Assemblée, nos représentants nouvellement élus, apparemment heureux quoique un peu étonnés. Et nous aussi, nous sommes tous là, journalistes de tous poils, gens de radio et de télévision, militants, parents et/ou supporters des uns et des autres. Nous les regardons, reconnaissant des visages, dont certains nous sont familiers, d'autres pas du tout, selon la place que nous occupons nous-mêmes dans le paysage politique.

La conversion de Crickhowell House, qui n'était qu'un bâtiment à la façade somme toute quelconque, est une réussite : la chambre de l'Assemblée et les services annexes sont modernes, câblés, pratiques, accueillants. Le lieu n'a pas de signification historique particulière, sauf peut-être (et de manière ironique) son nom, qui commémore l'initiateur de Cardiff Bay et farouche opposant de la dévolution.

La cérémonie d'ouverture est digne mais sobre, le sérieux quelque peu compassé d'Alun Michael tempéré par le ton plus détendu de Dafydd Ellis Thomas au perchoir. Quel contraste avec l'atmosphère qui entoure habituellement l'intronisation des députés gallois dans le cadre établi de Westminster ! Point d'« Honourable members » ici (aujourd'hui ni à l'avenir) : on appelle les gens par leur nom, et même par leur prénom, ce qui confère à la cérémonie une intimité (qui n'interdira pas, soyons-en sûrs, de vraies querelles politiques). Oui, ce jour-là, un vrai désir très largement partagé de partir du bon pied fait que les actes sont, dans l'ensemble, véritablement en conformité avec des discours qui prônent la bonne volonté, le bilinguisme et le refus de toute exclusion.

Au nom du parti farouchement opposé à l'idée d'Assemblée, Un Rod Richards grincheux fait d'emblée entendre une note discordante

mais non dépourvue de réalisme tandis que l'absence de Ron Davies (à qui de nombreux orateurs viennent de rendre un vibrant hommage) de la liste tout juste proclamée des membres du Cabinet, vient nous rappeler que par-delà les discours ronflants, la vie politique, qui exige des décisions souvent difficiles, ne va pas sans certains drames personnels. N'en déplaise à Alun Michael, qui vient de déclarer que les médias ne devraient pas s'intéresser systématiquement à ce qui divise, essayer de rendre intéressant le consensus, c'est bel et bien l'extension de Ron Davies que la presse va retenir de cette journée. Reste que cette ombre au tableau ne fait, pour le moment du moins, que nous mettre en valeur les cimes soudainement baignées de lumière de l'histoire galloise.

J'avais appris le résultat des élections de mai lors d'une conférence dans la communauté autonome de Valence (qu'on se rassure : j'avais pris la peine de voter avant de m'y rendre !). Les journaux faisaient grand cas des élections écossaise et galloise et ne doutaient pas de leur caractère historique, même s'ils n'étaient pas d'accord sur le sens qu'il convenait de leur donner. Pour *El Pais*, journal proche du parti socialiste et progressiste sur de nombreuses questions sauf celle de l'autonomie — ça ne vous rappelle rien ? — y voyait un succès pour Tony Blair dans son combat contre « la menace nationaliste ». *La Vanguardia*, journal de langue espagnole, basé à Barcelone mais très modérément nationaliste, titrait quant à lui sur une victoire historique du nationalisme gallois.

Mais revenons à Cardiff. Je me dis que si l'événement est historique, ce n'est peut-être que de manière dialectique, à la Trotski, au sens où personne n'aurait pu l'imaginer ni le prévoir. Si nos politiciens ont du temps à consacrer à l'introspection, Ron Davies n'est pas le seul à qui l'on peut pardonner de n'avoir rien vu venir. Il y a de cela quelques mois, Alun Michael, ministre sans portefeuille à Londres, n'aurait jamais pu s'imaginer à la tête du premier cabinet — on hésite à parler de « gouvernement » vu les pouvoirs limités dont jouit l'Assemblée —, et à ce titre chargé de parler à et pour une « nation » à laquelle il s'était très peu intéressé jusque là. Après leur score inespéré, les élus de *Plaid Cymru*, principal parti d'opposition, essayent quant à eux, pour reprendre les termes de l'un d'entre eux, d'avoir « la victoire modeste ». À quoi attribuer leur succès ? À la montée du

I Ron Davies a dû démissionner de ses fonctions de Secrétaire d'Etat chargé des Affaires Galloises à la suite d'un scandale. Cette sordide affaire a été lourde de conséquences aussi bien pour Ron Davies lui-même que pour le Parti travailliste. Alun Michael a été propulsé (par Londres) au premier plan, ce qui a provoqué des dissensions au sein du parti et, probablement, une certaine désaffection de l'électorat. (N.d.T.)

sentiment national ou aux multiples désastres et divisions de leurs adversaires ?

Parmi toutes les ironies du sort et toutes les questions demeurées sans réponse qui entourent la naissance de notre Assemblée, un homme, au moins, Dafydd Ellis Thomas, se trouve parfaitement à sa place, étant à la fois, entre autres choses, intelligent, bilingue et, si j'ose dire, tricaméral.

L'escalier idéologique qui l'a conduit à ses nouvelles fonctions de Président de l'assemblée a été pour le moins tortueux et j'ai vu le premier, ici même, à lui en faire grief. Reconnaissons, néanmoins, que le parcours politique complexe qui est le sien l'a on ne peut mieux préparé au rôle fédérateur qui incombe à un Président. Gageons qu'il jouera un rôle de tout premier plan, notamment dans les premières années, et pas seulement en tant que Président de l'Assemblée — où l'ex-président de l'Office de la langue galloise qu'il est mettra tout en œuvre pour y faire vivre les deux langues — mais également, de façon plus officieuse, dans le va-et-vient qu'on imagine complexe entre l'Assemblée et Westminster dans le cadre du processus législatif lui-même.

La cérémonie s'achève, je laisse derrière moi Cardiff Bay et les politiques et je plonge dans les rues de Cardiff à l'heure de la pause de midi, de Cardiff sans drapeaux ni trompettes, sans conscience particulière de l'importance de l'événement (si j'en juge d'après le petit échantillon à qui j'ai pu parler) et donc sans intérêt particulier pour la chose, du moins pour l'instant.

La dévolution vue par...

Je passe sous silence l'ouverture officielle par la Reine, qui aura lieu au moment où le présent article sera sous presse. La Reine dans son speech ne manquera pas de dire tout le bien qu'elle pense de ses sujets gallois et de leur Histoire riche en rebondissements (non sans avoir soigneusement vérifié ses sources) ni de souligner combien une démocratisation accrue ne fera que resserrer les liens au sein d'un Royaume Uni auquel les Gallois ont tant donné. Personne, à Londres

ou au pays de Galles, ne se sentira obligé de prendre ses propos au pied de la lettre, mais chacun conviendra que le discours royal est un passage obligé du processus de la légitimation de la nouvelle institution.

Mais nous, quelle sera notre version de l'événement ? Qu'avons-nous fait pour arriver à ce résultat et qu'allons-nous en faire ? peut-on derrière l'imbrication apparemment fortuite des divers événements qui l'ont rendu possible, les uns issus de l'action volontaire, les autres du plus pur hasard, déceler une quelconque logique ? On se prend à rêver du jour où nous serons d'accord collectivement sur le sens qu'il convient de donner à l'événement, mais pour qu'un tel consensus ait quelque intérêt, encore faudra-t-il qu'il permette à chacun d'y inscrire son histoire personnelle.

Un ouvrage vient de paraître qui constitue une mine inépuisable de statistiques, d'outils conceptuels et d'analyses pour quiconque veut comprendre les évolutions des vingt dernières années aussi bien en Ecosse qu'au pays de Galles. Bien qu'il s'appuie essentiellement sur les résultats du référendum de 1997, certaines comparaisons sont faites entre les résultats des deux référendums². C'est un travail des plus ambitieux dont les conclusions ne pouvaient qu'anticiper les résultats des élections écossaise et galloise de mai dernier et qui, en l'occurrence, a souvent vu juste. En fait, le livre ne se contente pas d'expliquer la dévolution, il en fait partie intégrante. Les recherches sur la société galloise et les comportements électoraux menées jadis par des universitaires isolées (ou des groupes de recherche tels que le *Sociology of Wales Group*) sont aujourd'hui jugés suffisamment importantes pour recevoir des fonds publics et être associées de plein droit au *British Center for Research into Elections and Social Trends* (le centre de recherche britannique sur les comportements sociaux et électoraux). Autre signe des temps : un département universitaire qui par le passé ne s'intéressait qu'accessoirement aux questions galloises vient même de mettre sur pied un « Institut Gallois d'Etudes Politiques » !

Cet à cet ouvrage qu'il nous faudra constamment revenir chaque fois que nous voudrions comparer le cas gallois et le cas écossais, disséquer les résultats (selon l'âge, l'origine sociale, la langue, les préférences partisanes, le sentiment d'appartenance ethnique, l'attitude dans tel ou tel domaine, etc.) ou, plus généralement, débattre de la

² *Scotland and Wales: Nations Again*, edited by Bridget Taylor and Katarina Thomson (University of Wales Press).

notion de référendum ou encore du rôle de la société civile en matière de changement constitutionnel. Les jeunes chercheurs gallois soutiennent la comparaison avec les meilleurs spécialistes britanniques de l'étude des comportements électoraux. Certes, il manque quelques critères, soit parce que les données n'étaient pas disponibles, soit parce qu'elles ont été jugées à tort ou à raison non pertinentes. Il est très peu question, par exemple, du sentiment d'appartenance à l'Euro, un sentiment qui s'est incontestablement renforcé entre les deux référendums. On est aussi en droit de douter ici et là de la pertinence de certaines des questions posées aux personnes interrogées (je ne vois pas l'intérêt de comparer les réponses aux questions : «êtes-vous fier(e) de parler la langue» galloise (pays de Galles)/gaélique (Ecosse). Cela dit, dans l'ensemble, compte tenu du cadre que les auteurs s'étaient fixé, on peut dire que le pari est tenu : le matériau est riche, les analyses sont rigoureuses et nuancées, les conclusions souvent extrêmement pertinentes.

Lors de la cérémonie d'ouverture, Alun Michael a évoqué «les ombres qui habitent ces lieux, celles de tous ceux qui ont œuvré pour la dévolution» et l'on comprend que les partis qui le peuvent tirent la couverture à eux, revendiquent d'avoir lancé l'idée, bataillé pour qu'on ne l'oublie pas et enfin concrétisée.

Dafydd Wigley a mentionné Gwynfor Evans pour nous assurer qu'il suivait la cérémonie à la télévision, une façon pour lui de rendre hommage non seulement à un homme mais à une tradition vivante de combat militant et acharné en faveur de l'autonomie. Il ne fait aucun doute que les sympathisants de *Plaid Cymru*, malgré leurs réserves concernant les pouvoirs limités de l'Assemblée, se sont sentis portés par cette tradition et ont suivi les consignes de leur parti en votant massivement oui au référendum de 1997 (je rappelle que ceux d'entre eux qui ont voté oui ont été douze fois plus nombreux que ceux qui ont voté non). De tous les électeurs, ils ont été ceux dont le vote était le plus prévisible. Il est tout aussi certain que la dernière élection a confirmé l'idée émise par Dafydd Trystan et Geoffrey Evans qu'entre les référendums de 1979 et de 1997 l'idée nationaliste incarnée par *Plaid Cymru* est devenue infiniment plus acceptable pour la grande masse des Gallois.

Le leader des Démocrates Libéraux, Mike German, a quant à lui cité Gladstone et Lloyd George, mais les statistiques semblent indiquer

qu'il s'est livré là à un simple exercice de rhétorique car les proches du parti Démocrate Libéral ont été deux fois plus nombreux à voter non que oui au référendum sur la dévolution. Le parti a donc à résoudre une sorte de contradiction interne dans laquelle entrent sans doute pour une bonne part les questions liées à l'identité nationale. Les Conservateurs, qui ne connaissent pas de telles contradictions internes, ont un problème bien plus grave sur les bras : comment trouver sa place dans une Assemblée quand neuf de ses électeurs sur dix se sont prononcés contre sa création ?

La part revendiquée par le Labour dans le processus qui a mené à la dévolution est de toutes la plus difficile à mesurer comme l'expose lui-même Ron Davies dans sa préface à l'ouvrage cité plus haut. Il évoque Huw T. Edwards et cite la fameuse formule de James Griffiths sur «les forces contraires que sont l'appel de la Nation et l'appel de la Cause». Il aurait pu, me semble-t-il, remonter dans le temps et attirer l'attention sur l'existence d'une tradition décentralisatrice au sein de son parti au lieu de s'en tenir à la période 1979-1997 au cours de laquelle le Labour a selon lui peaufiné sa conception de la dévolution même s'il n'a pas su mobiliser au-delà des cercles très restreints du travaillisme gallois. Cet échec, poursuit-il «est apparu d'autant plus évident quand Tony Blair a lancé son idée de référendum sur le référendum en s'appuyant sur les propositions que nous avions faites à l'époque», décision, on s'en souvient, inconnue du même Ron Davies quarante-huit heures avant son annonce officielle par Tony Blair. Tout est dit : un fossé entre le pays de Galles et Londres, un autre entre les confidents et les militants de base. Ajoutez à cela des querelles ouvertes (ou pire, larvées) entre certains députés Labour et vous comprendrez pourquoi parmi les personnes interrogées se disant proches du Labour (53 % de l'échantillon), pour trois électeurs ayant voté oui au principe à la dévolution, deux ont voté contre et ce, rappelons-le, au plus fort de «l'effet Tony». C'est dans ce parti qu'on trouvait aussi la plus forte proportion de personnes qui, avant l'élection, n'étaient pas sûres de vouloir aller voter. Beaucoup semblent d'ailleurs s'être abstenus lors de l'élection pour l'Assemblée, tandis qu'une proportion moindre mais très significative a fini par voter *Plaid*. Je dis «significative» parce qu'il me semble que le changement d'allégeance qui profite à un parti nationaliste se heurte a priori à une plus grande résistance que toute autre défection.

Enfin, qui donnera la version des événements qui serait celle des abstentionnistes et des sympathisants travaillistes partisans du non ? Une fois qu'on a fait la part de l'emprise de la télévision sur les esprits, force est de constater qu'aussi bien le taux de participation que le pourcentage obtenu par le oui ont été épouvantablement bas. David Butler et Iain Maclean ont passé au peigne fin les résultats de très nombreux référendums dans le monde pour arriver à la conclusion que les peu d'entre eux ont suscité moins d'enthousiasme pour les réformes proposées, sauf peut-être le référendum chilien de 1988 qui proposait aux électeurs de prolonger la présidence de Pinochet ! Leur conclusion est que « ce référendum est le plus serré, et peut-être le moins concluant, de l'histoire britannique ». Ils rappellent l'opinion de la Commission Neill (chargé de veiller à l'équité des élections) selon laquelle « une campagne plus équitable aurait pu déboucher sur des résultats fort différents » (soit, mais qu'est-ce qui nous garantit que le référendum aurait été plus juste si l'on avait attendu plus longtemps ?). Même si la proportion de Gallois favorables à la dévolution a augmenté entre 1979 et 1997, le pourcentage de la population revendiquant son identité galloise est restée quasiment stable au cours de la même période et il y a fort à parier qu'une plus forte participation au référendum de 1997 aurait signifié la victoire du non.

Vous me direz que tout cela, c'est de l'eau qui a coulé sous les ponts, que « l'Histoire aux vaincus/peut dire hélas mais sans secours ni pardon ». désormais que l'Assemblée existe, la question de sa légitimité se pose-t-elle encore ? Si les choses tournaient mal, si elle s'avérait inefficace ou trop onéreuse, il pourrait se trouver quelqu'un — mais je vois mal comment ce quelqu'un pourrait sortir des rangs du parti Conservateur — pour mobiliser toute cette frange de la population qui n'a pas approuvé la réforme constitutionnelle. Voilà le défi devant lequel se trouve la nouvelle classe politique et qui explique et l'intérêt que semblent manifester tous les partis et la rhétorique quelque peu fumeuse des uns et des autres. D'un autre côté, les partis qui siègent dans la nouvelle Assemblée vont devoir apprendre à se différencier, exercice qu'ils risquent de trouver fort difficile pour tout ce qui concerne la politique sociale et, à vrai dire, toutes les questions, sauf précisément celle de leur rapport avec le pouvoir de Londres et celle de l'identité nationale, qui sont aussi les questions que tout le monde pour l'instant fait semblant d'ignorer. Mais ça, c'est une autre histoire.

Né en 1936, fondateur de la revue *Planet*, initiateur du projet européen Mercator, Ned Thomas est actuellement directeur des Presses Universitaires du pays de Galles. Outre son célèbre *The Welsh Extremist* (1971), il est aussi l'auteur de deux ouvrages de critique littéraire.

Traduction : Jean-Yves Le Dissez

Une société réconciliée avec elle-même, éprise de justice et refusant l'exclusion

ENID R MORGAN

La congrégation assemblée en la cathédrale anglicane de Llandaf en ce matin du 26 mai n'était pas exactement des plus pieuses ni des plus dévotes. Mais qu'importe : croyants et non-croyants se étaient réunis là, tout à leur excitation et à leur étonnement à l'idée que tout cela était vrai, que nous avions notre Assemblée Nationale du pays de Galles. Le oui l'avait emporté de justesse, mais il l'avait bel et bien emporté. Les Chrétiens présents éprouvaient un grande joie teintée d'ironie à peine dissimulée devant le spectacle de cette congrégation si bigarrée assemblée sous la statue du Christ en Majesté de Jacob Epstein. L'imposante statue en aluminium du Christ ressuscité montée sur son arche de béton couleur crème est l'élément le plus remarquable de cette cathédrale de Llandaf par ailleurs plutôt quelconque pour une cathédrale anglicane. Trois fois détruit et trois fois reconstruit, c'est un édifice qui a beaucoup souffert tout au long de son histoire, une métaphore, pour ainsi dire, de la capacité de survie de la nation galloise, qui a été elle aussi maintes fois vaincue et anéantie mais qui a aussi toujours réussi à surmonter toutes les crises, à s'accrocher à la vie et, à force de ténacité et d'engagement, à se reconstruire, à ressusciter. La reconstruction de la cathédrale (bâtie à l'origine sur un ancien site celtique associé à saint Dyfrig) s'est à chaque fois faite à partir de l'ancien, mais aussi avec l'adjonction d'éléments nouveaux, y compris le nom d'hommes déterminés à tout faire pour que le lieu demeure voué au christianisme. La statue du Christ en Majesté n'y a été placée qu'en 1953, lors de la dernière reconstruction (la cathédrale fut détruite par une bombe allemande en 1941). Elle s'élève majestueusement au-dessus du pèlerin ou du simple visiteur qui pénètrent dans la cathédrale par la porte ouest comme un témoin de la dimension d'éternité au-delà des efforts des hommes.

On ne sait peut-être pas qu'avant la cérémonie officielle (et civile) d'ouverture de l'Assemblée nationale du pays de Galles s'est tenu un office religieux dans la cathédrale de Llandaf, office retransmis en direct à la radio et à la télévision. Le révérend Enid R Morgan, l'une des rares femmes pasteurs de Grande-Bretagne et Directrice de Mission au sein de l'Église du pays de Galles (*The Church in Wales*) fut l'un des deux commentateurs officiels pour la radio. En exclusivité pour *hopala*, elle livre ici son témoignage. Un autre regard sur cette journée exceptionnelle du 26 mai 1999.

Il n'est pas certain cependant que de telles pensées aient traversé l'esprit des fonctionnaires du *Welsh Office* [l'organisme au sein du gouvernement britannique chargé des affaires galloises, N.d.T.] qui ont jugé bon de prévoir un office religieux pour marquer l'ouverture de l'Assemblée, institution on ne peut plus moderne et séculière, même si elle aussi, à en croire les déclarations du parti Travailleuse de son premier président, Lord Dafydd Ellis Thomas (Plaid Cymru), se veut avant tout « rassembleuse ».

Toujours est-il que c'est ici, dans cette cathédrale, que se sont retrouvés tous les dignes représentants de la société galloise ce matin de ce 26 mai. Il y avait là tous les nouveaux AM (*Assembly Members*) — à peine remis de leurs blessures et de leur étonnement au vu des résultats d'une élection qui non seulement n'a pas donné au *Llafur* la majorité qu'il espérait mais qui a même permis à des candidats de *Plaid* de lui ravir certains de ses fiefs des vallées industrielles — mais aussi sans doute des gens qui avaient voté non au référendum, qui avaient douté, mais qui, ce jour-là, mettaient leurs doutes entre parenthèses. Reste que le plus étonnant dans ce qui nous est arrivé est que malgré la très faible majorité en faveur du oui, une fois ce oui acquis, le sentiment qui a prévalu a été quelque chose comme « eh bien, s'il doit en être ainsi, faisons en sorte que ça marche ». C'est pourquoi même les plus sceptiques ne semblaient pas au fond mécontents d'être là.

Bien que la cérémonie se déroulait dans une cathédrale anglicane, l'ordonnancement de l'office avait été préparé par CYTUN, l'organisme œcuménique chargé de fédérer les différentes églises au pays de Galles. Le thème choisi, en accord avec les aspirations de la société civile, était celui d'une communauté réconciliée avec elle-même, éprise de justice et refusant l'exclusion. La cathédrale tout entière a entonné un hymne composé spécialement pour célébrer l'événement :

So we bring our hopes and longings
to our God who is the way ;
seek from him our inspiration
for decisions day by day ;
seek for reconciliation
when the truth is veiled by strife ;
seek to find, both for our neighbour,
and ourselves, abundant life.

May this crucible of peoples
fire a higher thought than race
justice, shown in all our dealings,
love that shows a human face ;
love that welcomes, love that shelters,
love that can sustain the weak,
love that shares both wealth
and hardship
in whatever tongue we speak.

Ainsi portons-nous nos désirs et notre espérance
à notre Dieu, qui est la voie ;
de lui nous attendons l'inspiration
pour décider au jour le jour ;
de lui aussi la réconciliation
quand les querelles viennent ternir la vérité ;
par lui nous recherchons, pour notre prochain,
comme pour nous-mêmes, abondante vie.

Puisse ce creuset de peuples
enfanter pensée plus noble que la race ;
et la justice partout et en tout lieu,
et l'amour à visage humain ;
l'amour qui tend les bras, l'amour qui donne l'abri,
l'amour qui soutient le faible,
l'amour qui connaît la richesse
et la misère,
quelle que soit la langue pour le dire.

Pour les curieux, ce fut l'occasion d'apercevoir les gens célèbres, et ceux qui l'étaient depuis peu. Il y avait parmi ces élus beaucoup de visages jeunes et aussi, phénomène nouveau, beaucoup de femmes. Il y avait Ron Davies (qui en tant que Secrétaire d'Etat chargé des Affaires Galloises avait tout fait pour que le oui l'emporte et qui, à la dernière minute, avait dû céder la place à Alun Michael pour cause de scandale), dont la présence au milieu de tout ce beau monde avait tout a coup quelque chose d'étrange... Il y avait les élus de *Plaid*, dont beaucoup se sont battu depuis toujours pour que leur rêve se réalise, qui trouvent que cette Assemblée n'est qu'une pâle copie de ce qu'ils préconisent mais qui reconnaissent néanmoins qu'ils ont du travail sur la planche, les Conservateurs, enfin, dont la plupart avaient fait campagne pour le non. Et il y avait des larmes, des larmes de regret, de soulagement, d'espoir retrouvé, d'authentique volonté de construire un monde nouveau. Tous ont pris part à une sorte de rituel qui a permis de prendre la mesure de l'ampleur d'un événement porteur d'un énorme potentiel. Le cynisme qui pourrait si souvent la politique et la vie publique en était absent, pour notre plus grand bonheur à tous.

L'office, pensé dans ses moindres détails, s'est efforcé d'être à la hauteur du thème qu'il s'était donné. Rassembleur, il le fut sans aucun doute car aux politiques aux visages familiers s'étaient mêlés des représentants des différentes communautés religieuses : une petite fille juive nous a lu un psaume en hébreu, nous avons entendu des prières en chinois, en polonais, dites par des jeunes et des moins jeunes. Et tandis que le secrétaire de CYTUN lisait le passage de l'Ancien Testament où Ruth la Moabite, grand-mère du roi David dit à sa belle-mère Naomi : « Où tu iras, j'irai, et où tu resteras, je resterai. Ton peuple sera le mien et ton Dieu mon Dieu... », les caméras de télévision se sont attardées sur des visages de femmes pakistanaises. Des prières dites par une femme pasteur d'une église à majorité noire ont alterné avec d'autres prières en grec et en gallois dites par un prêtre orthodoxe. La présidente de CYTUN, la laïque Carys Whelan, de confession Catholique, a parlé du partage de la terre des *Cymry* avec les nouveaux venus, et de l'impérieuse nécessité du combat pour y parvenir.

Les différentes églises du pays de Galles ont désigné de concert un représentant auprès de la nouvelle Assemblée, le révérend Alun Edwards, lequel a parlé de la nécessité d'œuvrer pour une société plus juste et vu dans le Christ en Majesté qui trônait au-dessus de nous le symbole d'une continuité historique galloise.

Jadis nous érigeons des pierres comme autant de témoins de ce que notre peuple a vécu
 — des pierres pour des vies perdues dans nos combats humains.
 En ce siècle, nous avons respiré la poussière bleue de l'indigne industrie et de toutes les pierres arrachées à la terre,
 nous avons fait de puissants monuments à nos diverses mémoires.

le beau Christ en Majesté symbolisant pour lui la façon dont est sortant de nos vieilles habitudes nous pouvons faire naître de nouvelles réalités :

Aujourd'hui nous osons imaginer
 de chercher dans ces des pierres riches et diverses
 la justice et l'intégrité
 et, saisissant ce moment ô combien rare où les choses se transforment,
 de bâtir à neuf.

Puis le révérend Eifion Powell, Président du *Free Church Council*, fit entendre une note de défi, lorsqu'il évoqua en particulier les promesses entendues ici ou là de faire de la politique autrement qu'à Westminster, c'est-à-dire, autrement que dans l'exclusion de tout ce qui n'est pas soi et la recherche systématique de la confrontation : dans le monde du compromis, les acteurs partent de points opposés et cherchent à se rejoindre ; dans le monde de la réconciliation, ils partent du même point, la racine commune de l'humanité qui s'est rachetée.

Il y eut plusieurs moments poignants : des enfants du village de Llanystumdwy au nord du pays de Galles récitant tous ensemble les versets de l'Apocalypse qui commencent ainsi : « Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus », ou, dans une tradition toute différente, le chœur d'enfants de la Cathédrale chantant le Psaume 19 mis en musique par le compositeur William Mathias, ou encore, une chorale de femmes de Gwaelod y Garth, chantant (autre référence au Christ en Majesté) :

Ti'r Hwn sy'n puro ein dyheu *Dieu qui purifie nos désirs,*
 Bendithia gamp y rhai sy'n creu *Bénis les travaux de ceux qui créent*

J'ai omis de préciser que tout ceci eut lieu en présence de sa Majesté la Reine, du Duc d'Edimbourg et du Prince de Galles. Pour me rendre à la cathédrale, j'avais dû prendre un taxi. Au chauffeur qui m'avait demandé si j'allais vraiment « voir la Reine », j'ai répondu qu'en effet la famille royale se joignait aux Gallois en ce grand jour et que c'était là une façon pour elle de reconnaître l'importance de l'événement du point de vue constitutionnel. Bien entendu, politesse oblige, nous avons chanté le *God Save the Queen*, comme toujours, même si

j'en connais qui l'ont chanté en gallois (ce qui ne se fait pas en temps normal) au prétexte qu'il serait nettement plus propice à la prière en gallois qu'en anglais.... Mais l'élan qui a soulevé comme un seul homme toute la congrégation lorsqu'elle s'est mise à entonner le *Hen Wlad Fy Nhadau*, l'hymne national, n'a trompé personne : c'était comme si la joie qui guérit tous les maux avait balayé d'un seul coup toute la déception et le découragement accumulés au fil des ans. Car il ne fait pas de doute que nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle et ce n'est que maintenant que nous comprenons peu à peu qu'une majorité même faible est une majorité, que nous avons bel et bien notre Assemblée et que pour faire tout ce que nous avons à faire, la bonne volonté et l'euphorie seules ne suffiront pas. Mais on peut dire que l'Assemblée a démarré sur les chapeaux de roue, même si la Reine est arrivée en avance parce quelqu'un du côté de la gare s'était avisé de penser je ne sais quoi sur la limousine royale et de donner des frayeurs à la Sécurité.

Traduction :
 Jean-Yves Le Dissez

Yann DENEDED

Le petit jacobin illustré

Dictionnaire de la France jacobine

(1^{re} partie : A-I)

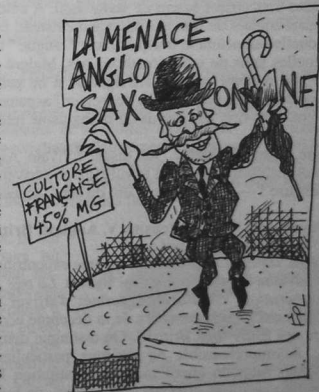
Amis. *N. m. pl.* Les Provinciaux s'offusquent aisément d'être désignés par leur nom. À la radio ou à la télévision, ne pas dire "Pour réaliser le reportage qui suit, Pierre Martin s'est rendu chez les Corses", qui fleure trop le maquis, entendez la poudre, mais : "pour réaliser le superbe reportage qui suit, Pierre Martin s'est rendu chez nos amis Corses".

Anglais. *N et adj.* Peuple du nord de l'Europe (*les Anglais*) connu pour son hypocrisie et son humour. *Les Gallois sont des Anglais.*

Angleterre. Pays situé au nord de l'Europe comprenant le pays de Galles et l'Écosse. Même lorsqu'il fait un séjour linguistique (il n'y a pas d'autre bonne raison d'aller en Angleterre) à Machynlleth, le jeune Français va en Angleterre et subit la cuisine anglaise, qui n'a, comme chacun sait, de cuisine que le nom.

Anglo-Saxons. *N. m. pl.* Individus sans scrupules, ennemis jurés et héréditaires de la France. *Les Anglo-Saxons. Le modèle anglo-saxon.* **V. Angleterre.** Avec une virulence redoublée depuis la chute du Mur de Berlin, le prétendu "modèle anglo-saxon" envahit la planète. Ce modèle est en réalité tout le contraire d'un modèle. Il désigne une société vouée à l'individualisme le plus forcené, livrée, sans restriction aucune, au capitalisme sauvage. Les Anglo-Saxons sont toujours pluriels, le modèle toujours unique. Nous le savons : le système anglo-saxon ne connaît pas de nuances. Tous les Anglo-Saxons sont tout entiers anglo-saxons. Omniprésente, pernicieuse en diable, cette idéologie est d'autant plus perfide et insaisissable qu'elle ne repose sur aucune réalité physique ou territoriale. C'est en vain que l'on cherchera l'Anglo-Saxonic sur la carte. De l'Anglo-Saxon, nous ne connaissons donc que l'idée, jamais — et c'est en cela qu'il est l'Ennemi par excellence — la manifestation en chair et en os.

Avignon. Son pont a uni les générations d'écoliers de la République. Son Festival, un modèle du genre, rivalise avec les plus prestigieuses des grandes manifestations estivales en Europe. Peu fréquentés des gens du



Aa

DS

D

Dessins : François-Philippe Lecoulant

cru, il bénéficie de subventions compensatoires justifiées par sa dimension nationale. Sans compter qu'il serait inique de ne pas tenir compte dans le prix des places du surcoût pour une majorité de spectateurs lié à leurs frais de transport depuis la capitale. **V. Lorient.**

Bb

Bilinguisme. *N. m.* Maladie en voie d'éradication dont souffrir, à des degrés divers, une part non négligeable de la population. Les opinions divergent sur la moyens thérapeutiques qu'il convient de mettre en œuvre. La tendance actuelle est cependant à l'homéopathie. Les classes bilingues, loin de nuire au monolinguisme, le confortent au contraire, sans compter qu'elles permettent aux mieux informés des citoyens de se prononcer au nécessaire brassage des écoles de la République (du moins dans la cour de l'école) sans en subir les inconvénients qu'on sait. A noter cependant que pour que ce bilinguisme positif porte ses fruits, il importe que les deux langues concernées soient de statut égal. A côté de ces classes bilingues français/anglais ou français/allemand existent, en région, des expériences résiduelles associant le français à une "langue" régionale, expériences sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. Malgré d'évidents défauts, dû au zèle que mettent certains enseignants à ne pas appliquer les consignes officielles, elles ont le mérite de freiner l'expansion d'écoles parallèles qui croient, sans rire, aux vertus du bilinguisme intégral.

Blanc, Henri-Frédéric. Soit disant écrivain. Aigri, il s'en prend aux plus nobles institutions et flatte le vulgaire en écrivant — à l'aube du troisième millénaire ! — des livres qui ont du sens, accessibles au premier venu.

Britannique. *N et adj.* Inusité. **V. Anglais, British.**

British. *adj.* Bizarre, très chic ou très excentrique, généralement précédé de l'adverbe "très". *Un film très British. La très British Lloyds.* La lecture de *Libération*, entre autres, permet d'arriver à la conclusion que les Anglais ont montré au cours de la décennie écoulée une tendance à produire des films "très British". On distingue deux types : le mélange souvent incompréhensible de réalisme particulièrement cru et d'humour décapant (version choc) ou la reconstitution historique très classique (version chic). Les Français, Dieu merci, ne font pas des films très français.

Cc

Chants de marins. L'une des expressions les plus pittoresques de la culture bretonne. Généralement en français, les chants de marins appartiennent de plein droit à la grande tradition de la chanson française, tout en exprimant de façon authentique l'âme de ce peuple de marins. Comme le disait fort justement tel journaliste de France Inter en reprenant la parole après un reportage sur une exposition Picasso à Dinan qu'illustraient de façon appropriée des chants de marins du cru : "ça sent les vacances quand on entend ces petits chœurs bretons" (Journal de 13H, France Inter, 27/06/99).



Corse. Ile de voyous. Sa corruption. Ses attentats. Ses paillotes. Admirables polyphonies. *Adj.* Voyou, terroriste. **V. Ile de beauté.**

Départements. Admirable rationalité d'un système fondé sur l'alphabet ! Le superstitieux vivait (?) dans le Léon [ancien évêché breton], le moderne habite dans le 29. Le territoire national — c'est tout le génie des concepteurs de ce système — n'est pas marqué à la manière d'une rue. On ne passe pas, disons, du 29 au 31 puis au 33, mais du 29 au 25 puis au 35. Passer d'un département à l'autre, c'est se déplacer, non pas dans un vulgaire espace purement géographique mais dans celui, autrement plus important, de la rationalité étatique, gage d'épanouissement de tous au détriment des particularismes (**V. ce mot**).

Détention provisoire. *Loc.* Dysfonctionnement de la justice (**V. ce mot**).

DOM-TOM. (Pr. *Domme-tomme*). Charmante appellation qui s'est peu à peu substituée à "départements et territoires d'outremer", trop associé (malgré les connotations poétiques de l'outremer) à un passé colonial bien révolu. "Dom-Tom" est léger, enjoué comme l'oncle Tom. Il suffit de prononcer ce nom pour qu'aussitôt il y ait comme du tam-tam dans l'air, des senteurs enivrantes, des jolies femmes des îles.

Droits de l'Homme. *N. m. pl.* La France n'est pas un pays où les Droits de l'Homme sont respectés ; la France est LE pays des Droits de l'Homme. La France a inventé ces droits, en a été, en est et en sera pour l'éternité le plus fervent défenseur. Impossible d'en dresser ici la liste. On se contera de deux exemples : la justice et la politique linguistique. Pour la première, citons le droit des citoyens à la sécurité, garanti par le recours à la détention provisoire (voir ce mot) car, la liberté des uns s'arrêtant là où commence celle des autres, toute personne suspectée d'infraction à la loi a, à l'inverse, le droit d'être présumée coupable tant que la preuve de son innocence n'a pas été faite.



Dd

En matière de politique linguistique, on retiendra le droit de tout Français, quelle que soit sa langue maternelle, de parler français (et de cracher par terre).

Du Guesclin, Bertrand. Héros breton.

Etat. *N. m. V. nation.*

Exclus. *N. m. pl.* Prendre leur défense. Les inclure dans son programme politique. SYN. Démunis, pauvres, quart-monde.

42th Rue, la. Nom d'un bar quelque part en France. Prononcer *Fortitousse*. Nom imposé (un tagueur agissant sans doute sous couvert de *street art*) par l'impérialisme américain contre toutes les règles du bon sens et de la correction grammaticale qui exigent de choisir entre "le 42e Rue" ou "le 42nd Street".

France Inter. Radio indépendante et pluraliste qui se distingue en outre par son professionnalisme et son refus du sensationnalisme. Sa déontologie lui impose de couvrir l'actualité de façon équitable, de ne jamais déformer la réalité en consacrant une part indue de ses journaux à la question du moment. Elle veille à ce que les auditeurs puissent, sur chaque question, se forger leur propre opinion en opposant à ses invités, non seulement des journalistes qui ne sauraient être soupçonnés de complaisance, mais un ou plusieurs représentants du camp adverse. Enfin, elle s'efforce de se montrer respectueuse d'autrui en prenant toujours soin de s'informer sur la prononciation des noms propres (régionaux ou étrangers) au point que l'un de ses présentateurs, suffisamment au fait de la langue bretonne (voir ce mot) put un jour (lors de l'ouragan de 1987) se risquer au calembour suivant, apprécié comme il se doit des Bretonnants (les allusions à leur langue ne sont pas si fréquentes) : "c'était, dit-il en reprenant l'antenne, le curé de S., le père Le Bris. Un nom prédestiné, n'est-ce pas ?"

Francophonie. *N. f.* Association des pays de langue française. Contrairement au Commonwealth, par exemple, elle n'a rien de colonialiste ni de néo-colonialiste pour la bonne et simple raison que la France n'y est qu'un pays parmi d'autres ayant par hasard le français comme langue officielle. Le français permet à de nombreux écrivains de pays africains notamment d'accéder à l'universel (**V. ce mot**) et au statut enviable d'écrivain francophone. Paradoxalement, les auteurs français ne revendiquent pas ce titre, se contentant d'être écrivains.

Géants. *N. m. pl.* Clou de la cérémonie officielle d'ouverture de la coupe du monde de football (1998). Cette cérémonie a fait l'admiration du monde entier. Immensément lents, les immenses géants ont dit avec force l'immensité de la culture française alliée à la haute technologie. Quelques esprits chagrins, surtout à l'étranger, ont osé critiquer ce spectacle haut en

Ee

Ff

Gg

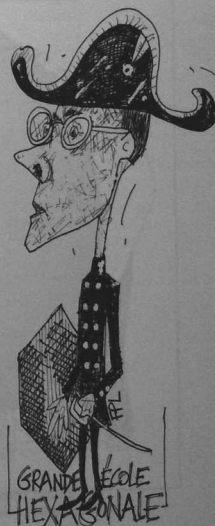
couleurs. La culture portée à un tel degré n'est pas, il est vrai, à la portée du premier venu. Les Français, eux, ont parfaitement compris le message humaniste, dénué de tout racisme, porté si haut par Moussa et consorts, comme ils se sont reconnus dans cette expression spontanée des aspirations de tout un peuple. Les Anglo-Saxons inondent la planète de leur soi-disant culture à moindre prix. Contre cette vision bassement mercantile, cette culture *cheap*, l'artiste a rappelé au monde que la Culture, la vraie, n'a pas de prix. Cinquante millions de Francs pour ne rien dire : il fallait oser et la France, qui ne saurait décevoir en la matière, a osé. L'insupportable lenteur des géants, superbe contrepoint à la vélocité footballistique, a osé plonger un milliard de téléspectateurs dans un ennui immense pour mieux les tirer de la torpeur où les a plongés le libéralisme sauvage ennemi de toute culture. Les quatre géants convergeant vers la Concorde, nombreux centre nerveux de la planète, ont figuré les influx culturels remontant à la conscience du monde. Reste maintenant au monde à méditer la leçon.

Grand. *Adj.* Généralement précédé de l'adverbe très. Très grande vitesse. Très Grande Bibliothèque. Très grande fortune. Le mot a cessé de désigner la grande taille et renvoie plutôt à l'exceptionnel. SYN. français. **V. Géants, Grand Ouest.**

Grand Ouest. *N. m.* Terme utilisé, surtout en économie, pour désigner l'ensemble des régions à la fois rurales et maritimes comprises entre Caen au nord, le Mans à l'est et la Rochelle au sud. A la différence du Grand Nord, plus nord que le Nord, le Grand-Ouest est moins ouest que l'ouest. Le terme est cependant mélioratif : alors que l'expression "les universités normandes (ou bretonnes)" fait sourire, l'expression "les universités du grand-ouest" impose le respect. L'union fait la force et l'effacement des particularismes locaux (voir ce mot), la vraie grandeur.

Grandes Ecoles. *N. f. pl.* Fleuron et expression privilégiée de la République. Leur devise pourrait être "Liberté, Egalité, fraternité". Liberté : pour y accéder toutes les opinions reçues, convenablement exprimées, y sont admises. Egalité : les fils et filles de ministres y côtoient, le plus naturellement du monde, les fils et filles de chefs d'entreprise. Fraternité : les liens d'amitié qui s'y nouent durent tout au long de la vie grâce à des réseaux d'entraide dont la solidité est d'autant plus admirable que l'individualisme gagne toutes les couches de la société.

Hexagone. Mieux que tout autre symbole, il signifie la France, son cartésianisme, son intangibilité, son intégrité territoriale - en un mot : sa nécessité. De virtuelle, la France est peu à peu devenue réelle à mesure que s'est



Hh

remplie cette forme parfaite voulue par la providence. L'histoire de France est l'histoire de cette tension vers la perfection géométrique.

Hopala ! Sous ce nom fruste qui fleure bon le terroir se cache une charmante publication qui témoigne de la vitalité de nos provinces.

Ile de beauté. Nom usuel de la Corse (V. ce mot), surtout l'été et en dehors de la saison des attentats.

Impossible. *Adj.* Impossible n'est pas français.



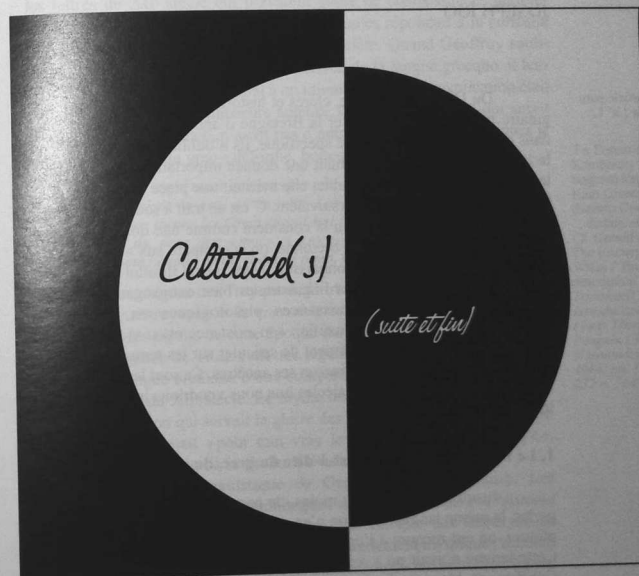
Intellectuels. *N. m. pl.* Généralement au pluriel (au singulier le mot est péjoratif). Si d'autres pays ont des écrivains ou des stars, la France peut s'enorgueillir de ses intellectuels, hommes (et, depuis peu, femmes) remarquables qui, non content d'écrire sur tout, ne rechignent pas à expliquer généreusement leur pensée dans les médias. Engagés sur tous les fronts à la fois, ils n'hésitent pas à se rendre dans les zones de conflit de la planète et à prendre publiquement la défense du plus fort devant les caméras des grandes chaînes de télévision (françaises).

Invasion. *N. f.* S'emploie surtout dans les expressions "invasion de l'anglais" et "invasion du cinéma américain". Alors que le français a, au cours des siècles passés, enrichi la langue anglaise (Exemple de manchette de journal anglais : "Coup d'État Ends in Cul de Sac"), l'anglais, depuis environ un demi-siècle, vient perfidement polluer notre langue. Cette infiltration est

d'autant plus insidieuse que l'anglais en question est généralement coulé de fautes (ils veulent nous envahir sans nous donner accès à leur langue) comme dans les mots "parking" (angl. *car park*), sweat (shirt) (qu'il faudrait prononcer *souète*), etc. Tant d'entreprises ou de marques adoptent des noms anglais (ou faussement anglais) qu'il est à craindre que les jadis francophiles et aujourd'hui très puissants Anglo-Saxons (V. ce mot) aient d'ores et déjà pris possession des cerveaux. Quant au pauvre quoique efficace cinéma américain, on n'explique guère sa success story autrement que par le fait que les gens le préfèrent au cinéma français, qu'ils ont pourtant contribué à subventionner, infiniment plus proche des préoccupations et des rêves de l'homme de la rue (Git-le-Coeur).

À la question : « qui êtes-vous ? », Yam Denebed nous répond : « Dites que je ne suis personne ».

hopala !.



Extravagante celtitude! (2)

(suite et fin)

JOSEPH RIO

Du IX^e au XIX^e siècle, clercs et historiens ont développé un imaginaire remarquable pour doter la Bretagne d'ancêtres prestigieux; mais dans cette quête d'une identité spécifique, ils n'oublièrent pas de célébrer la langue bretonne qui constituait une donnée importante de leur particularisme. Originalité incontestable, elle méritait une place de choix dans le travail de mémoire qu'ils poursuivaient. C'est un trait à souligner: du haut Moyen Âge au XIX^e siècle, on la considéra comme une donnée patrimoniale constitutive de la nation bretonne, on la compara aux autres grandes langues de culture que l'on connaissait. Mais quand il fallut dire son origine, on formula des théories linguistiques bien extravagantes d'autant qu'on avait peu de connaissances philologiques en la matière. «L'invention des ancêtres» justifiait son existence et/ou vice versa; car son existence permettait également de spéculer sur les temps antiques où la Bretagne cherchait ses origines et ses ancêtres. Ce sont les avatars de la langue bretonne à travers les siècles que nous voudrions inventorier dans les pages qui vont suivre...

1. Le breton: du troyen, c'est-à-dire du grec, du *curvum graecum*...

Jusqu'au IX^e siècle au moins, de part et d'autre de la Manche on parlait la même langue, mais on n'en savait pas la provenance. Pour l'expliquer, on eut recours à l'épopée de Brutus prenant possession de l'île. Cette langue n'avait pu y venir qu'avec les premiers habitants du pays. Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia regum Britanniae - Histoire des rois de Bretagne* (vers 1136-1140), donna une explication qui fut répétée pendant quatre siècles:

«Brutus et ses compagnons s'y [dans l'île] installèrent pour ses sites agréables, ses forêts, l'abondance de ses fleuves poissonneux. [...] Puis ils se mirent à cultiver les champs, à bâtir des maisons. Brutus, pour perpétuer sa mémoire, donna alors son nom à l'île de Bretagne et appela ses compagnons les Bretons. Un peu plus tard, la langue de ce peuple, primitivement appelée langue troyenne ou langue grecque dérivée, devint la langue bretonne¹».

¹ Cf. G. de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, trad. Laurence Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 49.

C'était à la fois rendre compte des origines insoupçonnées de cette langue et de sa nature. En s'installant sur les terres d'Albion, Brutus et ses compagnons lui avaient donné une autre identité, de troyenne, elle était devenue bretonne, mais elle n'en était pas moins dérivée du grec, du «grec boîteux» (*curvum graecum*), comme l'écrivait Geoffroy. Ainsi pour les lettrés du XII^e siècle qui n'avaient guère de connaissances philologiques, seule la légende de l'origine des peuples répondait à la curiosité linguistique que l'on pouvait avoir en la matière. Quand Geoffroy soulignait que cette langue troyenne était dérivée de la langue grecque, il tentait de relier ce troyen inconnu à un idiome connu. Son explication était partagée à l'époque par plusieurs auteurs. Giraud de Cambrie qui suivit Geoffroy en l'occurrence, n'avait pas d'autre référence pour expliquer le gallois qu'il disait du grec «déformé, boîteux (*kam*)²»:

«Il faut aussi noter que presque tous les mots du breton ont leur correspondant en grec ou en latin. Les Grecs appellent l'eau *ydor*, les Bretons *duur*; les Grecs disent *hal* pour le sel, les Bretons *halein*; les Grecs disent *mi* et *ti*, pour dire «moi» et «toi», les Bretons *mi* et *ti*; de même *onoma*: *enou*; *penta* et *deca*: *pimp*, *dec*.»

Le long séjour des Troyens de Brutus en Grèce permettait d'assimiler la langue troyenne et le *curvum graecum*. Cela était relativement logique pour les esprits de cette époque dans la mesure où l'on considérait que la légende de Troie était une légende grecque. Par ailleurs, cela valorisait la langue bretonne d'être comparée à la langue grecque, mieux connue à partir du XII^e siècle. Le mythe troyen permettait ainsi de justifier une conception qui servait la gloire des Bretons. La langue transmise par les insulaires était «pour tout vray le propre langaige de Troie», comme on l'écrira jusqu'à la fin du XV^e siècle.

La réflexion linguistique de Geoffroy était sommaire. Les *Kaerbrauc*, *Kaerreint*, ou *Kaerbadum* que l'on rencontre dans son *Historia regum Britanniae* n'étaient sans doute pour lui que des traces de ce «troyen» primitif! Sa conception était essentiellement mythique; il fallait avant tout rendre compte de la prise de possession du territoire de l'île par les Bretons-Troyens. Elle avait une double fonction: celle de rattacher la langue bretonne à une langue de culture connue et, d'autre part, d'établir un lien politico-culturel entre le fondateur du royaume insulaire et tous les Bretons.

Désormais ceux-ci attachèrent du prix à leur langue. Faut-il analyser le légendaire des langues coupées que l'on trouve dans deux manuscrits de l'*Historia Brittonum* du XIII^e siècle et dans le Prologue de la *Vita Goznowei*, comme une prise de conscience de ce particularisme culturel? En effet, on pouvait y lire que, si le breton s'était maintenu en Armorique,

² «Eorum autem qui Kembraec, linguam kambriam, a Kam Graeco, hoc est, distorto Graeco... dictam asserunt. Cf. *Gerald of Wales, The Journey through Wales / The description of Wales, Translated with an Introduction by Lewis Thorpe, Penguin Classics, Harmondsworth, 1984, pp. 135, 225, 232 n. 514 et 246.*»

c'était parce que les soldats de Maxime coupèrent les langues des femmes gauloises qu'ils prirent en mariage de peur que leurs enfants n'apprennent la langue de leurs mères, et que « par elles, la langue bretonne ne fût changée³ ». Cet acte barbare ne fut sans doute pas perpétré - il n'a aucune base historique - mais sa portée symbolique est grande. Il a fait couler beaucoup d'encre; quelque psychanalyste pourrait sans doute donner une explication de cette « castration »....

Ainsi, l'antique langue troyenne avait pu perdurer sur le continent « grâce à » cette mutilation ethno-politique qui rendait compte de la spécificité linguistique bretonne. Cette conception sévit jusqu'au XVIII^e siècle.

2. « Bretons Bretonans » et « Bretons Galloys ».

À la charnière des XIV^e-XV^e, l'auteur anonyme du *Chronicon Briocense* célébrait encore avec passion le mérite des Bretons toujours « trojanophones », face aux Français qui avaient oublié leur langue d'origine :

« ... les Français sont aussi des Troyens, descendants de Francon, fils d'Hector et petit-fils de Priam, et ils parlaient troyen à l'origine. Mais mêlés aux Gaulois, ils en sont venus à parler le français, ayant oublié leur langue troyenne. Cependant, les Bretons, qui sont aussi Troyens, parlent encore en grande partie le troyen, mais cette langue est maintenant appelée le breton dans le monde entier, par dérivation du nom de Brutus, c'est-à-dire « breton bretonnant » ».

Pour lui, les seuls héritiers des Troyens, grâce à leur langue, étaient bien les Bretons et non les Français! L'Anonyme éprouvait une certaine fierté pour son pays qui avait conservé cette langue qui disait leur antique identité.

À la fin du XV^e siècle, au début du XVI^e, même si les ducs ne parlaient plus breton, même s'ils résidaient dans la partie gallo du duché, même si le français était la langue imposée par le pouvoir et l'administration ducale, on s'interrogeait toujours sur les origines de la langue bretonne, mais dorénavant également sur celles du gallo. Les historiens Pierre Le Baud et Alain Bouchart constatèrent que la situation linguistique était différente dans les neuf diocèses :

« En trois d'icelles eveschez, comme Dol, Rennes et Sainct Malo, l'on ne parle que langaige françois; en trois autres, Cornoaille, Sainct Paul et Treguer, l'on ne parle que langaige breton qui est pour tout vray le propre langaige de Troye. Et en Nantes, Venues et Sainct Brieuc, l'on parle communement françois et breton⁴ », écrivit Bouchart.

Cette répartition des deux parlars spécifiques du duché méritait une explication. Pourquoi deux langages distincts?

Pierre Le Baud était originaire du pays gallo; la réalité linguistique du terrain l'interrogeait. Son imagination suppléa au légendaire de Geoffroy pour expliquer comment et où s'étaient implantés les deux parlars. Après avoir pourvu au gouvernement de son royaume, Conan Mériadec songea à trouver des femmes pour ses soldats et pour lui-même afin de « multiplier leur lignée ». Mais, parce que les femmes gauloises étaient encore païennes, il ne voulut pas les voir unies « par mariage à seditz Bretons ». Lui-même « désirait plus que tout » Ursule, la fille du roi de Cornoaille Dionotus. Il demanda donc à ce dernier, pour lui et ses hommes, des épouses venant de l'île, mais une tempête trompa l'attente des Bretons. Lors de la traversée, Ursule et ses compagnes ou sombrèrent ou tombèrent entre les mains des terribles Wanius et Melga qui ravagèrent le littoral de la Germanie où certaines d'entre elles finirent par se convertir, et où ces barbares voulurent abuser d'elles... Donc point de femmes pour les Bretons. Mais ceux-ci ne se découragèrent pas pour autant, ils renouvelèrent leur demande. Cette seconde fois, certains purent être dotés d'épouses insulaires, mais seulement, précise Le Baud,

« ceux qui habitoient en la partie occidentale de Bretagne iouste la mer Occéane ».

Cela expliquait que la langue bretonne s'était implantée à l'ouest de la péninsule. Quant à ceux qui habitaient plus à l'est, ils firent contre mauvaise fortune bon cœur, ils

« prindrent en mariage pucelles gaulloises qu'ilz firent baptiser & à la foy de Notre Seigneur convertir, lesquelles aprindrent à leurs enfens à parler langage de Gaulle, & pour ce furent ilz Bretons Galloys appelez & encore font ».

Ainsi le territoire breton posséda des « Bretons Bretonans » et des « Bretons Galloys ».

Alain Bouchart ne marqua pas cette différence, il expliqua que tout le monde parlait breton. Maxime, qui fit venir « trente mil nobles hommes et cent mil plebeiens bretons », pour peupler le nouveau royaume,

« les maria aux femmes armoriciennes qui y estoient. Et affin que les enfans qui sortiroient d'icelluy peuple ne parlissent le langaige françois et armoricien que les meres parloient, furent coupees et trenchées les langues de toutes les femmes et filles d'Armorique. Et par ce moien, ou royaume d'Armorique qui des lors fut appellé la Petite Bretagne, l'on ne parla plus que langaige breton⁵ ».

Ainsi, à la fin de l'indépendance bretonne, la légende des langues coupées sévissait toujours dans l'esprit des lettrés et historiographes

³ Cf. L. Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, Paris 1980, p. 250.

⁴ *Chronicon Briocense*, Texte critique et traduction par G. Le Duc & C. Sterckx, t. 1, Paris, Klincksieck, 1972, pp. 75 et 115.

⁵ A. Bouchart, *Grandes Chroniques de Bretagne*, 2 vol., texte établi par M.-L. Auger et G. Jeanneau sous la direction de B. Guenée, Paris, CNRS, 1986, p. 204.

⁶ Pierre Le Baud, *Les Chroniques et l'histoire des Bretons*, 4 vol., publication par le Yve Charles de la Lande de Calan, Nantes, 1907-1922, t. 2, pp. 13-14.

⁷ A. Bouchart, op. cit., p. 205.

bretons qui unanimement célébraient la langue bretonne issue de Troie. Qu'elle ait eu des accents grecs, cela ne faisait que rehausser sa gloire et celle de la nation bretonne. Même si celle-ci utilisait deux parlers différents, les Bretons étaient tous d'origine insulaire. On reproduit les explications de Geoffroy sans y porter un minimum d'esprit critique. L'argument linguistique, écrit J.C. Cassard, fut un « aliment ambigu du nationalisme breton dès la fin du Moyen Âge [...] il [put] servir de lien mythique avec un passé prestigieux et être platoniquement homologué comme tel car le breton [était] fils de la langue des anciens Troyens ».

3. D'Argentré dans le débat européen : le breton est le gaulois.

Nous avons mis en évidence, dans le précédent numéro de *Hopala !*, la rupture qu'initia Bertrand d'Argentré (1519-1590) dans l'ancestralité troyenne. Dénonçant cette mythologie, le magistrat historien se fit l'apologiste du mythe gaulois. Sa prise de position était provocatrice, y compris dans le domaine linguistique. Pour lui, « le langage Breton continué jusques à ce iour, [était] le vray Gaulois » ; le breton ne pouvait donc être catalogué comme du troyen apparenté au grec ! Faut-il préciser qu'à l'époque personne n'avait encore établi le tableau des différentes familles des langues européennes, et personne ne catalogait le breton comme une langue celtique¹⁰.

D'Argentré prit position dans un débat brûlant. La Renaissance avait redécouvert les langues antiques, grec, latin et hébreu, considérées comme des langues nobles. Mais le XVI^e siècle chercha aussi à comprendre ce qu'était ce gaulois qui remontait, comme les rois de Gaule, à Noé ! Le mouvement gallomane, passionné par la question des origines de la nation, se devait de connaître la nature de cette langue. Sans doute accorda-t-on une importance majeure à la langue hébraïque, dotée d'une Antiquité suprême puisque donnée par Dieu, mais on se passionna aussi de plus en plus pour sa propre langue. Ce qui fut remarquable dans la seconde moitié du XVI^e siècle, ce fut la généralisation en Europe d'un débat linguistique relatif aux langues vernaculaires et à leur rapport avec les langues nobles et/ou sacrées. Dès le début du siècle, les Universités du nord de l'Europe avaient occupé une position de pointe dans le domaine de la recherche linguistique et historique, autant dans les Flandres qu'en Allemagne. On mit tout un savoir philologique en œuvre pour établir et démontrer la spécificité et la valeur de son propre langage.

Ainsi, la langue gauloise était-elle « Germanique, Theutonique, Grecque, Britannique, Helvétique, Cymmerienne » ? Une véritable « foire d'empoigne » s'éleva entre les différents peuples européens.

8 J. C. Cassard, Le génocide originel, Armoricaïns et Bretons dans l'Historiographie bretonne médiévale, *Ann. Bret.*, 1983, t. 90, p. 425.

9 D'Argentré, Histoire de Bretagne, Paris, 1588, p. 27 v^o.

10 Ce ne sera qu'en 1599 que Scaliger, dans son *Diatriba de Europaeorum linguis*, publié en 1610, divisera les langues européennes en quatre familles majeures et sept groupes mineurs, annonçant « l'entrée en scène du breton par son tableau de la distribution britannique ». Il classa d'une part, l'irlandais et le gaélique d'Ecosse dans un groupe mineur, et d'autre part, le « vieux breton » de Galles et d'Armorica dans un autre groupe mineur ». Cf. Daniel Droixhe, La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800), *Lib. Droz*, Genève-Paris, 1978, pp. 60-63.

Flamands, Allemands, Helvètes, Français, au nom de leurs origines germaniques, revendiquaient de posséder une langue proche de la langue des origines qui pouvait s'apparenter au gaulois ! D'Argentré, confronté à toutes ces thèses, en débattit avec ardeur. À la fin du siècle, il connaissait toutes les données du débat linguistique gaulois qui préoccupaient les savants, linguistes, historiens ou para-historiens du moment et de naguère.

Bon connaisseur de la langue grecque, B. d'Argentré trancha avec assurance : le gaulois n'était pas du grec, même si César avait écrit que les Gaulois se servaient de caractères grecs. C'était un des arguments qui permettaient d'établir un rapprochement entre le gaulois et le grec. Gaulois et Grecs, ayent jamais parlé Grec en leur langage commun, souligna-t-il¹¹.

Mais le nord de l'Europe revendiquait l'honneur de posséder la langue d'après le Déluge ! La Flandre prétendait que le gaulois était une langue dérivée du flamand ! C'était la thèse de Goropius Becanus qui avait publié à Anvers, en 1569, un ouvrage intitulé *Origines Antwerpianae sive Cimmeriorum Becceselana novem libros complexa*; il établissait que

« les Cimbres germaniques lointainement établis dans le Jutland, ancêtres des Néerlandais d'aujourd'hui, [étaient] évidemment apparentés aux Cimmériens nomades des bords de la mer Noire, lesquels [constituaient] non moins clairement des descendants directs de Gomer, fils aîné de Japhet, père de l'Europe ».

Ainsi, ce médecin en vogue ayant exercé principalement à Anvers, postulant que Japhet avait donné sa langue à l'Europe, avait établi le « japhétique » comme langue originelle du continent européen, et le flamand comme une perpétuation privilégiée de ce « japhétique »¹². Le gaulois lui venait du flamand. Les Gaulois étaient des Germains qui avaient passé le Rhin et changé de nom... pour inspirer la terreur ! La réflexion linguistique ouvrait sur un champ où les rivalités politiques se donnaient cours à fleuret moucheté...

Ce qui irrita D'Argentré, c'étaient les conclusions extravagantes que Goropius tirait du rapprochement fortuit de quelques mots pris dans différentes langues. À son avis, « il n'y a [vait] rien si incertain, que l'argument d'identité, de quelques mots, ou comparaison de significations de vocables ». Pour D'Argentré, l'emprunt était un des principes constitutifs des langues ; il ne pouvait souscrire à des théories linguistiques qui reposaient sur des méthodes comparatives condamnables. Que le flamand remontât au père de Gomer n'était pas une raison suffisante !

Une hypothèse était évacuée, mais il en restait d'autres. Les spéculations linguistiques des Allemands rivalisaient avec celles des Français ou des Flamands ; elles se fondaient toujours sur le mythe des origines

11 D'Argentré, op. cit., pp. 22 v^o à 25 r^o.

12 Cf. ses étymologies, au livre I, intitulé *Indo-Seythica*. Cf. aussi D. Droixhe, op. cit., p. 54.

orientales des Germains. Les Cimbres, assimilés aux Cimmériens de la Steppe Pontique, se rattachaient eux aussi à Gomer; ils étaient les ancêtres des Germains. On se disputa désormais les héros bibliques Japhet, Gomer, Askenaz. Adhérent à cet imaginaire collectif teinté de nationalisme, les descendants d'Askenaz tinrent la langue gauloise pour germanique.

Si Beatus Rhenanus (1485-1547)¹³ affirmait «catégoriquement que la langue des Gaulois était différente du germanique - mais il constatait que, d'après certains, elle n'aurait pas été différente de celle des Bretons de Grande Bretagne -, Guillaume Paradin (1510-1592) soutenait que les Gaulois parlaient une langue germanique; il s'efforça d'expliquer, au moyen de l'allemand, quelques noms gaulois trouvés chez les auteurs anciens¹⁴. Bien d'autres auteurs d'outre-Rhin que nous ne pouvons citer ici revendiquaient leur langue comme étant la langue gauloise.

Face à cette revendication, D'Argentré protesta en mettant en question les méthodes de travail des Germains, qui étaient semblables à celles des Theutons & des Helvétiques. Ce n'était pas en «amass [ant] quelques dictionnaires, usitées aux Gaules, antiquement, comme ils dis [ai] ent», et en concluant qu'ils tenaient la langue gauloise «pour conquise à eux» qu'ils emportaient son adhésion. Cela était notablement insuffisant. Il surenchérit, dans une conclusion plus «chauvine» que linguistique:

«Les Germains & Theutons, font de grans efforts de vendiquer ceste langue, & y travaille fort Lazius, mais comme peut il vendiquer la langue, & n'avoir jamais scu la generation, qui la parloit.» Aucune de ces langues n'était «la Gauloise per se, encor qu'il peust y avoir de la conformité de diction, de quelques unes, voire de plusieurs. [...] Les Alemans, Helvétiques, Theutons, ne sont naiz ni nourris aux Gaules, il s'ensuit qu'ils ne parlent pas le Gaulois, ni n'est leur langue naturelle¹⁵».

En réfutant les analyses des Néerlandais et des Allemands, en niant tout rapprochement entre gaulois, grec, flamand et germanique, D'Argentré manifestait une grande pertinence linguistique. Sa curiosité comparative était novatrice. Son analyse fut même conduite avec une certaine perspicacité et rigueur pour l'époque.

Certains savants linguistes européens avaient mentionné que le breton pouvait être à l'origine du gaulois; ils l'avaient comparé également au gallois, parfois à l'irlandais. D'Argentré fut apparemment le premier Breton, au XVI^e, à émettre l'idée qu'il y avait une relation étroite entre la langue bretonne et la langue gauloise:

Ayant prouvé que les Bretons d'Armorique n'étaient pas des descendants des Bretons insulaires, mais bien des Gaulois ancrés sur le territoire depuis des millénaires, il démontra que leur langue s'était «conservée en ceste seule contrée et extrémité du monde habitable», et «nulle part au monde [mieux] que là».

13 De son vrai nom Bild, né à Rheinau, de la Rheinauer, en latin, Rhenanus.

14 Cf. son De Antiquo statu Burgundiae liber (1541). Cf. aussi V. Tourneur, Esquisse d'une histoire des études celtiques, Liège, 1905, pp. 190-191.

15 B. d'Argentré, pp. 23 r^o à 24 v^o. Ce Wolfgang Lazius que D'Argentré cite à plusieurs reprises, avait publié en 1557 un De gentium aliquot migrationibus, où il présentait des spécimens de langues diverses.

«Il ne faut chercher ceste langue que parmi les Gaulois, ou ceux qui en restent, & l'exclure de toutes autres nations sans beaucoup de dispute: car l'homme parle le langage que son pere & sa mere luy ont appris avec le lait» et «si on trouve des Gaulois au monde, c'est là & parmi eux qu'il faut chercher leur langue, homme ne sçauroit soutenir le contraire».

Toutefois les Français ne pouvaient prétendre à cet honneur, le gaulois «ayant été du tout supprimé, avec sa nation par toute la Gaule par la survenue des nations étrangères». Par contre les Bretons avaient «conservé cette même langue, & continuée de generation en autre, jusques à present».

L'étymologie de quelques termes clés lui permit d'avancer dans sa thèse sans appréhension. Il nota que la «vraye Etimologie du mot Armorica [était] tirée du bas Breton», «vray, & naturel Gaulois de Bretagne, [qui] encores du iourd'huy appelle la mer More»; et il ajoutait, «qui ayd [oit] mieux à recognoistre l'origine de ce mot d'Armorique, qu'en Breton, la syllabe premiere de ce mot [était] Ar, qui va [lait] autant, comme super, ou sur». Il y ajouta quelques autres mots dont Mark qui, selon Pausanias était l'appellation d'un cheval par les vieux Gaulois, «duquel mot encores auourd'huy en mesme signification vsent les Bretons». De même «Kaer, une ville, Coet (sic! - plutôt Coet), qui est à dire Bois», étaient «des vestiges d'antiquité, qu'on trouva [ait] par le pays de Bretagne, & mesmes en l'Isle». Ces remarques étaient linguistiquement justes. Il n'identifia pas, bien sûr, les racines celtiques, mais il remarqua qu'en Espagne, le bas Breton Kaer qui signifie ville «se disoit Briga, Iulio Briga, Acto Briga, & mille tels, & au pays de Thrace, Briga, Mesymbria, Selymbria». «C'est merueille, concluait-il, que tant de nations ont accordé en ce mot de ville, comme les Gaulois, au mot de Durum Dunum, Magus & quelques tels sur lesquels Goropius & autres ont fort philosophé». Aussi pouvait-il affirmer, concernant la langue gauloise:

«Nous la tenons vraye Brette, & telle que celle de nos Bretons qui encor en usent ce iourd'huy».

En comparant gaulois et breton, B. d'Argentré dota la Bretagne d'un nouvel héritage linguistique. L'honneur revenait aux Bretons d'avoir conservé chez eux un témoignage patrimonial essentiel des ancêtres gaulois! La Bretagne en récupérait un supplément d'âme.

4 - Le triomphe: le breton, du celtique.

Nous avons évoqué, dans le numéro précédent, comment dom Pezron et La Tour d'Avvergne avaient découvert les ancêtres celtes des

Bretons. En 1703, dom Pezron établit comme théorie que les Gaulois/Celtes étaient bien les ancêtres de la nation française et que la Bretagne avait conservé leur langue, la langue des Titans! À la fin du siècle, La Tour d'Auvergne considérait «les Bretons Armoriques comme les vrais descendants des anciens Celtes dans le continent de l'Europe». C'était la langue bretonne qui disait cette ancestralité. On la trouvait désormais pour la preuve historique incontournable d'une origine celtique et orientale. Le siècle allait tirer parti de ce particularisme linguistique prometteur. La langue de cette province reculée d'Occident devenait l'atout essentiel pour comprendre non seulement les langues européennes mais également celles d'Orient! Le Brigant prétendit même que l'on pouvait expliquer toutes les langues par le breton!

Dom Pezron, le premier, manifesta une ardeur étonnante à tout expliquer par le celtique. Plus de cent pages de son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelez Gaulois* (1703) furent consacrées à expliquer l'origine de la langue celtique. Le livre se fermait sur une «Table de Mots Grecs, Latins et Teutons ou Allemans, tirez de la langue des Celtes, ou Gaulois» où il présenta 185 mots grecs qui venaient du celtique, 317 mots latins qui en étaient «sortis tout naturellement & sans autre déguisement, que celui de la terminaison» et 214 mots Teutons ou Allemans», à propos desquels dom Pezron précisait: si «la langue Teutone a [vrait] beaucoup pris de celle des Celtes», c'est que les Celtes étaient issus de Gomer, & les Teutons d'Askénaz. Les deux langues avaient «presque la même origine¹⁶».

On ne remit pas en question les vues de ce savant linguiste. Elles furent adoptées par les Bretons - cela les flattait - mais aussi par plusieurs savants aussi peu critiques.

Dom Lobineau et dom Morice emboîtèrent le pas à dom Pezron: «évidemment que la langue bretonne [était] l'ancienne langue des Celtes». Dom Morice donnait une précision supplémentaire:

«Les Bretons que Maxime plaça dans l'Armorique étoient originairement Celtes ou Gaulois, & par conséquent ils parloient le même langage que les Celtes; car on ne change point d'esprit ni de langue en changeant de pays¹⁷.»

Dom Morice reprit l'exemple significatif de D'Argentré: «Le nom d'Armorique est dérivé du Celtique *ar mor* ou *mour*, qui en notre langue signifie la mer, & convient à tous les pays maritimes». Avec les Gallois, les Bretons étaient les seuls à avoir conservé dans leur toponymie, quelques traces de la langue des Celtes. Et dom Morice d'argumenter:

«Les Bretons sont les seuls qui ayent conservé cette ancienne langue; encore ne l'ont-ils pu conserver que dans le pays de Galles, dont ils n'ont point été chassés par les Saxons & par les Anglois, & dans la

16 Dom Pezron, *Antiquité*, pp. 332-370.

17 Dom Morice, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 2 vol. in-folio, Paris, 1742 et 1756. Réimpression, Édit. du Palais Royal, Paris 1974, t.1, col. 866 à 868.

basse Bretagne, où ils se réfugièrent en partie pour éviter la fureur de ces Barbares. La preuve que la langue des Walons & des bas-Bretons est la même que celle des anciens Celtes ou Gaulois, c'est que tous les noms Gaulois qui se trouvent dans les anciens Auteurs, & la plupart des noms de villes, de fleuves & de montagnes des Gaules, sont Bretons & ne peuvent être expliqués dans une autre langue».

Suivait une longue liste de termes - dont des noms de villes, de fleuves & de montagnes - que dom Morice considérait comme celto-bretonne. Cette langue-sésame ouvrait donc des perspectives tout à fait nouvelles, elle expliquait même la langue française:

«On peut ajouter ici que presque tous les mots François, tant anciens que nouveaux, dont l'étymologie n'est pas Latine ou Germanique, & que l'on doit regarder comme des restes de l'ancien Celtique, sont Bretons; tels sont accabler, agraffe, amarer, ampois, andouille, apprenti... etc. Si tous ces mots et un grand nombre d'autres que l'on omet pour n'être pas ennuyeux, n'étoient en usage que dans la Bretagne moderne, on droit peut-être que les Bretons les auroient empruntés de la langue Française; mais on trouve les mêmes termes dans les Glossaires du pays de Galles. Concluons de tout ceci que les Bretons étoient Celtes d'origine; qu'ils avoient la même langue que ces peuples & que cette langue s'est conservée dans le pays de Galles & dans la Basse-Bretagne¹⁸.»

L'approche linguistique remplaçait amplement le document historique. La Tour D'Auvergne soutint que «pour s'élever à la connaissance de l'antiquité, le secours d'une langue primitive [était] aussi nécessaire aux savans, qu'il [était] indispensable au navigateur qui a perdu son pôle au milieu d'une nuit ténébreuse, [...] de recourir à la boussole, à ses cartes, à son compas, pour retrouver sa route¹⁹». Le celto-breton qui était censé introduire à la compréhension de toutes les langues antiques devint la boussole des celtomanes!

Les dictionnaires «celto-bretons» se multiplièrent au XVIII^e siècle témoignant de la vogue croissante du celtique: celui de Pierre de Châlons (1723), de Grégoire de Rostrenen (1732), de Cillard de Kerampoul, dit aussi de L'Armerye (1744), et surtout celui de dom Le Pelletier, publié après sa mort par dom Taillandier, en 1752. Mais il ne faut pas oublier les vocabulaires et autres glossaires plus ou moins importants qui marquèrent cette abondante floraison bretonne, celui de dom Pezron, évoqué plus haut, et à la fin du siècle, celui de La Tour D'Auvergne: «Tableau méthodique et comparatif des Langues, où [il] fai [sait] le rapprochement de celles de l'Europe et de l'Asie, avec le Celto-Breton, regardé comme leur source commune.»

Même Catherine II, l'impératrice de Russie, fit traduire en breton une liste de 273 mots environ qu'elle inclut dans son *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, imprimé à Saint-Petersbourg en 1786²⁰.

18 Ibid., toute la note VII: «Sur l'origine & la langue des Bretons», col. 866 à 868.

19 La Tour d'Auvergne, *Origines gauloises. Recherches sur la langue, et les antiquités des Celto-bretons de l'Armorique*, Paris-Genève-Gex, Slatkine Reprints, 1980, «Avant-Propos», p. ij.

20 Cf. Roger Gargadenec et Charles Laurent, *Le dictionnaire breton de Catherine de Russie*, *Ann. Bret.*, 1968, t. 75, n° 4, pp. 789-833.

Son ambition était de rassembler dans un dictionnaire toutes les langues du monde.

Ainsi un énorme travail lexicographique valorisa la langue bretonne. La lecture de ces dictionnaires bretons retenait l'attention des érudits étrangers. Dom Taillandier avouait avoir été impressionné par la liste de mots phéniciens que lui avait adressée Sulsmich (1708-1767), de l'Académie des Sciences de Berlin, «tellement analogues au Breton, qu'ils sembl[ai] ent sortir de la même source». Le démographe berlinois avait effectivement publié en 1745, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin, des Réflexions sur la convenance de la langue celtique avec celles de l'Orient*, Dom Taillandier commenta :

« Sans discuter ici à laquelle des Langues Orientales la Celtique doit son origine, il résulte de toutes ces observations que l'Asie a été son berceau & que c'est de là qu'elle s'est répandue dans l'Europe avec les Nations qui ont peuplé cette partie du monde. »

Il remarqua également que «Baxter [l'auteur d'un Glossaire d'antiquités britanniques], a [vait] trouvé dans la Langue Arménienne une quantité de mots Celtiques, & il a [vait] cru qu'en bien des occasions il n'étoit pas possible d'entendre les Langues Orientales sans le secours du Breton²¹. »

La Tour d'Auvergne invoqua, lui aussi, les travaux de Baxter et de Sulsmich qui montraient que «les liens d'union entre les langues de l'orient et celles des peuples de l'occident, n'étaient pas encore entièrement rompus». Et de conclure :

« La plus légère attention donnée au rapprochement des langues suffira [...] pour convaincre même que la langue hébraïque, qui compte au nombre de ses dialectes le syriaque, le chaldéen, le phénicien, le samaritain, l'éthiopien et l'égyptien, aboutit ainsi que le grec, et les autres langues asiatiques, au celto-scythique²². »

La langue bretonne qui «se trouv[ait] conservée en partie dans celles des divers peuples de l'Europe et de l'Asie, au milieu desquels les Celto-Scythes ou Gaulois formèrent des établissements», était véritablement devenue une boussole dans l'univers linguistique...

Derrière cette vogue du celtique on découvre non seulement le savoir enthousiaste mais limité d'une époque et ses préoccupations intellectuelles, mais aussi la portée idéologique de cet imaginaire linguistique. Dom Pezron, La Tour d'Auvergne et les autres, avaient re-tissé le fil d'Ariane qui reliait le bas-breton à la langue sacrée de la Bible. C'était d'une part, valoriser la langue de leurs ancêtres, en dévoilant sa grande antiquité, et d'autre part, rétablir les Bretons, descendants privilégiés des Gaulois, sur la liste des nations méritant attention. Cette filiation, pour les mentalités de l'époque, donnait du prestige à la Bretagne. La celtomanie

21 Dom Le Pelletier, Dictionnaire de la langue bretonne, où l'on voit son affinité avec les anciennes langues, l'explication de plusieurs passages de l'Écriture sainte, et des auteurs profanes, avec l'étymologie de plusieurs mots des autres langues, Paris, 1752, 1752, p. ij.

22 La Tour d'Auvergne, op. cit., p. 97.

fut aussi une mythomanie de la survalorisation. La Tour d'Auvergne dut apprécier ce compliment que Villebrune lui écrivait en 1796 :

« Non, citoyen, les vrais amateurs de l'antiquité ne verront plus dans vos bretons un peuple barbare, puisque c'est lui qui nous ouvre la voie à la connaissance directe de presque tous les peuples²³. »

Cette quête identitaire qui était une spéculation sur des origines antérieures, différentes et complémentaires de celles de la nation française, disait l'attente d'une représentation distincte. L'identité particulière des Bretons devait fonctionner comme un code culturel spécifique établi par eux et pour eux.

L'imaginaire celtique s'imposa, mais au prix de quel confusionnisme linguistique ! Toutefois se profilait, derrière cette passion pour la langue bretonne, un horizon culturel voué à la découverte de la véritable bretonnité.....

3 - À la recherche de la tradition et de la bretonnité.

Célébré par La Tour d'Auvergne, l'antique idiome du paysan breton était le terreau fécond sur lequel devait croître l'identité culturelle de la Bretagne. Elle possédait là l'atout majeur pour affirmer sa nationalité, transcender sa «barbarité» !

Dom Le Pelletier avait découvert la beauté du breton dans son «exil» de Landévennec :

« Je l'[la langue armoricaine] ai trouvée si respectable par son antiquité, si belle par sa simplicité, si douce à l'oreille, et si sonnante par l'accent et la délicatesse de la prononciation, et surtout si noble par son origine et ses alliances, que j'ai continué mon travail avec plaisir, autant pour assurer à notre France une mère langue si ancienne et si étendue, que pour répondre aux vœux des savants, leur fraier le chemin aux découvertes, et leur en faciliter le travail²⁴. »

Dom Lobineau renchérit sur sa valeur oratoire. Dans ses *Vies des Saints de Bretagne*, il évoqua Tourmel, un prêtre de Cornouaille de la région du Faou, qui «prêchait en langue bretonne avec tant de force et, en même temps, d'élégance qu'il mérita d'être surnommé le Cicéron de la basse Bretagne».

Quand dom Taillandier publia le *Dictionnaire de la Langue Bretonne* de dom Le Pelletier, il désira attirer l'attention des Etats de Bretagne sur ce patrimoine à conserver. La dédicace commençait ainsi :

« L'ETUDE de la Langue Bretonne n'est pas une spéculation frivole. Cette Langue, la plus ancienne peut-être de celles que l'on parle aujourd'hui dans l'univers, nous conduit à la connaissance de nos origines ; elle nous fait remonter jusqu'aux premiers habitants de Gaules,

23 La Tour d'Auvergne, Correspondance, recueillie et annotée par L. Buhot de Kersers, Bourges, Imp. Vve Tardy-Pigelet et Fils, 1908, p. 272.

24 Dom Le Pelletier, Dictionnaire de la langue bretonne, suivi de textes littéraires et de quelques études, Rennes, Bibliothèque municipale, Reproduction off-set du manuscrit de 1716, 1975, Préface, t. 4, p. 2.

& elle est elle-même le monument le moins équivoque de l'antiquité de la Nation Bretonne²⁵. »

Ces éloges qui célébraient avec conviction la langue « des cantons les plus reculés de la Province », lui donnaient sa revanche. Entré désormais dans le panthéon des « langues nobles », le celtique/breton allait-il en tirer parti culturellement? Prit-on en compte la parole quotidienne du peuple breton?

La poésie des bardes dont parlaient les textes antiques excita la curiosité des celtomanes qui s'interrogèrent sur l'existence d'une littérature bretonne ancienne et inconnue. La Tour d'Auvergne avait noté des traditions qui autrefois « faisaient apprendre des vers à la jeunesse ». Est-ce que les Bretons étaient toujours les dépositaires de la poésie des temps druidiques? L'idée du « collectage » prenait naissance.

On pensa qu'à Landevennec se cachaient des trésors de cette littérature! Mais dom Taillandier, vers le milieu du siècle, constatait qu'il « ne rest [ait] presque aucun monument par écrit », à part le « recueil de prédictions de Gwinglyaff, la vie de S. Gwenolé, et La prise de Jérusalem ». C'était bien peu!

Où se trouvaient donc ces poésies bardiques? Si elles n'existaient pas en Bretagne... alors peut-être que de l'autre côté de la mer, au pays de Galles:

« C'est apparemment dans les rochers de cette Province, écrivait dom Taillandier, que se sont réfugiés les anciens Bardes Gaulois; car nous ne voyons pas que nos Bretons Armoriciens aient cultivé la poésie, & la Langue telle qu'ils la parlent, ne paroît pas pouvoir se plier à la mesure, à la douceur & à l'harmonie des vers²⁶. »

Une réponse inattendue survint dans les années 1760. La poésie antique et ignorée des Celtes venait d'être découverte... en Écosse! Ossian lui donnait vie! On fut saisi d'émerveillement à la lecture du « barde gaélique », même si ces poèmes ne provenaient point de Bretagne!

Les rêves de Cambry sont révélateurs de l'attente poétique à laquelle avaient conduit les ouvrages des celtomanes. Persuadé que l'antique civilisation druidique s'était quelque peu maintenue dans les contrées retirées de Bretagne, il entreprit un voyage dans le Finistère en 1794, officiellement pour faire le point sur « l'état de ce département » et établir « le catalogue des objets échappés au vandalisme ». Mais il en attendait aussi la découverte des « grands morceaux [de poésie bardique] de l'Antiquité »;

²⁵ Dom Le Pelletier, D.L.B. 1752, pp. 1-2.

²⁶ Dom Taillandier in dom Le Pelletier, D.L.B. 1752, « Préface », p. ix (notée ij par erreur).

« ces chants majestueux qui conduisoient nos pères à la victoire, ces hymnes sublimes, chantés au milieu des combats, sur l'Océan, sur les rivages de la mer, entonnés par un peuple invincible, et dont l'effet étoit semblable à celui du tonnerre ou des mers en fureur²⁷. »

Mais sa rencontre avec les gens du peuple ne lui procura point cette poésie barbare et enchanteuse d'antan! Il remarqua toutefois, comme l'avait signalé La Tour d'Auvergne, que « des poètes, des discoureurs y demand [ai] ent les filles en mariage ». Mais on était loin de l'épithalame antique! Cependant il surmonta sa déception. Il rencontra Barbe Drouot, une femme aveugle de quarante ans, qui lui chanta de vieilles chansons, comme elle le faisait aux foires du voisinage. Il en rapporta le catalogue - deux « troubadours » qui disputaient « en vers de tradition » - ainsi que trois ou quatre autres chansons et conclut par le commentaire suivant:

« Je laisse à mes lecteurs instruits [...] le soin d'apprécier [...] ces chansons: On ne pourra disconvenir qu'on y remarque une originalité, des tourures, une simplicité, de la finesse, qui ne se trouvent point chez un peuple grossier. Ils ne font regretter avec une espèce de désespoir, que le temps nous ait dérobé les grands morceaux de poésie des vieux Bardes de la Bretagne. Ceux-ci sortent des cabarets, des foires; je les dois à des bateliers, à des aveugles: il ne faut pas, par quelques rapsodies, juger de l'esprit d'un grand peuple²⁸. »

Le collectage de la poésie orale allait porter ses fruits quelques décennies plus tard.

Cambry ne fut pas un collecteur de chants populaires, mais son attitude et son entreprise préfiguraient l'investissement mythique des celtophiles du XIX^e siècle dans la Bretagne du passé et dans une espérance poétique prometteuse. L'objectif n'était plus tant d'identifier des ancêtres que d'inventer sa légitimité culturelle! Car une autre notion de l'identité et une autre conception de la nation s'ébaucha au cours du XVIII^e siècle. Le celtisme était l'enjeu par lequel se singulariser. Désir de valoriser sa langue, sa littérature, sa tradition, au-delà ou contre l'hégémonie de la tradition gréco-latine dont la France se donnait pour héritière. Une sensibilité nouvelle naissait, un autre modèle culturel! Retrouver les bardes et les druides de jadis et leurs chants, inventer des antiquités « barbares », supputer des Iliades populaires, « inventer une autre tradition », c'était appartenir à une nation particulière!

Il restait désormais aux Bretons, non pas seulement à proclamer l'origine antique de leur langue, mais à découvrir les trésors de poésie qu'elle avait su conserver des temps passés, et plus encore à développer une créativité dans un processus culturel renouvelé...

²⁷ Cambry, Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795, Slatkine, Paris-Genève, 1979, pp. 100-101.

²⁸ Ibid., pp. 402 et 408.

Le post-celtoscepticisme tel que je le vois

PATRICK SIMS-WILLIAMS

Spécialiste du haut Moyen Âge, Patrick Sims-Williams est Professeur de Celtique à l'Université d'Aberystwyth (pays de Galles). Ses écrits traitent de l'histoire, de la langue et de la littérature en Irlande, Angleterre et pays de Galles.

hopala !

En 1998, sous le titre «Celtomania and Celtoscepticism¹» (Celtomanie et celtoscepticisme), j'ai proposé une première analyse de ce qui constitue désormais un dilemme au sein des Etudes Celtiques. A l'époque, les Celtomanes étaient sur le point de remporter la bataille des ouvrages de vulgarisation. Les idées des Celtosceptiques — si l'on excepte le livre de Malcolm Chapman, *The Celts: The Construction of a Myth* (1992) et *Celticism*, le recueil d'articles que fit paraître Terence Brown en 1996 — ne s'exprimaient que dans des revues spécialisées comme la *Scottish Archaeological Review* et *Antiquity*. Aujourd'hui, le vent a tourné: le celtoscepticisme a les faveurs de la presse anglaise, en grande partie grâce aux efforts «pédagogiques» de Simon James, du *British Museum*, auteur de *The Atlantic Celts: Ancient People or Modern Invention?* (Les Celtes de l'Atlantique: peuple ancien ou invention moderne?) (1999). Une campagne de promotion rondement menée a valu à l'ouvrage de faire la une des grands quotidiens britanniques avec des titres comme «Les Celtes: une invention écossaise» (*The Independent*, 27/2/99) ou «La tribu introuvable²» (*The Guardian*, 27/3/99). Le parti pris politique n'avait rien de surprenant étant donné que les Presses du *British Museum* avaient commandé au Professeur James un ouvrage

pour marquer la première élection au Parlement écossais et à l'Assemblée galloise, événement qui permet de façon on ne peut plus opportune de soulever un certain nombre de questions sur ce qu'il est convenu d'appeler l'identité celte insulaire (p. 12).

Quel toupet, ces Anglais, dira-t-on, mais ce serait oublier que le celtoscepticisme avait également bonne presse dans les pays celtiques en question qui, à présent qu'ils étaient libérés, éprouvaient moins vivement le besoin de donner dans le panceltisme. Un article intitulé «Comment vendre le culte des Celtes» paru dans la magazine de langue galloise *Golwg* en date du 4 mars 1999 posait la question: «Les Gallois sont-ils coupables d'avoir vendu un mythe?». En septembre 1998, dans

¹ *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 36: 1-35.

² On aura compris que les traductions de ces titres sont approximatives. (N.d.T.)

l'éditorial de la revue *Barn* (l'opinion), Simon Brooks écrivait: «Les Etudes Celtiques relèvent du plus pur charlatanisme intellectuel. Leur principale fonction est de faire en sorte que les Gallois ne s'intéressent pas aux problèmes d'aujourd'hui». Dans le meilleur des mondes européens tel que le voit Brooks, celui des supermarchés et des banlieues propres, les vieilles parentés celtiques n'ont tout simplement plus cours. La moitié de mes étudiants de première année, si j'en juge par leurs réactions sur (l'original gallois de) la citation de *Barn* citée plus haut, sont d'accord. A vrai dire, les Gallois n'ont pas attendu ces dernières années pour découvrir le celtoscepticisme. En 1936 déjà, R.T. Jenkins faisait remarquer que «beaucoup d'eau a [vaut] coulé sous les ponts depuis Maelgwn Gwynedd³». Certes. Mais comment justifier le sauvetage de la langue galloise et la dévolution si «Cool Cymru»⁴ rompt tous les liens avec le passé?

Le débat sur la celticité est déjà assez compliqué comme cela: ne le brouillons pas davantage en y ajoutant la question de la dévolution. Pour ma part, j'avoue ne pas suivre S. James lorsqu'il dit (pp. 10-11) que le travail des archéologues britanniques a «des conséquences politiques de tout premier ordre» ou lorsqu'il laisse entendre que l'existence ou non des anciens Celtes «est à la base même des identités ethniques dans la Grande-Bretagne actuelle». Il se peut que les notions de «premiers Irlandais» ou de «premiers Bretons» ne soient pas totalement dépourvues de sens (politique) aujourd'hui, mais les Celtes qui les ont précédés n'intéressent guère que les celtisants (professionnels et amateurs), une poignée de thuriféraires du panceltisme et... quelques journaux qui préfèrent prendre ce même panceltisme pour cible plutôt que de prêter attention aux aspirations des nations qui ont conservé les langues gaélique, galloise et bretonne. L'étude des Celtes est intéressante en soi, elle permet d'affûter l'intellect des étudiants mais, de grâce, ne nous parons pas de je ne sais quelle grandeur passée ou de «pertinence de la question dans le débat actuel».

Si le celtoscepticisme a eu un effet salutaire sur les Etudes Celtiques, il est cependant à craindre, à présent que la grande presse s'en est emparé (en simplifiant les termes du débat) que la confusion la plus totale et l'anti-intellectualisme finissent par l'emporter. Et ce ne sont pas les propos que la presse attribue au professeur James qui risquent de dissiper cette confusion:

L'étiquette de «celte/celtique» faisait partie d'une image «simple quoique séduisante» mais essentiellement erronée car fondée sur le simple constat d'évidentes ressemblances entre les langues du groupe et non sur de véritables faits». (The Daily Telegraph, 12/3/98)

³ *Cwpanaid o De a Diferion Eraill* (Dinbych, 1997), p. 37.

⁴ Autrement dit le pays de Galles de Tony Blair. (N.d.T.)

Les gens sont très attachés à cette idée [de celtitude]. L'idée des Celtes remonte à la plus haute antiquité et ils voient rouge lorsque vous leur expliquez que c'est en fait une invention récente. (The Independent, 27/3/99).

Dans mon article de 1998 sur «celtomanie et celto-scepticisme», j'ai essayé de naviguer à égale distance de ces deux écueils en m'appuyant sur la recherche de ces dernières années et non sur mes impressions personnelles. Cette fois, pour changer, suivant le vœu de certains participants du débat (John Collis⁵, Vincent et Ruth Hayward⁶, Simon James), je vais tenter d'analyser le celto-scepticisme à partir de l'expérience qui est la mienne de sa genèse. Je tiens à préciser d'emblée qu'après vingt ans d'Études Celtiques au sein de l'institution universitaire, je n'ai pour ainsi jamais eu affaire à la Celtomanie qui est censée y régner sans partage. Les celto-sceptiques ont-ils pris le travail d'écrivains professionnels travaillant à la lisière de l'Université pour celui d'universitaires? Ces derniers savent depuis longtemps déjà combien il est difficile de généraliser à propos des «Celtes» comme le montrent, non sans quelques contorsions, les différents articles et comptes rendus de lecture rassemblés par K. H. Schmidt dans *Geschichte und Kultur der Kelten* (1986).⁷

J'ai appris tout au long de mon enfance on ne peut plus anglaise dans le Kent que nous autres «Britanniques» descendions de «nos ancêtres les Bretons», lesquels avaient formé de tout temps la Grande-Bretagne, même s'ils avaient subi diverses invasions d'Anglo-Saxons, de Vikings et autres Normands. J'ai dû lire dans l'ouvrage de R. J. Unstead, *From Cavemen to Vikings*, que les premiers Bretons étaient des Celtes au même titre que les Gaulois mais si je l'ai appris j'ai dû l'oublier aussitôt. J'avais vaguement conscience que le gallois et le gaélique étaient encore parlés dans certaines campagnes mais je ne me souviens pas avoir jamais fait le rapport entre ces langues ni même avec les Gaulois de César. Ce n'est pas que les Celtes étaient méprisés dans le système éducatif anglais — si seulement on pouvait lui en faire grief —, ils étaient quantité négligeable, tout simplement!

En 1970, en troisième année d'Études Anglaises à Cambridge j'ai pris l'option «Anglo-Saxon, Norse and Celtic», essentiellement par intérêt pour les éléments «celtiques» qu'étaient censés contenir des poèmes en moyen anglais comme *Sir Orfeo* et qui m'avaient donné envie de lire dans le texte les littératures irlandaise et galloise du Moyen Âge. En fait, comme l'accent dans ce cours était mis sur le Moyen Âge, il y était très peu question des racines celtiques des langues et cultures irlandaise et britanniques d'aujourd'hui. Il y avait certes, en toile de fond, l'idée (empruntée à des chercheurs comme Calvert Watkins ou le

⁵ *Studia Celtica*, 30 (1996), 17-34.

⁶ *Ibid.*, 31 (1997), 107-23.

⁷ Cf. Marged Haycock, *ibid.* 22/23 (1987), 250-55.

regretté Caerwyn Williams) qu'il existait un substrat celtique et indo-européen pour les langues celtiques, leurs mythologies et leurs traditions poétiques, mais jamais nous n'avons été aiguillés vers l'idée de reconstruction celtique et indo-européenne à la Dumézil *et al.* ni vers les modèles sociologiques évolutionnistes de W. P. Ker ou des Chadwick. Kathleen Hughes, qui enseignait l'histoire celtique médiévale, rechignait à qualifier l'Irlande et le pays de Galles de «pays celtiques» comme il apparaît clairement dans sa conférence (publiée à titre posthume et intitulée: «The Celtic Church: Is This a Valid Concept?») (Quelle valeur attribuer au concept d'Eglise celtique?)⁸ et dans laquelle elle se montre très sceptique quant à l'existence d'une quelconque Eglise celtique organisée en tant que telle. La grande vogue du christianisme et de la spiritualité celtiques qui n'est apparue que bien plus tard (et qui est actuellement en train de s'écrouler toute seule fautes d'assises créées) n'a jamais affecté en profondeur les départements de celtique des universités.⁹

Rachel Bromwich, qui enseignait les langues et les littératures celtiques médiévales, tout en se situant consciemment dans la lignée de Renan et Matthew Arnold (qui ont, l'un comme l'autre, parlé de «littérature celtique») estimait néanmoins que la parenté entre les littératures galloise et irlandaise était loin d'aller de soi. Elle ne défendait ni l'opinion d'un Proinsias Mac Cana selon laquelle la littérature galloise du Moyen Âge était directement issue de modèles irlandais ni l'hypothèse d'arthurianistes comme R. S. Loomis pour qui les différentes littératures celtiques étaient quasi interchangeable. Mes tous premiers travaux en histoire littéraire celtique — je pense notamment à un article paru dans les *Mélanges offerts à Kathleen Hughes* (1982) — sont partis de là. *Grosso modo*, j'ai commencé à émettre des doutes sur les influences supposées de la littérature irlandaise sur la galloise en proposant, pour tenter de rendre compte des similitudes, d'autres facteurs explicatifs tels que la simple coïncidence, l'existence d'universaux littéraires, d'une culture populaire mondiale, de sources extérieures communes, de contacts avec le monde latin, d'un héritage celtique commun. J'étais également intrigué à l'époque par l'idée chère à Saunders Lewis selon laquelle les premiers panégyriques gallois étaient paradoxalement plus proches du latin que de l'irlandais. En 1984, j'en étais arrivé à suggérer le recours à un *tertium comparationis* non indo-européen, disons, africain.¹⁰

Jusque là, tout en m'efforçant de distinguer entre les différentes composantes celtiques, je n'avais pas encore avancé l'idée, désormais banale, que les Irlandais et les Bretons du Moyen Âge ne se voyaient pas comme des Celtes. Je l'ai formulée pour la première fois — en

⁸ *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 1 (1981), 1-20.

⁹ Cf. Ian Bradley, *Celtic Christianity: Making Myths and Chasing Dreams* (Edinburgh, 1999).

¹⁰ Cf. *Gildas: New Approaches*, ed. Michael Lapidge & David Dumville (Woodbridge).

m'appuyant sur Francis John Byrne (1974), qui l'avait lui-même trouvée chez Eoin MacNeill (1919) — en 1990, dans un article dans lequel je m'en prenais à l'idée d'un « Au-Delà celtique » unitaire, article paru dans les *Mélanges offerts à Eric P. Hamp*. Même si l'objection « nominaliste » au terme même de « celtique » était sans doute connue de nombreux lecteurs de l'ouvrage de MacNeill, *Phases of Irish History*, je dois dire que je ne lui avais pas accordé une importance particulière dans mon article. Les choses en seraient sans doute restées là si ce qui me concerne si John Collis et Simon James ne s'étaient pas emparés de l'idée de la façon qu'on sait. J'avais été pour ma part davantage influencé par les premières critiques de la « celticité » formulées par deux élèves d'Edwin Ardener, l'anthropologue structuraliste d'Oxford à savoir Maryon McDonald (dont les travaux avaient surtout porté sur la Bretagne) et Malcolm Chapman (qui avait quant à lui écrit sur les Celtes de l'antiquité et sur l'Ecosse). Leur déconstruction de l'opposition celtique/non celtique au sein de la culture européenne m'a conduit à repenser le travail que je préparais à l'époque sur les visions de l'Au-Delà chrétien dans le haut Moyen Âge. Mon hypothèse de départ était que cette littérature visionnaire était venue d'Orient via l'Espagne et l'Irlande. Ma conférence, « The Visionary Celt: The Construction of an Ethnic Preconception »¹¹ (le Celte visionnaire, ou la construction d'un préjugé ethnique) ne faisait que reprendre en la prolongeant une idée qui avait fait son chemin dans mon esprit même si je ne l'avais jamais exprimée par écrit¹². Parmi les facteurs qui ont contribué à cette évolution, outre l'anthropologie structurale, je dois mentionner le choc qu'a constitué ma première rencontre avec la celtomanie pure et dure en la personne de Robert O'Driscoll, à qui l'on doit l'ouvrage collectif *The Celtic Consciousness* (1981, 1982). Je l'ai entendu lors du premier congrès nord-américain d'Etudes Celtiques qui s'est tenu en 1986 à Ottawa. Je n'ai pas tardé à comprendre que le pauvre homme avait véritablement perdu la raison, au point qu'il m'a fallu éliminer la plupart des références à son œuvre dans la version imprimée de ma conférence.

Les chercheurs qui se situaient dans la mouvance des « Cultural Studies » aussi bien que les tenants de l'anthropologie sociale avaient désormais la déconstruction des Celtes en ligne de mire, ce qui a donné lieu, en 1993, à l'importante rencontre de Dublin autour de la notion de « celticisme » sous l'égide de La Fondation européenne pour la science¹³. Le terme de « celticisme » apparaît déjà dans *Anglo-Saxons and Celts* (1968) de L. P. Curtis où il fait pendant à l'anglo-saxonisme du XIX^e siècle. Mais lorsque W. J. McCormack le reprend dans son *Ascendancy and Tradition in Anglo-Irish Literary History* (1985), c'est par référence à l'orientalisme selon Edward Said. Cette référence à

11 *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 11, (1986), 71-96.

12 Je renvoie le lecteur au chapitre IX de mon ouvrage *Religion and Literature in Western England, 600-800* (Cambridge, 1990).

13 *Celticism*, ed. T. Brown (Amsterdam, 1996).

l'impérialisme n'était pas faite pour faciliter les choses, comme le fit remarquer Joep Leerssen dans son intervention. Ma propre communication, un peu trop dans l'air du temps sans doute, s'intitulait : « The Invention of Celtic Nature Poetry » (L'invention de la poésie celtique de la nature.) Le bon accueil que firent les celtisants aux Actes du colloque a montré si besoin était à quel point nous sommes loin de répondre au portrait caricatural que font de nous ceux qui ne nous connaissent pas. Le seul point reproché (mais parfaitement justifié) que l'on a entendu concernant le fait que la conférence n'avait pas réussi à répondre « à la question qui pose beaucoup sous-tend toute la discipline : les 'Celts' constituent-ils (ou pas) ils constituent) un groupe identifiable de peuples reliés entre eux linguistiquement, culturellement et ethniquement dont on a donné une image à la fois erronée et sentimentale ou les Gallois, les Ecossais et les Bretons d'aujourd'hui n'ont-ils pas plus de points communs entre eux que n'importe quels autres groupes en Europe ? »¹⁴. La réponse à cette question est l'un des défis auxquels est confronté le post-celtoscepticisme.

De leur côté, les archéologues ont également produit leur propre version du celtoscepticisme au milieu des années 80. La théorie générale selon laquelle les mutations linguistiques ou ethniques ne sauraient être déduites des seules mutations affectant la culture matérielle est, évidemment, bien plus ancienne, y compris dans le domaine qui nous intéresse¹⁵. Pour ma part, l'ayant rencontrée pour la première fois chez F. T. Wainwright (*Archaeology and Place-Names and History*, 1962), je m'en suis inspiré dans mon étude interdisciplinaire sur les Bretons et les Anglo-Saxons du bassin de la Severn (*Religion and Literature in Western England*, chap. II et III), mais l'idée de s'appuyer sur cette théorie pour découpler les langues celtiques d'une part des civilisations de La Tène et Hallstatt d'autre part ne m'est venue qu'en lisant certains des articles de *Geschichte und Kultur der Kelten*, et surtout le texte éminentement provocant de Colin Renfrew, *Archaeology and Language: The Puzzle of Indo-European Origins* (langue et archéologie : l'énigme des origines indo-européennes) (1987). Peu après, j'ai repris pour le grand public cette théorie négative des Celtes dans l'opuscule de Ramat et Ramat sur les langues indo-européennes (1993, 1998). J'ai des réserves à la fois sur la façon positive dont Renfrew rend compte de l'époque où les îles britanniques seraient devenues celtiques et son optimisme quant à l'utilité de la génétique dans la discipline¹⁶.

A peu près à la même époque, on a vu d'autres archéologues anglais remettre en cause l'image communément admise des « Celtes ». Déjà en 1985, John Collis avait écrit dans *Proceedings of the Prehistoric Society*, un compte rendu de lecture sur *Danebury*, l'ouvrage de Barry Cunliffe, dans lequel il affirmait ceci : « la société 'celte' est une vue de l'esprit ; il est aussi absurde de parler d'une 'Irlande celtique' que,

14 J. Hemming, *Bulletin of International Medieval Research*, 4 (1988), 76.

15 Cf. Glyn Daniel, « Who Are the Welsh? », *Proceedings of the British Academy*, 40 (1954), 145-67.

16 Sims-Williams, « Genetics, Linguistics and Prehistory: Thinking Big and Thinking Straight », *Antiquity*, 72 (1998), 505-27.

disons, d'une Gaule urbanisée». Si Collis contestait la cohérence archéologique des «Celts» dans l'espace, Merriman, de son côté, contestait leur continuité présumée dans le temps. Sans vouloir, pour l'instant, joindre ma voix à la controverse qui a suivi sur l'unité et la continuité celtes — entamée par le compte rendu des Megaw sur Merriman, (*Antiquity*, 1988) et poursuivie par celui signé Tim Taylor de *Celtic Art* des mêmes Megaw (*Scottish Archaeological Review*, 1991) — je suis tenté de donner raison à Simon James lorsqu'il écrit qu'«il y a fort à parier que lorsque nous aurons été jusqu'au bout de la tendance actuelle à mettre l'accent sur la variation et la diversité, les chercheurs se pencheront à nouveau un jour sur les réels points communs, non seulement dans les îles britanniques mais dans l'Europe tout entière» (p. 141). Néanmoins, je ne pense pas comme lui que les archéologues devraient remettre la question du post-celtoscepticisme à plus tard afin de laisser au grand public — qui, depuis le temps, a dû y perdre son latin! — le temps de se familiariser avec la déconstruction à laquelle il se sont livrés.

En résumé, le celtoscepticisme aura été une étape utile et les vulgarisateurs ont encore du grain à moudre. Reste que les chercheurs, ou du moins ceux qui ont survécu aux purges qu'il a occasionnées, doivent à présent ramasser les morceaux et bâtir sur des assises plus sûres. Le post-celtoscepticisme peut prendre appui sur le fait que l'on peut, sans impressionnisme excessif, qualifier de «celtique» un dialecte indo-européen spécifique auquel on peut à bon droit réserver ce qualificatif, pour la bonne et simple raison qu'il s'est trouvé pour le parler au moins quelques locuteurs s'étant donné le nom de *Celtae*. Si l'on trouve je ne sais quels relents racistes au terme de «Celts» — mais je ne vois vraiment pas pourquoi — on pourra toujours lui substituer l'expression «peuples celtophones», en usage depuis longtemps à Cambridge. Aussi bien l'épigraphie que l'onomastique (sciences que, soit dit en passant, les celtosceptiques ont trop souvent négligées) prouvent non seulement que des celtophones ont occupé une zone fort étendue allant de l'actuelle Grande-Bretagne à l'Espagne, à l'Italie et à l'Asie Mineure mais que des liens culturels les unissaient comme l'attestent patronymes et toponymes. S'il est vrai qu'ils ne partageaient pas une culture matérielle commune et uniforme, certains traits comme l'art de La Tène ont pu sans doute constituer un vecteur d'ethnicité¹⁷. En tout état de cause, la langue n'a pas pu évoluer *in vacuo*, sans support culturel (notamment littéraire et religieux). Les possibilités de communication offertes par l'usage d'une langue commune n'ont pu que faciliter le maintien et l'extension de traits culturels communs comme le suggère le culte, très répandu de divinités comme Lug ou encore le phénomène du druidisme. Euh... encore un pas et nous serons retournés à la case départ, non ?

17 Cf. J. de Hoz, «Leponitic, Celt-Iberian, Gaulish and the Archeological Evidence», *Études celtiques*, 29 (1992), 223-39; cf. James, p. 73.



Unnek haiku

FRANÇOIS TALDIR

Biken m'eus komprenet perak
Ar gnez 'chom noazh-kaer
E amzer genoc'h ar bloaz

Ma werenn-greskiñ war ar geotenn-se
Netra, Ah geo
Un elefant n'em boa ket gnellet

Neizh ar gweñnili
Den ebet
Ne deus graet an dro

En ma gontell
Teir gontell vihan
Evit lazhañ ac'hanaout teir gwech

Karned adresoù
Bep pajenn
Lamm ar c'halon

Tout ar follennou-se
O deus ar memes mestr da zausal :
Avel ar mintin

Dindan an doenn
War vible an neiz
Ur gweñnili 'deus ehinet mil gwech

Ar pont-se er urumenn
Daoust ha
E deus ur fin ?

Divak-er ar mor braz
A-dreñv dezhañ an douar
Met an traez hepken he frome

Brumenn ar beure
An notrou Doue 'zo koachet enni
An heol hepken a vel anezhañ

E foñs ar baner-paper
En doa diskoachet
Ur c'haiku a oa ur penn-ober

d'ar 6 a viz Even 99

Onze haïku

Je n'ai jamais compris pourquoi
Les hirons sont nus
Au moment le plus froid de l'année

Ma coupe braquée sur cette herbe
Rien. Ah si :
Un éléphant que je n'ai pas vu

Le nid de l'hirondelle
Personne
N'en a fait le tour

Dans mon couteau
Trois petits couteaux
Pour te tuer trois fois

Carnet d'adresses
A chaque page
Bondit le cœur

Toutes ces feuilles
Ont le même maître à danser :
Le vent du matin

Sous le toit
Au bord du nid
Une hirondelle s'est arrêtée mille fois

Ce pont dans la brume
Qui me certifie
Qu'il a une fin ?

Devant lui la mer
Derrière lui le continent
Mais c'est la grève qui l'émouait

Brume du matin
Un Dieu s'y cache
Mais le soleil le voit

Dans le fond de la corbeille
Il avait découvert un haïku
Qui était un pur chef-d'œuvre

Le 6 juin 1999

Haïku : vers une nouvelle perception de la réalité

ALAIN KERVERN

Poser les questions fondamentales de la place, du rôle, des pouvoirs de l'homme dans l'univers, c'est pour la pensée occidentale, percevoir la réalité comme une opposition dialectique entre subjectivité et objectivité. Le monde s'affirme dans cette optique selon deux réalités distinctes : la conscience, d'une part, et de l'autre, les choses extérieures à la pensée. Dans ce système, la pensée existe de manière autonome, et les choses forment alors un ensemble existant en dehors de cette pensée. Traditionnellement, le sujet entre par son esprit en contact avec l'univers extérieur, puisqu'il comprend et reconstitue cet univers par la réflexion, le langage. Par les sens, ce même individu perçoit l'existence des choses à la mesure de ses capacités. Cette manière de saisir la réalité détermine une ligne de partage étanche entre ce qui est intérieur à soi et ce qui est extérieur à soi. Dans cette pensée, seule l'intériorité engendre la certitude — on pense au célèbre « je pense, donc je suis » (*cogito ergo sum*) de René Descartes — et les choses sont reléguées dans un monde extérieur irréel et trompeur.

Ce concept de ligne de démarcation précise entre un domaine et un autre trouve son application la plus manifeste dans le domaine pictural. L'idée très prosaïque de ligne en art graphique fonctionne ainsi comme « un attribut positif et une propriété de l'objet en soi » dira le philosophe Merleau-Ponty. « La ligne, c'est le contour de la pomme, explique-t-il, ou la limite des champs labourés et de la prairie, tenus pour présents dans le monde, pointillés sur lesquels le crayon et le pinceau n'auraient plus qu'à passer ».

Or, cette conception de la ligne est remise en cause de façon radicale par Leonard de Vinci. Dans son « Traité de la peinture », il invite à « découvrir dans chaque objet [...] la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue [...] une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur ». Et cette ligne onduleuse, flux d'énergie plutôt que tracé de démarcation, n'est peut-être aucune des lignes visibles de la réalité. Il n'y a pas de ligne visible en soi. « Ni le contour de la pomme, ni la limite du champ et de la prairie ne sont ici ou là [...] [Ces lignes] étaient censées circonscrire la pomme ou la prairie, mais la pomme et la prairie « se forment » d'elles-mêmes, et descendent dans le visible comme venues d'un

arrière monde pré-spatial » répond en écho Merleau-Ponty, quelques siècles plus tard.

Voici donc qu'en rupture avec une vision très schématique de la perception, un nouveau mode de préhension de cette réalité se développe, rayonnement du visible, de la vie propre aux choses, que le peintre cherche sous les noms de profondeur, d'espace, de couleur, et le poète dans la dynamique des sons, la rythmique des phrases, la musicalité des mots. Cette manière de voir le monde, qui dépasse la précédente, s'inspire en Occident de la réflexion d'Husserl, de Jean Paul Sartre, de Merleau-Ponty. Le sujet n'y est plus en simple opposition à l'univers des objets, mais en liaison avec ces objets et le monde. L'objet, tel qu'il apparaît à la conscience, dépend à la fois de la chose, et du sujet qui perçoit. Pour percevoir, l'individu ne doit pas rester passif, car la perception n'est pas un état. Il faut regarder pour voir et écouter pour entendre, car la perception est une action. La connaissance, la découverte du monde extérieur se font en relation avec les autres, en un phénomène interactif au cours duquel le sujet se construit une représentation structurée et intelligible de l'univers des choses. Et le monde est le résultat d'une construction sensible de l'expérience de chacun. Il ne s'agit plus d'affirmer des certitudes fondées sur une pensée autonome centrée sur elle-même, comme le faisait Descartes, mais de nommer le monde en fonction des liens tissés avec les autres et avec les objets. Le monde existe comme phénomène perçu par les individus, dans une culture donnée, nourri d'une histoire personnelle. L'imagination individuelle ne s'oppose plus à un univers objectif et indépendant. Il s'agit désormais d'explorer les harmonies et les rencontres suscitées, multipliées, célébrées entre l'homme et le monde qu'il perçoit, donc qu'il se construit. C'est cette dynamique audacieuse et inventive qui faisait déjà dire à Maître Eckart « Dieu n'existe que parce que le monde existe ».

Le peintre contemporain Olivier Debré se situe dans ce phénomène d'interaction entre la sensibilité de l'artiste et la réalité : « Quand je suis comme le vent, comme la pluie, comme l'eau qui passe, je participe à la nature, et la nature passe à travers moi [...]. J'avais envie que, au lieu que l'on jouisse d'un paysage naturel, on jouisse d'un paysage qui soit une nouvelle forme de pensée ». Parlant du même peintre, Toshio Yamashita, conservateur du musée de Kamakura, expliquera que « le vaste espace qui existe, à l'origine, hors de la toile, est comme attiré par elle, et pour tenter de faire communiquer l'espace intérieur avec l'espace extérieur, il faut faire prendre conscience des limites mêmes de la toile ». Ce nouveau concept de réalité, et ce rapport au monde rejoignent la vision orientale où toute chose existe dans un jeu subtil d'interdépendance. Si le peintre Monet a su toucher le cœur des Japonais, c'est bien parce qu'en « traquant la lumière jouant sur les nénuphars de son jardin, il finissait par dépasser les limites de l'impressionnisme », note le peintre Yasse Tabuchi, qui précise encore : « Il y avait la lumière, et rien ne s'y dérobait. Tout être n'était plus qu'un

jeu d'interférences avec la lumière. Et c'est cela qui faisait flotter les néophars de notre visionnaire».

Fin connaisseur des sensibilités occidentales et orientales, le peintre Tabuchi lui-même s'interroge sur les deux conceptions du monde : «la vacuité, le vide ou le néant : voilà une zone de sables mouvants où la représentation occidentale du monde est en décalage avec celle de l'Orient. Prenons la symbolique du cercle. Le néant se trouve-t-il à l'intérieur de cercle ? Ou bien se trouve-t-il à l'extérieur ? Le vide est-il à l'intérieur ou à l'extérieur ? Pour l'Occident, cet abîme est un ancre signifian de non-existence». Et les philosophes occidentaux ont mobilisé leur énergie à circonscrire les conséquences de ce vertige.

La pensée taoïste par contre inverse la logique de cette symbolique. Selon cette pensée, les «dix mille êtres» de l'univers se retrouvent à l'intérieur de ce cercle mythique. La voie du Tao, énergie du vide, née du vide originel «circule alentour de ces «dix mille êtres», leur insufflant un flux créateur. Le cercle ne marque pas ici la limite entre l'avoir et le non-avoir. Dans cette sphère cosmique, le cercle n'est qu'une membrane, où l'avoir et le non-avoir s'interpénètrent secrètement», nous explique Yasse Tabuchi. De même, nous pouvons dire désormais que nos sens saisissent «les messages du dehors à travers la rumeur qu'ils soulèvent en nous» selon l'heureuse formule de Merleau-Ponty dans un essai sur «L'œil et l'esprit». La frontière entre l'intériorité et l'extériorité n'est plus un obstacle, mais un lieu de passage et d'échange, un lieu fructueux entre deux réalités. Le peintre interroge la lumière, les reflets, les ombres pour leur demander comment ils s'y prennent pour faire qu'il y ait soudain quelque chose, pour nous apprendre à voir, tandis que le poète ne célèbre jamais d'autre énigme que celui de ce passage incessant entre le visible et l'invisible. Le poète écrit sous la dictée de ce qui se pense, ce qui s'articule en lui, et le peintre dit que les choses le regardent. L'expression artistique devient une aventure dans laquelle «la pensée ne veut plus hanter le vide, mais décide de le construire selon le modèle qu'elle s'en donne», dira Merleau-Ponty. L'expression artistique conduit à un précipité de solidarité entre le lecteur et le poète, entre le peintre et celui qui regarde, entre celui qui écoute et le musicien, parce qu'il ne s'agit plus de parler de l'espace, des sons, de la lumière, mais de faire parler l'espace, la lumière, de faire résonner les sons qui sont là. L'artiste naît dans les choses comme par concentration et venue à soi du perceptible. Apollinaire disait ainsi qu'il y dans un poème des phrases qui ne semblent pas avoir été créées, qui semblent s'être formées d'elles-mêmes.

Peut-on mettre en relation ce nouveau concept de la perception et le développement considérable de la poésie courte inspirée du haïku japonais à travers le monde ? Sans doute qu'à cette nouvelle manière de concevoir la réalité, à cette véritable révolution phénoménologique, correspondent des recherches de nouveaux modes d'expression.

L'évolution récente de la dynamique poétique inspirée du haïku pourrait être une des manifestations de cette recherche.

Dans un récent essai paru dans la revue poétique japonaise Ginyū (Le Diseur), le critique et poète Tôru Sudô rappelle que Masaoka Shiki (1867-1902), qui joua un rôle important dans l'émergence d'un haïku adapté à la sensibilité de son époque, notait deux types de progressions dans l'art de composer des poèmes. Il y avait d'abord celui des débutants accédant peu à peu à un degré de maîtrise satisfaisant et celui des compositeurs confirmés, s'essayant à des domaines n'ayant jamais été expérimentés par leurs prédécesseurs. Ce sont ces derniers qui retenaient l'attention de Shiki, pour qui Heligoto Kawahigashi (1873-1937) était vraiment représentatif de ce genre d'explorateur audacieux et fertile. Dans ce Japon du début du siècle, qui connaissait des mutations sociales et économiques très rapides et irréversibles, Shiki observait qu'avec l'évolution des goûts du public, due aux progrès de l'instruction obligatoire, l'expression littéraire et artistique connaissait en parallèle des métamorphoses. Ainsi en irait-il du haïku, appelé à se transformer plusieurs fois à la mesure des âges. Malgré la pertinence de cette analyse, depuis le début du siècle, le haïku n'a jamais dévié de sa trajectoire néo-classique, sauf exception. Depuis cette époque, la préoccupation esthétique demeure l'art de chanter «les fleurs, les oiseaux, le vent et la lune», avec le développement du concept de «croquis pris sur le vif» (shasei) que Shiki posait comme principe créateur. La métrique en 5-7-5 syllabes, l'introduction obligatoire d'un mot de saison, et la présence de mots-césures sont toujours des règles tenues pour essentielles.

Après les expériences réussies du début du siècle, le haïku sombre aujourd'hui dans la langueur, et s'affadit. Le genre «impressionniste» qu'il suscita, s'essouffle. Pour un autre regard sur l'univers, il faut des outils adaptés. Le haïku japonais du siècle à venir doit se régénérer, estime Tôru Sudô, et dépasser l'esthétique conventionnelle. Libérer le haïku, pour qu'il s'adapte et corresponde à des sensibilités nouvelles, c'est d'abord abandonner ce qui en fait l'aspect purement visuel, inconsistant, superficiel.

Avec l'internationalisation du haïku, nous assistons sans doute de nos jours à l'émergence d'un nouveau type de poésie. Un haïku qui serait aux dimensions planétaires, puisant dans le fonds humain, riche de références partagées par tous les membres d'une même communauté, et se révélant aussi comme un archétype à la fois personnel et universel des modes de représentations du monde. Chaque poème-haïku redevient alors le condensé d'énergie qui fait éclater les conventions et favorise une nouvelle organisation du réel.

Les non-Japonais apportent leur contribution au renouvellement du haïku, et souvent leurs innovations bousculent les sacro-saintes règles du haïku, dont les sources d'inspiration traditionnelles s'épuisent. Partout, à travers le monde, des haïkistes de talent ont appris à capter en quelques mots, à la surface du réel, les frémissements d'une métaphysique de la profondeur.

La Galice aujourd'hui : sa langue et sa littérature

Vicente ARAGUAS
Xavier FRÍAS CONDE

La langue galicienne aujourd'hui

La littérature galicienne vit actuellement une sorte d'âge d'or. Jamais tant d'œuvres n'ont été publiées, jamais tant d'auteurs n'ont écrit dans la langue. Et cependant, paradoxalement, la langue n'a jamais été en danger comme elle l'est actuellement : jamais, en effet, le nombre de locuteurs, n'a été aussi faible.

Le sort de la littérature galicienne est fortement lié à celui de la langue qui lui sert de support. Comme toute littérature issue d'une langue minoritaire, sa situation est précaire. Il convient, pour mieux comprendre les évolutions actuelles, de revenir sur le contexte sociolinguistique des dernières décennies.

Après la Guerre Civile Espagnole (1936-1939), le nouveau régime fasciste interdit les langues régionales. L'espagnol devient l'unique langue officielle à tous les niveaux. La plupart des intellectuels galiciens prennent la route de l'exil. Tous les efforts déployés pendant presque un siècle semblent réduits à néant. Dès 1939, l'espagnolisation de la société galicienne (et en général du reste des régions ayant leur propre langue) s'accroît. Les parents cessent de parler galicien à leurs enfants (c'est honteux et, en plus, puni à l'école) ; les médias et les écoles ne diffusent que la langue et la culture officielles, la survie même du galicien comme langue est en cause. Pourtant, à partir de 1953, le régime de Franco, après le blocus international qu'il subit à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, commence à avoir des relations internationales. La dictature se montre plus tolérante avec les manifestations culturelles qui, timidement encore, se font jour en Galice, en Catalogne et

Après le pays de Galles (*noir/blanc 1*), la Corse (*hopala! 1*), notre troisième culture invitée est la Galice. Dossier préparé par LiLiane Brusq.

au pays Basque. Bien sûr, la présence du galicien dans la presse écrite ou dans les écoles n'est encore qu'un rêve lointain mais quelques groupes d'intellectuels galiciens commencent à s'organiser. C'est ainsi que naît, en 1953, la maison d'éditions *Galaxia*, dont le but était — et est ! — de publier des livres en galicien. C'est un moment historique, puisqu'il marque le début de l'âge d'or que nous vivons actuellement.

Pendant cette phase qui va de 1953 à 1975, nous prenons peu à peu conscience d'être un peuple doté de sa propre langue. Le régime tolère la publication d'articles en galicien dans les journaux, mais refuse encore l'entrée des langues vernaculaires dans le système éducatif. Cependant, le nombre de publications en galicien augmente considérablement et va de pair avec de remarquables efforts de standardisation de la langue littéraire. Le grand philologue et écrivain **Ricardo Carvalho Calero** est l'un des promoteurs d'une koiné assez bien établie qui sera désormais employée par de nombreux groupes d'écrivains.

En 1978 commence la transition démocratique en Espagne. C'est alors qu'est créé l'Institut de la Langue Galicienne (*Instituto da Lingua Galega*, ILG) autour de l'Université de Santiago de Compostela. Sa tâche principale sera d'essayer d'élaborer un standard distinct du portugais. La principale différence entre le standard de l'ILG — qui deviendra officiel en 1982 — et celui proposé par le groupe de Carvalho Calero tient au rapport au portugais. L'ILG instaure un standard galicien qui fait de notre langue un idiome parfaitement distinct du portugais, tandis que l'autre standard maintenait intacts les liens étroits entre notre idiome et celui du sud (à l'origine, les deux langues étaient identiques et aujourd'hui encore, l'intercompréhension entre locuteurs des deux langues est presque totale).

La question orthographique devient plus complexe dans les années qui suivent. Depuis le début des années 80 un nouveau courant, dit « ré-intégrationniste » apparaît, dont le but est d'unifier orthographiquement le galicien et le portugais : il recommande d'écrire le galicien comme le portugais mais en tenant compte des particularités phonétiques du galicien. Cette lutte continue encore et le problème du standard n'est pas à ce jour résolu. Naturellement, cette querelle inutile ne fait qu'empêcher le développement du galicien, qui continue pendant ce temps de perdre du terrain devant l'espagnol.

Sur le front de l'éducation, la langue fait son entrée dans les programmes scolaires en 1982. Doucement, les écoliers galiciens étudient non seulement leur langue, mais toutes sortes de disciplines dans leur langue. Même si cela n'a malheureusement pas suffi à endiguer la baisse du nombre de locuteurs, la conscience des Galiciens de posséder une

langue propre est aujourd'hui plus grande que jamais. Parmi les raisons qui ont contribué à cette prise de conscience, on peut citer :

- la réussite du statut d'autonomie pour la Galice qui la reconnaît comme une nation au sein de l'État espagnol et qui fait du galicien une langue officielle au même titre que l'espagnol,
- la création de départements de langue galicienne dans les universités du pays,
- la création d'une chaîne de télévision dont la programmation est entièrement en galicien, ainsi que des dizaines de stations de radio qui émettent en galicien,
- la généralisation de l'enseignement du galicien et en galicien à tous les niveaux du système éducatif (même si la Loi de Normalisation Linguistique est encore loin d'être parfaitement respectée),
- la création d'importantes maisons d'éditions autres que *Galaxia*, comme *Edicións Xerais*, *Edicións do Castro*, *Laiovento*, etc.

Il est vrai que le galicien a perdu beaucoup de locuteurs, mais il y a tout lieu de rester optimiste si l'on regarde les dernières enquêtes, qui indiquent que les jeunes aiment de plus en plus leur langue. Le conflit orthographique n'est pas encore résolu, mais, là aussi, il est permis d'espérer qu'un *modus vivendi* sera finalement trouvé.

Le galicien survivra-t-il ? Bien sûr. C'est la langue minoritaire la plus parlée en Espagne, plus que le catalan. La langue et la littérature galiciennes ont encore beaucoup à offrir à la vieille Europe.

Les lettres galiciennes aujourd'hui

Les lettres galiciennes commencent à dépasser, enfin, leurs frontières, grâce à un groupe d'auteurs traduits — ou qui méritent de l'être — et qui font connaître hors de la Galice l'existence d'une littérature digne de figurer aux côtés des plus grandes. Bien sûr, une littérature peut exister par elle-même, sans être traduite, mais dans ce cas elle restera toujours repliée sur elle, comme restent repliées sur elles-mêmes les littératures exclusivement orales.

Heureusement, tel n'est pas le cas de la littérature galicienne, car il y a toujours eu une littérature digne de ce nom. Outre les classiques comme *Rosalía de Castro*, *Álvaro Cunqueiro* ou *Celso Emilio Ferreiro*, tous connus au-delà de nos frontières, les uns plus que les autres, pour des raisons différentes, d'autres écrivains forment un ensemble aussi compact que prestigieux : citons *Manuel Rivas* (le succès de ses livres, *Que me queres amor* et, surtout, *O lapis do carpinteiro* est exceptionnel), *Suso de Toro* (*Land Rover*, *Tic-tac* ; *Calzados Lola*) sans oublier *Carlos Casares*, l'auteur de *Deus sentado nun sillón azul*,

probablement le meilleur roman galicien de ces dernières années. Bien qu'il ait été traduit dans plusieurs langues, il n'est pas encore la notoriété qu'il mérite. La qualité intrinsèque d'une œuvre, c'est bien connu, n'est pas l'unique facteur qui aide à sa diffusion ; le hasard, les effets de mode, l'opinion des lecteurs, l'appui des médias et bien d'autres facteurs jouent également leur rôle.

Autre auteur quelque peu oublié aujourd'hui : *Alfredo Conde*, qui remporta le Prix National de Littérature avec son *Xa vai o griffon no vento*, qui connut un énorme succès et qui, aussitôt traduit en Italie, obtint le prestigieux prix Grinzaine Cavour. D'autres auteurs contemporains, comme *Victor Freixanes* ou *Xavier Alcalá*, également traduits à l'étranger, n'ont pas reçu la reconnaissance qu'ils méritent.

Nous finissons par *Xosé Luís Méndez Ferrín*, candidat au Prix Nobel de Littérature proposé par l'Association des Écrivains de Langue Galicienne. Méndez Ferrín, peut-être en raison de l'hermétisme de son microcosme, peut-être en raison de sa personnalité controversée, n'a pas réussi à se faire connaître à l'étranger comme il le mérite, or son œuvre a été bien traduite en espagnol, en portugais et en d'autres langues. (Il est regrettable que nos livres doivent être traduits pour être lus dans le pays voisin et frère, le Portugal, mais le cas contraire se présente aussi, puisque les œuvres portugaises sont traduites en espagnol et, parfois, — on songe à *Camilo Castelo Branco*, *Jorge de Sena*, *Viale Moutinho* — en galicien. C'est triste, mais c'est ainsi).

Méndez Ferrín vient de publier son magnifique roman *No ventre do silencio*. Il s'agit d'une nouvelle pièce à ajouter au puzzle qui forme la vaste œuvre littéraire de cet auteur. Certains critiques voudraient en voir en lui que l'auteur de nouvelles. C'est ignorer l'immense romancier qu'il est par ailleurs (cf. *Antón e os inocentes* ; *Breña* ; *Esmeraldina* et *No ventre do silencio*, déjà cité). En même temps, il est l'un des meilleurs poètes actuels, car *Xosé Luís Méndez Ferrín* — et ceci nous permet de passer au domaine poétique — est l'auteur d'une poésie puissante, énergique, érotique, tendre, culturelle, solidaire, comme il n'y en a guère actuellement. Son dernier recueil est significativement dédié à *Gamoneda*, *Walcott* et *Heaney*, c'est-à-dire, à trois grands poètes telluriques. Le recueil n'a fait que confirmer tout le bien qu'on avait pensé de Méndez Ferrín après la publication de son *Con pólvora e magnolias*, sommet de la poésie galicienne actuelle (et brusque détour dans la route qu'elle avait suivi jusqu'à ce moment-là). Malgré tout, Méndez Ferrín ne crée pas d'école, son influence étant bien plus éthique qu'esthétique. Peu d'auteurs mettent leurs pas dans ceux de Ferrín, seigneur d'un monde aussi personnel qu'inimitable.

Autre poète essentiel pour comprendre la poésie galicienne d'aujourd'hui : **Uxío Novoneyra**. Depuis le début des années 50, il publie une poésie aussi tellurique et silencieuse que dynamique, tout autour d'un univers, celui de son O Courel natal. Son œuvre centrale est *O s eidos*.

Manuel Marías appartient à la même génération que Novoneyra. Il s'agit d'un poète prolifique (même s'il pratique aussi d'autres genres) qui commença sa carrière littéraire avec un livre également tellurique : *Terra Chá*. On annonce l'édition prochaine de son œuvre complète. Elle permettra de prendre toute la mesure d'un travail poétique qui s'étend sur près d'un demi-siècle.

Dans la poésie galicienne coexistent plusieurs générations. Ce sont celles de 68, de 75 et de la fin du millénaire ou de l'an 2000. Dans la génération du 68 il faut citer **Fermín Bouza** (*Labirinto de inverno*), **Xosé María Álvarez Caccamo** (*Luminoso lugar de abatimento*) — qui pratique une poésie qu'on pourrait qualifier de socio-politique, qu'on ne trouve par ailleurs que chez les poètes les plus jeunes — et **Vicente Araguas** (*O gato branco*). La génération de 75 — année clé, puisque la mort du dictateur Franco rend possible de nouvelles pratiques devancées par Méndez Ferrín et **Arcadio López Casanova** (avec son *Mestere*) — comprend des poètes qui débute pendant la transition démocratique. Ce sont **Claudio Rodríguez Fer** (*Poemas de amor sen morte*), **Miguel Anxo Fernán-Vello** (*Memorial de Brancura*), **Ramiro Fonte** (*Designium*), **Luis Tosar** (*A Caneiro Cheo*) et bien d'autres. Cette génération et l'antérieure sont considérées par quelques critiques — et par tous les charlatans qui les suivent — comme la « génération des années 80 », dénomination aussi imprécise qu'inexacte.

Finalement, on trouve les gens qui se présentent à l'arrivée du nouveau millénaire. Ce sont principalement des femmes qui écrivent de la poésie : **Eva Veiga**, **Isolda Santiago**, **Cristal Méndez Queizán**, **Olga Novo**, **Emma Couceiro** et **Yolanda Castaño**. Ces femmes écrivains sont, bien sûr, accompagnées par leurs consœurs de la génération antérieure : **Luisa Villalta**, **Xela Arias** ou **Ana Romani**. Il faut sans doute distinguer parmi elles **Emma Couceiro** (*Humidosas*), avec sa force para-surréelle et **Yolanda Castaño** (*Delicia*), avec son langage méta-érotique, laquelle, après un début magnifique, ne fait que confirmer tous les espoirs que l'on avait mis en elle. On peut dire d'elle qu'elle est une poétesse révolutionnaire et révolutionnée. Il faut ajouter aux noms de ces femmes ceux de **Rafa** et **Miro Villar**, **Claudio Pato**, **Estevo Creus** ou **Xavier Frías Conde** (cf. auteur p. 57 - poète asturien qui appartient à la minorité galaïcophone des Asturies). Ils incarnent l'actualité d'une poétique « très chaude ».

Vicente ARAGUAS

Refreada polos ciúmes, quizabes pola ira
de te saber amada por entre as cunchas
do tempo, levabas un vento de amor
que abría os faiados da lonxanía.
Aquí un laílo fondo, un case non
sentir as gaivotas do esteiro,
por intras bater da choiva nas fiestras
lentas, agoiro de plenilunio.

Despois, ledicia.

Ralenti par la jalousie, peut-être la colère
de te savoir aimée parmi les coquilles
du temps, tu portais un vent d'amour
qui ouvrait les greniers du lointain.
Voici un cri profond, on ne sent guère
les mouettes de l'estuaire,
la pluie bat doucement aux fenêtres
présage de la pleine lune.

Après, la joie.

In *As veces en domingo*
abonda coa tenrura (1980)

ADOLESCENTE MORTO

De ti lembrarei
— lirio escachado —
un vago rebumbio
de palancas e eixos
unha carcasa ardida
nun solpor gris marengo
e o bruido dun volante
ascendendo cara o ceo.
Do demais
— xasmin con asas —
pouco sei
nada reteño :
O ronsel da roda no carril
ti como un lóstrego en celo
o golpe do vulto imparable.
Ai, J. Y., ai me nego.

ADOLESCENT MORT

De toi je garderai le souvenir
— lis déchiré —
d'un vague tapage
de leviers et d'axes,
d'une carcasse brûlée
au coucher d'un soleil gris cendré,
et du bruit d'un volant
qui monte vers le ciel.
Du reste,
— jasmin ailé —
je sais très peu,
je ne retiens rien :
le sillage de la roue sur le rail,
toi, comme un éclair en rut
ou le choc imparable de la silhouette.
Là, J. Y., je m'y refuse.

In *Caleidoscopio*

V. Araguas est né
en 1950

Xavier FRÍAS CONDE

TI, AUSENCIA

Sábesme,
ti, Ausencia,
a tempo que non se dá ido,
marchar de min
sen marchares,
ti, Ausencia.

Sabesme a fado
que nin sequera podo sentir
na beira do Texo,
onde as bágoas me din
que son doces,
ti, Ausencia.

Desterrarte antes que me desterras,
ti, Ausencia,
lenda azul que fuches
un tacto de cabelos,
de estrelas sobre a pel,
de voces incoherentes mais divinas,
ti, Ausencia.

Durmo sobre unha guitarra
sen sons buligueiros,
a comer pensamentos
espallados por ti, Ausencia;
desexos de ares,
de brisas que ás escondidas din
nomes,
nomes hoxe encadeados por ti,
Ausencia.

Sabor de peito,
xa sen retorno,
sabor sempre
acedo
de ti,
Ausencia.

TOI, ABSENCE

Tu as le goût,
Absence
d'un temps déjà parti,
t'en aller de moi
sans t'en aller,
toi, Absence.

Tu as le goût d'un fado
que je ne peux même pas ressentir
au bord du Tage,
où les larmes me disent
qu'elles sont douces,
toi, Absence.

T'exiler avant que tu ne m'exiles,
toi, Absence,
légende bleue que tu fus,
toucher de cheveux,
d'étoiles sur la peau,
de voix incohérentes mais divines,
toi, Absence.

Je dors sur une guitare
Vide de sons turbulents,
tout en mangeant des pensées
par toi répandues, Absence ;
désirs d'airs,
de brises qui, en cachette, disent des
noms,
noms aujourd'hui par toi enchainés,
Absence.

Goût de poitrine,
déjà sans retour,
goût toujours
aigre
de toi,
Absence.

In Comercial (1998)

MADRID

Esta tarde Madrid sabía a ti.
Cafeía. Millóns de pingas
e millóns de olladas
bababan a túa imaxe.
Incerteza porque voarías
— e voaches —
— e las lindes deste outono,
sen miña man,
sen min.
Mais no ar fica
o recendo húmido do teu cabelo
e tras da miña xanela
choves esta noite.

MADRID

Ce soir Madrid avait ton goût.
Il pleuvait. Des millions de gouttes
et des millions de regards
volaient ton image.
Incertitude, car tu volerais
— et tu as volé —
dans les limites de cet automne,
sans ma main,
sans moi.
Demeure dans l'air
L'odeur humide de tes cheveux
Et, derrière ma fenêtre,
cette nuit, tu pleus.

In *Xeitos de Outono* (1998)

X. FRÍAS CONDE
est né en 1965

La production narrative féminine dans la littérature galicienne actuelle

M^{re} CAMINO NOIA

Maria Camino Noia Campos enseigne la Langue et la Littérature Galiciennes à l'université de Vigo. Elle est l'auteur d'articles et d'ouvrages consacrés à la littérature galicienne, en particulier à la littérature féminine.
hopala!

La présence des femmes dans la littérature galicienne est très modeste, le nombre d'auteurs femmes est encore plus réduit si on le compare à celui des poétesses. Alors que dans le domaine de la poésie ou de la littérature pour enfants on publie de plus en plus d'auteurs féminins, dans celui de la production narrative, la progression est beaucoup plus lente et les livres récents ont pour auteurs des femmes de plus de quarante ans. Certes, ce qui est plus surprenant c'est qu'actuellement, alors que la production de jeunes auteurs féminins est plutôt modeste la production d'auteurs masculins est très riche. Chaque année, les maisons d'édition galiciennes publient de plus en plus d'oeuvres de fiction écrites par des hommes, certaines d'entre elles ayant été distinguées lors de concours littéraires.

En cette fin de siècle, on ne peut pas dire que la raison pour laquelle les femmes écrivains galiciennes ne produisent pas autant d'oeuvres que leurs collègues réside dans leur manque de formation car actuellement un nombre important de filles et de garçons accède à l'université et ils ont tous reçu pendant plusieurs années un enseignement de la langue galicienne; de plus, les filles qui sont généralement meilleures élèves que les garçons dans le secondaire, représentent un peu plus de 51 % de la population universitaire en Galice. Pourquoi donc si peu de femmes publient-elles des romans et des nouvelles?

Le paysage littéraire galicien a considérablement changé pendant les années quatre-vingt. Au cours des vingt dernières années la littérature galicienne, surtout la production narrative, a connu un essor sans précédent. Les auteurs écrivent pour un public galicien d'origine bourgeoise et urbaine. Cette croissance de la production littéraire est le fruit de la conjonction de plusieurs facteurs de nature différente: l'enseignement du galicien à l'école, la création de maisons d'édition galiciennes qui a dynamisé le monde du livre et favorisé l'apparition de nouveaux auteurs, la presse et les institutions politiques, chacun de ces éléments œuvrant dans son domaine respectif de compétences ou d'intérêts.

Parmi les nombreux écrivains, il y a des auteurs appartenant à des générations différentes. Certains ont commencé à écrire en pleine période franquiste, quelques uns d'entre eux ont fait partie du mouvement de la «Nova narrativa galega» né en 1954. Dans ce groupe, il n'y a qu'une seule femme, Maria Xosé Queizán (1939) qui publie en 1965 «A orella no buraco» un roman qui s'inscrit dans ce mouvement novateur et qui présente les caractéristiques du «Nouveau roman français»¹. Ses œuvres antérieures, dans lesquelles elle n'utilise aucun élément autobiographique illustrent cependant l'illustration de ses profondes convictions féministes. La structure narrative, les arguments de même que les lieux, réels ou symboliques, des œuvres de Queizán changent d'un livre à l'autre mais les protagonistes sont toujours des femmes qui évoluent dans des histoires qui nous parlent de leur valeur morale et intellectuelle.

Ursula Heinze (1941) Allemande d'origine mais installée en Galice depuis 1968 a fait du galicien sa langue de création littéraire. Dans plusieurs de ses romans, la protagoniste est une femme à la vie quotidienne extrêmement monotone, cette vie dont les femmes supportent les plus mauvais côtés à cause de leur insécurité économique et sociale. Ces problèmes sont étudiés dans une perspective féminine et féministe.

Marina Mayoral (1942) a commencé son parcours d'écrivain en castillan en 1979. C'est un écrivain reconnu au sein de la littérature espagnole, et c'est à partir de la traduction en galicien de son roman «Contra muerte y amor» en 1987 qu'elle a commencé à publier dans cette langue. L'ensemble de son œuvre comporte une évidente unité thématique axée tout particulièrement sur l'analyse des sentiments que provoquent les retrouvailles avec le passé, les premières expériences amoureuses, ainsi que sur l'analyse de leur contexte familial et social.

Lola González (1942) appartient également à cette première génération de prosateurs. Sous le pseudonyme de María Gándara, elle publie en 1997 le roman historique «Magog» qui obéit à un processus narratif complexe construit sous forme de chroniques. L'action se situe dans des lieux différents où l'on trouve des personnages connus de l'histoire médiévale de la Galice qui prennent vie grâce à des dialogues retraçant des circonstances historiques et des expériences personnelles.

Les auteurs qui ont commencé à publier à partir de 1975 forment un second groupe. La poétesse et journaliste Margarita Ledo Andión (1951) est la seule femme de ce groupe. Ledo, qui considère la création comme la revendication d'une littérature de subversion, mélange dans ses recueils de nouvelles des codes différents comme support textuel à la narration de circonstances et d'événements historiques au sein de la société galicienne.

¹ En français dans le Texte

De par leur date de naissance, d'autres auteurs appartiennent à cette génération mais elles ne font pas partie du groupe précédent car elles ont intégré plus tardivement le monde littéraire.

Marilar Aleixandre (Madrid-1947) est arrivée en Galice en 1973, elle s'est totalement identifiée à l'univers galicien et a appris la langue du pays afin de l'utiliser comme moyen d'expression de son œuvre où l'on trouve romans historiques, romans policiers et fantastiques.

Xosefa Goldar (1953) n'a publié qu'une seule œuvre, un recueil de nouvelles, «No fio do tempo». Il s'agit de récits qui abordent des thèmes de caractère social en relation avec les problèmes que connaît la Galice actuelle, ces thèmes sont traités selon un point de vue féminin.

Carmen Panero (1949) n'a publié, elle aussi, qu'un seul livre, un recueil de nouvelles «Diario do mimo» en 1989. Ce sont des récits intimistes écrits à la première personne tournant essentiellement autour de la relation de couple.

María Teresa Otero (1944) a publié des nouvelles – «Relatos» (1991) et «A illa» (1992) – qui sont une réflexion sur les thèmes éternels de l'existence : l'amour, la mort, la solitude. Les personnages qui manquent de réalité servent de support à l'expression de rêves ou de pensées et renvoient le lecteur à un univers onirique qui disparaît lorsque le protagoniste prend conscience de la réalité de son existence.

Dans le troisième groupe, celui des auteurs nés à partir de 1955, on trouve deux femmes, Luisa Villalta (1957) auteur de nouvelles où se mêlent surréalisme et quotidien et d'un roman, «Teoría de xogos» (1997) dont la structure narrative obéit aux règles d'un jeu complexe et qui met en scène cinq personnages s'affrontant dans le cadre d'un conflit du travail et Navia Franco Barreiro (1973), dont le livre «Historia de Edel» (1993) rassemble une série de réflexions, de souvenirs et de portraits, sans aucune ligne thématique ni temporelle et qui utilise tous les recours narratifs du mouvement de la «Nova narrativa galega».

Parmi les centaines d'ouvrages qui concourent pour les prix littéraires en galicien, il y a, sans aucun doute, des textes écrits par des femmes qui recherchent la reconnaissance de leur travail. Mais après avoir tenté sa chance, la femme écrivain qui n'a pas été récompensée, perdant toute confiance dans la qualité de son œuvre, ne la propose généralement pas à un éditeur. La femme se soumet difficilement au jugement des lecteurs si elle n'a pas obtenu auparavant un prix littéraire ou l'approbation des autorités en la matière. D'une manière générale une femme écrivain se fait connaître lorsqu'elle a réussi à passer un quelconque «test de qualité» et de nombreux auteurs potentiels disparaissent si elles n'ont pas réussi cette épreuve. Les femmes ont besoin d'être soutenues dans l'affirmation d'elles-mêmes car depuis leur enfance elles ont appris à se définir en fonction de l'idée que les autres se font d'elles et elles

accordent une valeur excessive tant à la reconnaissance qu'au rejet d'un éditeur, d'un jury, d'un critique. Leurs collègues masculins, plus sûrs d'eux, semblent éprouver moins de doutes à l'égard de leur production littéraire, et ils la proposent, parfois même avec une certaine arrogance, aux éditeurs sans être passés auparavant par le verdict d'un jury.

Ce type de conclusion, dans un monde comme le nôtre, où les femmes reçoivent une éducation équivalente à celle des hommes peut sembler peu convaincant. Pourtant il ne faut pas oublier que nous sommes encore loin de l'égalité des sexes dans le domaine des comportements sociaux. Les valeurs sexistes se perpétuent encore dans de nombreuses familles où la femme est maintenue au second plan par rapport aux hommes.

À mon avis, il existe également un autre élément responsable du fait qu'il existe si peu de femmes qui écrivent en galicien. Je fais allusion au manque de compétence linguistique en galicien, une langue que les femmes utilisent peu dans le cadre familial, qui est le lieu où se fixe le langage et où s'élabore l'expression des sentiments. Lors du passage du monde rural au monde urbain, les classes moyennes ont abandonné la langue de leurs parents en faveur du castillan, et aujourd'hui, dans les familles vivant en ville, l'usage du galicien est devenu minoritaire. Les parents continuent parfois de s'exprimer dans cette langue avec les grands-parents mais en revanche, ils utilisent le castillan avec leurs enfants, surtout avec les filles, ceci pour la raison que l'on continue de penser que le castillan est un élément fondamental d'intégration est qu'il est indispensable pour monter dans l'échelle sociale.

La rupture linguistique qui s'est produite au sein des communautés familiales urbaines issues du milieu rural a privé les femmes de l'expression traditionnelle dans la langue de leurs pères et leur a transmis un castillan déficient, pauvre en recours linguistiques et rempli d'interférences galiciennes. L'insécurité linguistique qui est celle des nouvelles générations qui parlent galicien représente à mon avis un facteur déterminant lorsqu'il s'agit de rédiger des textes et particulièrement des récits.

Si nous tenons compte du fait que le castillan a été la langue habituellement pratiquée par la presque totalité des femmes écrivains galiciennes pendant leur enfance et leur adolescence, il faut rechercher l'explication de leur désir d'écrire en galicien plus dans des raisons de type idéologique, d'engagement à l'égard de leur pays que dans une attitude créatrice spontanée. Dans l'histoire de la littérature galicienne, les premières femmes écrivains qui se décident à écrire en galicien le font par engagement à l'égard de leur pays parce qu'elles revendiquent la langue de leurs pères et c'est cette revendication qui les motive suffisamment pour publier leurs œuvres.

VIRXILIO VIEITEZ, photographe galicien des années cinquante

MANUEL SENDÓN & XOSÉ LUIS SUÁREZ CANAL



Virxilio VIEITEZ voit le jour en 1930 à Soutelo de Montes, village du centre de la Galice, situé à la frontière entre la province de Pontevedra et celle d'Orense, qui vivait essentiellement de l'agriculture et de l'émigration. Né dans une famille très modeste, Virxilio ne connut jamais son père qui, après un court séjour aux États-Unis, partit pour la France alors que son fils n'avait que trois mois. L'enfant ne peut fréquenter régulièrement l'école car il doit garder le bétail, mais cela ne l'empêche pas de dévorer tous les livres qu'il peut trouver. À l'âge de seize ans, Virxilio part travailler sur le chantier de l'aéroport de Saint Jacques de Compostelle, son intention est de devenir mécanicien, mais, comme les conditions de travail sont mauvaises, il décide, à l'âge de dix-huit ans, de partir pour les Pyrénées aragonaises. Il travaille sur les téléphériques de Panticosa, province de Lérida. C'est là qu'il découvre la photographie et s'achète un appareil Kodak format 6 x 9.



La vie dans les Pyrénées est rude, il demande alors à être muté en Catalogne, et c'est dans cette région, à Palamos, qu'il devient l'employé d'un photographe du nom de Palli. Ses nouvelles conditions de vie lui semblent plus confortables. Palli lui enseigne le maniement de l'appareil photographique ainsi que le travail de laboratoire; il désire améliorer ses connaissances dans ce domaine et s'inscrit à un cours par correspondance. Palli se

consacre aux relations publiques, confiant les travaux photographiques à ses employés. C'est ainsi que Virxilio peut réaliser des photos tant en extérieur qu'en studio, effectuant même quelques reportages pour le quotidien catalan *La Vanguardia*. En 1955, il songe à s'installer à Praia de Aro, en Catalogne, mais la maladie de sa mère le contraint à rentrer en Galice. À la mort de celle-ci, il part effectuer son service militaire à la Corogne. Au retour du service en 1957, il reprend son activité



Manuel Sendón enseigne la photographie à la Faculté des Beaux-Arts de l'Université de Vigo. Xosé Luis Suárez Canal enseigne la photographie à la Faculté des Sciences de l'Information à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ils sont tous deux créateurs et organisateurs de la *Fotobienal de Vigo* et dirigent le *Centro de Estudios Fotográficos*. Ils se consacrent à la recherche et à l'étude de la photographie historique galicienne.

photographique à Soutelo, son village natal, après avoir fait l'acquisition d'un appareil de marque Rollei, appareil avec lequel il réalisera ses travaux les plus intéressants.

La part la plus importante de son activité est constituée par les photographies pour carte d'identité, surtout lorsque celle-ci devient obligatoire au début des années soixante. Il parcourt villages et hameaux sur sa Landeetta, ce qui lui permet d'améliorer ses revenus de façon substantielle. Les photos de mariage constituent une autre de ses activités. A une certaine époque, il lui arrive de photographier un mariage par jour, sauf le mardi, jour où l'on n'a pas coutume de se marier. Son travail comprend essentiellement des images réalisées en extérieur, car, se déplaçant d'un village à l'autre, il préfère cette façon de procéder au travail en studio puisqu'elle lui offre une plus grande liberté et qu'il la trouve moins monotone. Il fait poser dans son jardin potager la plupart des clients qui viennent

se faire photographier chez lui, remplaçant les traditionnels décors de studio par des décors naturels, ce qui donne lieu à des résultats tout à fait insolites : portrait d'une première communicante au milieu d'un champ de choux, ceci en dépit de la solennité des circonstances, ou encore portrait d'une jeune fille, en légère contre-plongée, où l'on aperçoit dans le fond la maison la plus luxueuse du village : "O Chalet" et au premier plan, à nouveau, quelques choux. Cette photographie est, par ailleurs, l'une des rares où Virxilio n'utilise pas la prise de vue frontale. Sur d'autres images on remarquera l'harmonie qui existe entre un fond de verdure et un autre élément de nature végétale, comme un bouquet de fleurs placé au premier plan. Il faut souligner également l'usage qu'il fait de la route, l'utilisant comme un décor dans de nombreuses photographies, renforçant ainsi la présence du sujet situé au centre de l'image, lui donnant visuellement un impact plus fort à cause de la sensation d'espace vide que cela crée. L'importance qu'a pour lui la mise en scène, qu'il maîtrise avec énormément de sensibilité, ne donne pas lieu pour autant à des images sophistiquées gratuites ou surchargées, leur grande force réside dans leur simplicité, malgré l'aspect insolite de certaines d'entre elles, comme celle où l'on voit trois femmes posant entre deux pots de fleurs placés au milieu de la route. En résumé, nous pouvons affirmer que nous nous trouvons en présence d'une façon de travailler que nous n'avons jamais rencontrée dans les archives photographiques que nous avons pu étudier jusqu'à présent en Galice.

Il faut également se pencher sur le grand nombre d'images que Virxilio compose en utilisant comme fond les monumentales Chevrolet, Pontiac, Ford ou Cadillac ramenées d'Amérique par les émigrants et transformées en élément fondamental de la photographie. A ses yeux, ces somptueuses

voitures symbolisent la nouveauté, le luxe, et il trouve séduisant de les introduire dans ses photographies. On trouve parfois à la place des voitures les autobus des entreprises de transport "El Numancia" ou "la Montañesa", ou bien encore sa propre moto, qui apparaît de nombreuses fois.

Toute l'histoire de la Galice est profondément marquée par l'émigration et il ne faut pas oublier que les années cinquante et soixante sont celles qui ont connu le taux le plus élevé de départ de tout le vingtième siècle et que dans la région de Terra de Montes, région où habite Virxilio, ce phénomène a été particulièrement important en direction du Brésil, du Panama, du Venezuela et du Mexique. Les photographies où apparaissent les voitures américaines reflètent donc clairement la situation créée par l'émigration ; on y voit ces puissantes voitures sur des routes qui ressemblent plutôt à des chemins, dans une campagne absolument pas mécanisée, où la population ne dispose d'aucun service, même élémentaire. C'est un spectacle véritablement surréaliste que celui de ces voitures américaines garées devant des maisons qui devront attendre encore dix ans avant de bénéficier d'un service aussi élémentaire que l'eau courante et où la faible puissance du courant électrique (80 volts au lieu des 110 annoncés) crée une atmosphère blafarde durant les longues soirées d'hiver. Cependant, les photographies de Virxilio n'ont absolument aucune intention polémique, car ce dernier ne s'identifiait pas du tout à sa région, il aurait préféré ne pas y revenir et considérerait le retard économique qui existait en Galice et qui était encore plus impressionnant dans le milieu rural, comme un phénomène inévitable.

Beaucoup de ses photographies lui ont été commandées pour être adressées à des membres de la famille résidant en Amérique, l'image acquérant de ce fait la dimension d'un constat notarié. Celle qui représente un petit garçon posant avec ses jouets, un canard et un avion de la Pan American, et revêtu de ses plus beaux habits, a été commandée par la grand-mère qui voulait montrer aux parents qu'elle s'occupait bien de l'enfant. Même chose pour la femme au poste de radio : elle voulait qu'il apparaisse comme un membre supplémentaire de la famille. On lui avait envoyé l'argent pour l'acheter et elle voulait que la photographie témoigne de son achat. Le poste de radio occupe la place d'une personne sur la chaise et la femme, en posant sa main sur lui, montre clairement l'importance qu'il a pour elle et la solitude dans laquelle elle vit.



Lorsque l'on étudie les photographies de Virxilio VIEITEZ il convient de faire spécifiquement référence à ses portraits exécutés à «une époque foncièrement différente sur le plan économique, une époque où il fallait trouver l'argent pour les portraits, les vêtements et les chaussures». Un simple regard suffit pour deviner facilement que l'on portait pour la photo ses plus beaux habits et que parfois l'achat d'un vêtement neuf était le prétexte même de la photographie; il n'était pas rare non plus que les vêtements aient été expédiés d'Amérique et que l'on se fasse photographier dedans afin de pouvoir envoyer l'image en signe de reconnaissance. Les photographies sur lesquelles on voit des jeunes gens portant des pantalons trop courts ou des vestes étriquées, et qui reflètent de façon évidente la pénurie qui régnait à cette époque, sont tout à fait éloquentes. Virxilio se souvient que parfois, lorsqu'il faisait ces portraits, il devait essayer de dissimuler les pieds des modèles car, alors que l'on remarquait que les vêtements étaient neufs, on voyait bien que les chaussures étaient vieilles. L'analyse détaillée de la façon de s'habiller, de se coiffer, de poser, l'analyse également des objets qui apparaissent sur ces photographies nous apportent de très nombreuses informations sur ces années-là.



Alors que dans les portraits en pied, la mise en scène est, comme nous l'avons vu, très soignée, dans les portraits en buste, qui sont très nombreux, elle est, la plupart du temps, d'une extrême simplicité: seul un drap blanc, qui porte la même déchirure sur bon nombre de photographies, dissimule



totallement ou partiellement le fond. En d'autres occasions on peut constater qu'un couvre-lit occupe entièrement le fond et remplace le décor que l'on utilisait dans les studios en ville. Ces portraits, destinés à être utilisés comme photos d'identité et réalisés avec un appareil 35 mm, présentent également un grand intérêt et peuvent être considérés comme le portrait de groupe de la région... Dans ces portraits nous trouvons des gens appartenant à tous les groupes sociaux: des paysans, des commerçants, des

gardes civils, des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes, des enfants... Tous les portraits exécutés par Virxilio possèdent une série de caractéristiques communes. Outre la mise en scène soignée, élaborée, déjà mentionnée, nous trouvons un aspect statique, rigide, une frontalité, une position centrale du sujet et le regard de ce dernier dirigé vers l'appareil, ainsi que certains traits et expressions assez semblables, tous ces éléments conférant un charme extraordinaire, une unité, une cohérence à l'ensemble de l'œuvre. Cela n'est pas sans évoquer certaines photographies d'un August Sander, (« Première communiant », « Enfants paysans », « Jeunes paysannes »), d'un Paul Strand, voire, plus près de nous, d'une Diane Arbus ou d'un Richard Avedon. À titre d'exemple, nous pourrions mettre en évidence la similitude qui existe entre le portrait en buste de deux jeunes mariés et certains portraits de Diane Arbus, ou bien encore entre le portrait de l'homme placé à l'intérieur d'une composition déséquilibrée et se détachant sur un vaste fond blanc, et certaines œuvres de Richard Avedon. Il va sans dire que Virxilio ignorait l'existence de ces photographes comme du reste des grands noms de l'histoire de la photographie. La mise en scène de ses photos ainsi que l'énorme capacité qui est la sienne de capter l'expression des gens qu'il photographie, obtenant ainsi des images où l'impression de vie est extraordinaire, sont remarquables. Lorsque nous étudions les visages des personnes photographiées, nous trouvons des expressions de tristesse, tristesse due évidemment à leurs conditions de vie, nous devinons de la méfiance, parfois de la satisfaction, mais toujours beaucoup de sérieux. Cet air sérieux, ajouté au soin avec lequel on choisissait ses vêtements, est révélateur du respect que l'on éprouvait à cette époque envers l'acte photographique. C'était un acte absolument exceptionnel, extrêmement important, ayant par conséquent une signification très différente de celle qu'il a aujourd'hui, car comme dit Virxilio: « maintenant c'est différent, tout le



monde possède un appareil photographique». Il considère le reportage moins intéressant que le portrait: «les reportages (noces, baptêmes...) sont des travaux de routine, ce n'est pas le photographe qui commande l'action. Pour le portrait c'est différent». Cependant, beaucoup de ses photographies qui pourraient entrer dans la catégorie du reportage sont en réalité traitées comme des portraits ou des scènes posées, comme par exemple les images réalisées lors des travaux des champs (groupe de personnes avec le sarcloir, famille en train de labourer, ou encore images de la moisson) qui sont une façon tout à fait nouvelle en Galice de représenter le travail à la campagne. Nous retrouvons la même façon de procéder dans les photographies de veillées funéraires ou celles de mariages: en ce qui concerne ces dernières, en plus des photos prises à l'église, à la sortie de la messe ou lors du banquet, il réalise des images dans les maisons, comme celle où l'on voit la mariée saluer un membre de sa

famille alité ou bien celle prise dans une pièce où les photos de famille sont accrochées au plafond de bois et non au mur de pierres, ou encore celle, magnifique, des festivités organisées à l'occasion d'un baptême.

Les seules images «dynamiques» que l'on trouve dans son œuvre sont celles des bals au «Ghangüi», lieu de divertissement de toute la région où l'on célébrait les mariages et les bals. Sur la photographie du garçon préparant le café (1955) on distingue le type de percolateur utilisé, le poste de radio occupant la place qu'occupent actuellement la télévision et le calendrier avec une publicité pour les bicyclettes Corbea, moyen de locomotion très répandu à l'époque, mais pas précisément pour des raisons de sport.

Dans les archives de Virxilio il existe aussi des témoignages sur toutes les activités, sur tous les événements locaux de l'époque: les bals du Carnaval, le célèbre joueur de *gaita* (la cornemuse galicienne), Avelino Cachafeiro en train de jouer, le cardinal Quiroga Palacios posant la première pierre d'une église et célébrant la messe en plein air, des accidents de la route, un chasseur de loup, l'inauguration d'un salon de coiffure où sont exposés les appareils à faire les permanentes ou bien l'arrivée du cirque dont il a représenté les artistes, réalisant de magnifiques portraits dont les fonds nous rappellent ceux des portraits de Seydou Keita.

Enfin il nous faut ajouter quelques mots en particulier sur les photographies qui ont la mort pour thème: celle des veillées funéraires sont véritablement impressionnantes. Tout le rituel qui accompagne la mort y est représenté: le mort apparaît dans son cercueil, entouré de tout un attirail, de toute une iconographie qui le symbolise, veillé par des femmes en deuil,

accompagnées parfois d'enfants. L'image qui représente l'enfant mort du village de Sanguñedo veillé par sa mère et ses frères et sœurs est particulièrement émouvante. Certaines photographies méritent véritablement un commentaire: celles où l'on voit s'arrêter le cortège funéraire afin que l'on ouvre le cercueil pour permettre au photographe, de disposer d'une meilleure lumière pour photographier le mort cité plus haut. Ces images témoignent à la fois de l'autorité et de l'importance du photographe comme de la conception que l'on avait de la mort dans une société rurale comme celle-là, ainsi que du rôle que jouait la photographie dans le déroulement de tout ce rituel funéraire. Les signes de deuil sont perceptibles non seulement à travers la présence des femmes en noir mais également à travers d'autres coutumes aujourd'hui disparues mais très répandues à cette époque, comme le port du brassard noir par les hommes.

La manière différente d'affronter la mort et tout ce qui l'entoure devient évidente lorsqu'on examine le portrait des jeunes filles du village de Millerada réalisé devant l'un des murs de niches funéraires du cimetière ou encore celui d'une jeune fille posant assise sur une tombe. Elles considéraient cet environnement comme tout à fait naturel, alors qu'actuellement, une jeune fille de leur âge le considérerait comme tout à fait inquiétant. Les photos des veillées funéraires destinées à fixer éternellement le souvenir de ce moment, constituaient également un témoignage officiel, car souvent elles étaient expédiées à la famille d'Amérique: «une lettre annonçant la nouvelle n'était pas aussi crédible, alors que la photo était une preuve de la mort et l'on pouvait commencer à effectuer le partage des biens», nous dit Virxilio. Ce type d'images n'était cependant pas celui qu'il préférait exécuter: «je n'aimais pas faire des photos de morts, mais le client payait et, quand on naît pauvre, on ne peut pas se permettre le luxe de parler de photos d'art. Si on ne me payait pas, je ne faisais pas la photo. Si j'étais riche, je pratiquerais la photographie comme un sport et je ne ferais pas ce genre de portrait».

En dépit du grand nombre d'appareils photographiques que les gens possèdent et du grand nombre de photographies qu'ils prennent, nous pensons que, jusqu'à présent, aucune région n'a été représentée avec autant de justesse, et ceci dans ses aspects les plus divers, que ne l'a été la Terra de Montes durant toute cette période par Virxilio Vieitez.



Traduction:
Liliane Brusq

La Galice en cinq titres

PAR LILIANE BRUSQ

Après avoir formulé le vœu pieux d'une plus large diffusion de la culture galicienne en France, nous retiendrons les titres suivants :

Disques

Milladoiro : "Celtic music from Spain" (Green Line record).

Cet groupe pionnier a su faire dépasser à la musique et aux chants galiciens les limites du folklore pour leur donner une dimension internationale.

Carlos Núñez : "Os amores libres" (RCA. Victor. 1999).

Cet instrumentaliste virtuose met en évidence dans ce dernier disque les liens qui existent entre musique celtique, flamenco et musique du Maghreb.

Livres

Alvaro Cunqueiro, *Les Chroniques du sous-chantre*. Traduit de l'espagnol et du galicien par Jean Fernández. Éditions L'Harmattan/Récifs. 1991.

Un classique de la littérature galicienne contemporaine.

Xosé Luis Méndez Ferrín, *L'amour, le Roi Arthur*. Traduit du galicien par Françoise Gauthier et Emma Lázare avec la collaboration de l'auteur, Le Passeur, 1993.

Poète, romancier, chroniqueur, Xosé Luis Méndez Ferrín est l'auteur le plus important de la littérature galicienne actuelle. Il s'exprime dans une langue riche, belle, puissante, lyrique qui est un superbe instrument d'exploration de la mémoire et de la mythologie galiciennes et celtiques. (cf. l'article de Mary-Ann Constantine, *noir/blanc*, n° 1, mars 1999, 46-54).

Manuel Rivas, *En sauvage compagnie*. Traduit par Dominique Jacottet, Métailié, 1997.

Ce jeune auteur aux multiples talents (romancier, poète, journaliste, auteur de chansons) puise dans l'Histoire et dans l'imaginaire galiciens pour dresser un portrait sensible de sa terre.

L'œuvre de Jean-Yves André, colorée, chaleureuse, multiforme, chargée de signes faisant référence aux sources ancestrales de l'humanité est une œuvre attachante : elle incite au rêve, elle intrigue par le foisonnement des pistes qu'elle suggère, elle invite au voyage vers des pays éloignés des circuits touristiques.

J'aime particulièrement ses réalisations au graphisme raffiné, toujours élégant et rigoureux, dont le contenu est chargé de significations riches bien que parfois ésotériques, dont les couleurs flambent au diapason de son enthousiasme de créer.

Il réinvente pour nous une écriture universelle et fait un éloge permanent du métissage.

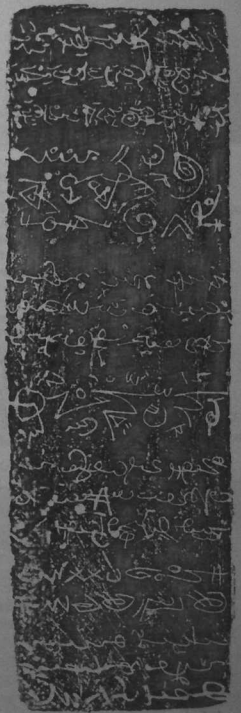
L'homme est parfaitement cohérent avec son œuvre : fort de ses racines terriennes (et finistériennes : Plouescat), J.-Y. André aurait pu s'enfermer dans le registre qu'il connaît le mieux : la Celtitude. Il a préféré courir le monde pour confronter cette culture dont il est imbibé à celles des autres continents en remontant à leurs sources primitives.

Jean-Yves croque la vie et les milliers de kilomètres avec un appétit toujours renouvelé et un sourire où se mêlent l'humour et un brin de causticité.

Son optimisme, sa curiosité envers toutes les formes d'expression artistique (de la mise en couleurs d'un château (Sibiril - 29) aux gravures de format « timbre-poste... ») et son immense faculté d'adaptation ne peuvent qu'engendrer des lendemains qui chantent...

Jean-Jacques Petton
Architecte-Plasticien

Jean-Yves André
« Kitab I »,
eau-forte, 1998



JY. KITABI 24/08/98

À propos de l'article de Françoise Morvan*

Il est peu de dire que le texte d'« humeur » commis par Françoise Morvan m'a profondément indisposé. Indisposé est en l'occurrence un euphémisme. Cet article m'a carrément affligé, choqué, révolté ! Lorsque l'on extrait de sa gangue à prétention littéraire la pensée de Madame Morvan, que trouve-t-on ?

Tout d'abord, un profond mépris pour le peuple. Madame Morvan symbolise jusqu'à la caricature une certaine intelligentsia, une certaine noblesse d'amphithéâtre qui distinguent les bonnes classes populaires — les paysans et les pêcheurs —, pour lesquelles il est de bon ton de dissimuler son mépris sous le fard de la nostalgie et du paternalisme, et les mauvaises classes populaires au premier rang desquelles se situent invariablement les commerçants, que l'on a le droit et le devoir de mépriser ouvertement. Dans la taxinomie sociale de nos piliers de salons, le commerçant, par définition cupide, stupide et sans scrupule, se trouve toujours au bas de l'échelle morale et incarne inévitablement le « petit-bourgeois ». Madame Morvan nous offre à cet égard un tableau d'un commerce rennais auprès duquel l'épicerie « Au Bon Beur» décrite par Jean Dutourd paraît presque avenante. Quel crime a donc commis ce commerçant pour lui valoir les sarcasmes tout en

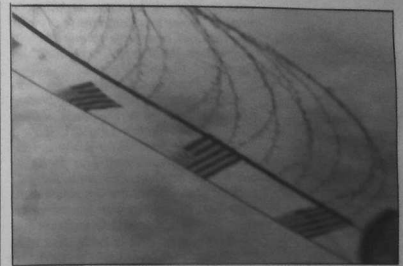
nuances de l'auteur ? Tout d'abord, il prononce mal le breton. Pensez donc ! Il écorche les mots kouign amann ! Peut-on concevoir autant d'ignorance chez un commerçant rennais ? D'ailleurs, avait-il même le droit de vendre des gâteaux bretons ? Et en plus cet ignare, ce sous-homme « aux yeux mi-clos, aux menton rentré dans ses fanons », a eu l'idée grotesque de piquer des petits croûtes-ha-du dans ses pâtisseries ! La médiocrité des produits, la médiocrité vis-à-vis de celui qui les vend et la médiocrité du drapeau (au sommet d'un « pique à la rose », vous imaginez ?) sont supposées renforcer l'une l'autre jusqu'à en devenir consubstantielles. Les motivations de cet homme (veut-il exprimer son attachement à la Bretagne ? veut-il tout simplement rendre plus séduisantes ses pâtisseries ?) n'intéressent en aucune manière Madame Morvan. Ce qui la préoccupe, c'est de bâtir un portrait pitoyable et édifiant afin, d'entrée de jeu, de déprécier le drapeau, de le réduire à un minable gadget commercial d'un mauvais goût consommé.

La dépréciation avant la diabolisation. Madame Morvan se livre à une attaque en règles, sans la moindre nuance et sans la moindre once d'esprit critique, du véritable objet de sa détestation : l'Emsav. On a beau peser et soupeser, calibrer et mesurer : difficile de savoir ce qui l'emporte en définitive, de la mauvaise foi, de la vilénie ou de la bêtise. En gros et pour résumer, l'Emsav est un mouvement intrinsèquement nazi, fasciste et antisémite. Madame Morvan ne fait pas dans la dentelle et n'hésite pas à projeter sans vergogne et de manière systématique sur l'Emsav d'aujourd'hui les errances d'une partie de l'Emsav d'autrefois ! Lorsqu'elle affirme que Skol Vreizh est la face démocratique de l'Emsav et que l'on est soi-même membre de l'Union démocratique bretonne, il y a de quoi être franchement révolté ! Et si Skol Vreizh semble bénéficier d'un statut privilégié dans l'esprit de Madame Morvan, on est rapidement dérompé : un membre de cette association ayant rédigé une préface qui n'a pas eu l'heur de lui plaire, voilà les seuls démocrates de l'Emsav suspects à leur tour d'être des crypto-fascistes ! La relation des obsèques de Glenmor, dont

Madame Morvan laisse entendre assez mesquinement qu'il était cousu d'or (il était le seul d'entre nous [sic] à vivre dans un manoir»), est un véritable moment de bravoure : ma parole, on croirait presque la narration de l'événement d'Heydrich ! Même les défilés du Front National passeraient à côté pour d'aimables rassemblements de vieux deus un peu flapis !

En gros, les Emsaverien sont représentés sous les traits d'une masse de crétins lobotomisés, auprès desquels les chiens de Pavlov sont des monstres d'indiscipline et d'esprit critique. Toujours prêts à entonner la Blanche Formine dès qu'apparaissent les drapeaux bretons, nos abrutis congénitaux, les égarés forcés de la pureté de la race, sont les avatars des hominiens des temps des ours, ceux qui ont dû céder la place à l'homme de Cro-Magnon. Quel contraste avec un François Morvan étourdissant de modernité, qui — vous rendez-vous compte du degré de civilisation qu'elle a atteint ? — va acheter des disquettes à la Fnac !

Madame Morvan qui a réalisé fort tardivement — semble-t-il — que la culture était un enjeu politique, poursuit impitoyablement son œuvre de dénigrement : rien n'y échappe : l'enseignement en breton ne trouve pas grâce à ses yeux puisque le « néo-breton » n'est qu'un « calque parfait du français des écoles ». Le vrai breton disparaît. A qui la faute ? Mais à l'Emsav, naturellement, puisque nous laissons sans sourciller disparaître les paysans et expédier les pêcheurs vers les banlieues ! Car il est bien connu que jamais l'Emsav ne s'est soucié du sort de ces catégories sociales (qui arborent, n'en déplaise à Madame Morvan, le gwenn-ha-du lors de leurs manifestations). Et tout le monde sait que les paysans et les pêcheurs n'ont eu de cesse de se battre pour transmettre à leurs enfants une langue que leurs bons maîtres d'école avaient constamment valorisée à leurs yeux ! Le paroxysme de l'insupportable est atteint lorsque Madame Morvan a l'outrecuidance d'affirmer que « l'opposition Bretagne-France comme celle des cultures nordique et latine [a été] inlassablement reprise par la suite dans toute la presse militante bretonne ». On reste confondu devant pareille affirma-



tion ! Mais on n'en finirait pas de disséquer les feuillets de Madame Morvan, véritable monument d'absurdité, qui, à mon humble avis, devrait être placé sous le patronage de Madame de Sévigné plutôt que sous celui de Flaubert.

Ronan DIVARD (universitaire, Brest)

Tout d'abord dans hopala ! un bel échange de balles entre Jean-Yves LE DISEZ et Erwan VALLERIE et beaucoup d'autres choses de qualité, gâchées malheureusement par la logorrhée de Madame Françoise MORVAN. Plusieurs amis m'ayant demandé de répondre, en tant que président de An Distro, simplement ceci :

Morvan MARCHAL était un homme de conviction plus que de connaissances héraldiques ; sinon, plutôt que de créer le Gwenn-ha-du — aujourd'hui adopté par tous et c'est très bien ainsi — il aurait sans doute opté pour la « croix noire plein centre » ou peut-être pour le « damier or et azur » ; ce dernier choix était celui de GLENMOR (où tout l'or et le bleu sont de sable et d'argent » i.e. noir et blanc) qui y voyait un lien heureux avec les couleurs européennes (il fut au mitan des années quatre-vingt des plus assidus aux réunions du club Bretagne-Europe). Pour revenir à la croix noire — bien évidemment « drapeau de la milice bretonne sous uniforme SS », c'est tellement facile — elle est revenue flotter à Rennes il y a un an lors de la

« T-shirts »

Photo Danièle Caron



« Reflets dans un pare-brise »
Photo Danièle CARON

mise en place de la statue de Milig, en version "même pavillon dans le premier quartier (qui représente la marine)"; il s'agit donc du drapeau "terre-mer" ou "glenmor". Capiat qui potest.

Pour qui n'aime ni les drapeaux, ni le fan, ni le militantisme breton, ni le flan, ni..., ni le Kan Bale, diffusé pour la première fois en 1975, il était possible de le faire savoir à son auteur. Mais il est certainement plus facile de cracher sur un mort et sur les milliers de femmes et d'hommes qui ont simplement pleuré en ce jour de juin quatre-vingt-seize. Je souhaite à Madame Françoise MORVAN de susciter le même élan et la même affection. Mais j'en doute profondément.

Hervé LE BORGNE (Landerne)

Je n'accepte pas la façon dont Françoise Morvan évoque dans son article «Blanche hermine, noir drapeau», la personne de Morvan Marchal.

Tout d'abord le passage où elle parle de Morvan Marchal se situe entre des rappels d'éléments postérieurs à la scission du Parti Autonomiste Breton en 1931, entre le rappel de la rencontre Doriot-Mordrel en février 1945 et celui d'articles de Breiz Atao de 1932 qui lui sont étrangers (encouragements de Breiz Atao à Hitler, déclaration antisémite de Mordrel en décembre 1932).

La phrase de Françoise Morvan, où elle écrit à propos de la création du «gwenn-ha-du»: «il (le gwenn-ha-du) avait été dessiné par un nommé Morvan Marchal, en ces années où le Parti national breton se lançait sous leur direction conjointe (de Marchal et Mordrel)», m'apparaît comme un raccourci saisissant, inexact et mensonger. Morvan Marchal n'a jamais fait partie du Parti national breton. Il a été membre, comme Mordrel d'ailleurs, du Parti Autonomiste Breton, créé en septembre 1927 à Rosporden et qui a adopté comme emblème de la Bretagne le «gwenn-ha-du». Lors de la scission du P.A.B. en 1931, Morvan Marchal sera un des créateurs de la Ligue Fédéraliste de Bretagne, mouvement fédéraliste de gauche dont les créa-

teurs et dirigeants n'ont pas pendant la guerre pris part à la collaboration avec l'occupant nazi.

Françoise Morvan se garde aussi de rappeler que Morvan Marchal a été franc-maçon, fédéraliste, anti-colonialiste et membre du Parti radical, parti se situant indubitablement à gauche.

Il y a là dans cette évocation de Morvan Marchal des omissions, volontaires ou non, des raccourcis rapides qui tendent à faire croire que Marchal et Mordrel, c'était la même chose, les mêmes idées, les mêmes sentiments, la même racine, le même antisémitisme, la même inclination et passion au nazisme. Je trouve cela particulièrement choquant et cela m'apparaît comme une falsification de l'histoire.

Françoise Morvan écrit également dans son article: «ce néo-druidisme raciste, était-il possible qu'il ait inspiré la création de ce drapeau blanc et noir sans qu'il y ait eu là autre chose que le souhait de doter une région d'une bannière agréable aux yeux? Était-ce en raison des opinions nazies exhibées en toute occasion par sa revue Nemeton qu'on a fait passer à la trappe ce Marchal acharné à se parer du noble prénom de Morvan?» Et elle s'empresse ensuite de faire un rapprochement, sinon un amalgame, entre Marchal et Debauvais, qui ont choisi à partir de 1931 des voies différentes, entre Nemeton et Breiz Atao de 1932 ou d'après.

Personnellement, je n'ai pas eu l'occasion de lire les articles de Nemeton. Si l'accusation de «néo-druidisme raciste» s'applique à Morvan Marchal, je ne doute pas que Françoise Morvan en apportera des exemples précis. Je remarque simplement que dans le Mouvement breton d'Alain Daniel (Maspero/Textes à l'appui, 1976), il est précisé, dans la biographie de Marchal (p. 430): «En 1936 la Ligue sombre et Marchal rentre au Parti radical. Il abandonne toute activité bretonne. Se consacre seulement à la revue Kad qui met en question le christianisme et prône un retour à la foi des anciens Celtes. Durant le second conflit mondial se contente de publier un fascicule néo-druidique, Nemeton, fortement antichrétien. Est néanmoins interné à la Libération.» A aucun moment Alain

Daniel ne parle à propos de Kad ou Nemeton de publication raciste ou pro-nazie, mais je concède qu'il s'agit là d'une biographie succincte; en outre le fait d'être anti-chrétien et néo-druidique n'implique pas forcément d'être raciste ou pro-nazi. Je ne doute pas cependant que Françoise Morvan apportera des exemples précis et datés de ce qu'elle avance.

Mais il y a là aussi un autre risque de confusion falsificatrice en condamnant la création du drapeau breton de Morvan Marchal et son attitude à la fin des années 20 et au début des années 30 en fonction de prises de position ou d'écrits postérieurs de sa part (ou de la part de militants pro-nazis ayant eu un parcours différent de Morvan Marchal à partir de 1931).

Yves JARDIN (Douarnenez)

À propos de Celtitude(s) *

D. Caron à J. Rio

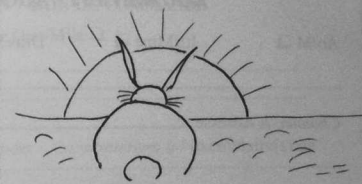
J'ai été étonnée de ne trouver dans l'article de Joseph Rio sur nos ancêtres mythiques aucune référence au... Roi Arthur! Celui-ci ne serait donc que mythe «grand-breton»? Les références toponymiques à la mythologie arthurienne ne manquent pourtant pas en Bretagne, et bien des sites portent l'empreinte du légendaire personnage ou de ses preux chevaliers! Alors? le Roi Arthur, historiquement simple chef de cavalerie au service des rois bretons, devenu symbole même de la résistance bretonne aux envahisseurs saxons, et resuscitée ensuite par les Plantagenêt, quantité négligeable?

J'aimerais avoir le sentiment de Joseph Rio sur cette question...

Danièle CARON (Trégastel)

J. Rio à D. Caron

Il est vrai que la question d'Arthur méritait d'être posée. Mythe «grand-breton» à coup sûr, comme vous le dites. N'oublions pas qu'il a été créé par Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia regum Britanniae* — Histoire des rois de Bretagne (vers 1136-1140). Il répondait à l'époque au mythe français de Charlemagne.



Mais il ne put jamais détrôner le mythe de Brutus et de Conan Mériadec auprès des ducs et de l'aristocratie bretonne, même si certains le glissèrent dans leur arbre généalogique à partir des XIII^e-XIV^e siècles. Brutus était roi fondateur du royaume insulaire et Conan Mériadec du royaume breton continental. Cela valait mieux sans doute que d'avoir vaincu les Saxons dans l'île! Si certains nobles féodaux eurent des intérêts importants à défendre dans cette île, d'autres non! De plus, pendant et après la Guerre de Succession de Bretagne, les Anglais laissèrent un très mauvais souvenir à plus d'un. Arthur était leur héros national... A en juger par les historiens Pierre Le Baud et Alain Bouchart, le roi Arthur eut peu d'importance pour le duché. Il faut bien dire que nous n'avons guère de textes médiévaux en Bretagne qui exaltent Arthur... Certains me répondront: le *Cronicon Briocense*, le *Dialog entre ar roue Arzur ha Guinglaff* (XV^e siècle), certes, quelques lignes, quelques mots, c'est peu... J'ai étudié la question dans ma thèse, mais je ne peux entreprendre ici une analyse détaillée du problème.

Lapin breton contemplant un coucher de soleil (H.F.B.).

* cf. *hopala!* n° 1 pp. 28-47.

Mais nous consacrerons, dans un des prochains numéros de *hopala!*, un dossier au mythe d'Arthur...

Joseph Rio

À propos de hopala!

Mille encouragements! Il y a de la lumière en Bretagne et cela se voit d'ici.

Henri-Frédéric BLANC**
(Aix-en-Provence)

** auteur, entre autres, du *Lapin exterminateur*, roman, « nouvelle édition revue et aggravée », le Serpent à Plumes, 1999.

KOUMANANT / ABONNEMENT

Ao/M Itr/Mme Dim/Mlle

Chomlec 'h/ Adresse.....

a asant da vezañ koumanantet d'ar rollem **hopala !** / souscrit un abonnement à la revue **hopala !**, adalek an n^{em} / à partir du n^o.....

Kelc'hit ar feur, e Lur c'hall, hag ar badelezh divizet / Entourer le tarif en FF, et la durée choisis :

	Normal	Soutien	Étudiants	Institutionnels (Bibliothèques)	Union Eur.*	Autres pays*
1 bloaz / an (4 n ^o)	220	260	180	350	260	280
2 vloaz / ans (8 n ^o)	420	500	340	680	500	540

Sinadur / Signature :

Deiziad / Date :

Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn **HOPALA !** / Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de **HOPALA ! - débats**.

Kasit ho chekenn da / À retourner, accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie à : **HOPALA !**, BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France).

* Goulennit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeñ / Pour les modes de paiement, nous consulter.

URZH-PRENAÑ / BON DE COMMANDE

Ao/M Itr/Mme Dim/Mlle

Anv/Nom.....

Chomlec 'h/ Adresse.....

a ra urzh da gas / déclare commander skouerenn a / exemplaire(s) de

noir/blanc n°1 (mars/mai 1999) 70 L/F* (franco de port)

hopala ! n°1 (juin/août 1999) 70 L/F* (franco de port)

hopala ! n°2 (septembre/novembre 1999) 70 L/F* (franco de port)

hopala ! n°3 (décembre 1999/février 2000) 70 L/F* (franco de port)

F. Bouthillon, *Le Principe d'Incultitude* (Les Cahiers **hopala !** — débats de Bretagne et d'ailleurs 1) hors-série, parution novembre 1999.

30 L/F koumanantet/abonnés

40 L/F ar re all/autres

Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet / Cocher les numéros concernés.

Sammad/Montant de la commande : L/F TTC

— 10% distaol / remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés

— 20% distaol / remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés

Hollad da baeñ / Montant total de la commande :

..... - (distaol/remise) = L/F TTC

Kavit amañ ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn **HOPALA !** — débats / Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de **HOPALA !** — débats.

Sinadur / Signature :

Deiziad / Date :

Urzh-prenañ da gas da / Bon de commande à retourner à :

HOPALA ! BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

* Sauf étranger. Union Européenne 80F (avec remises identiques), reste du monde 85 FF (avec remises identiques). Pour les modes de paiement, nous consulter.



Jean-Yves André,
affiche,
1998

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le troisième trimestre 1999.

Dépôt légal n° 832



Jean-Yves André
Skoed X
eau-forte, 1998